

HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS

DE CREVIER,

Abrégée par E.-C. Pilon,

Membre de l'Université, ancien principal de collège, etc.

ORNÉE DE 12 BEAUX PORTRAITS GRAVÉS

d'après les médailles du Musée royal.

TOME II.

PARIS.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
rue Mignon, 2.

1836.

ice est entière-
conception, et
produit acquis
té parfaite, avait
dans la grossesse
he, et sa cavité
allement lorsque
ovaire, ou lors-
atrice.
ertrandi, Santo-
istes; et l'opinion
lée. Mais est-il né-
gion vitale parti-

de diminution dans la toux; ^{asthmes,} etc.; terminaison de la maladie, tantôt par la diarrhée, tantôt par les sueurs. La maladie atteignit en même temps tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions; elle ne fit périr que les enfans qui n'avaient pas la force de cracher. La saignée et les purgatifs, ajoute-t-il, étaient plus nuisibles qu'utiles; les loochs et les potions pectorales furent plus efficaces, parce qu'elles appaisaient la toux, et favorisaient l'expectoration. Cette description s'éloigne peu de celles des épidémies de grippe que nous avons exposées dans cet article.

L'épidémie de 1557 fut bientôt suivie d'une épidémie plus générale, celle de 1580, qui sévit sur presque toutes les contrées de l'Europe, et fut décrite avec plus de soin par un grand nombre de médecins renommés, soit que les épidémies se soient plus nettement dessinées, soit, comme il est plus probable, que les progrès des sciences médica-

HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS.

B. P. de Soria



61109775

D-1 931

D-1
931

Signl.^a Top.^a

Est. 777

Tab. 1

Núm. 815

HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS

PARIS.— IMPRIMERIE DE P. BAUDOIN, RUE MIGNON, 2.





DOMITIEN.

Né en 802, Empereur en 832, tué à 45 ans, en l'An de J.C. 90.

HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS
DE CREVIER,

ABRÉGÉE PAR E. C. PITON,
MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ,
ANCIEN PRINCIPAL DE COLLÈGE, ETC.

ORNÉE DE 12 BEAUX PORTRAITS GRAVÉS
D'APRÈS LES MÉDAILLES DU MUSÉE ROYAL.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA
INSTITUTO PROVINCIAL
SORIA
PARIS.

LEROI, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE.

—
1836.



HISTOIRE

172

EMPEREURS ROMAINS

DE CEUVRE

LEONCE TARDY, ÉDITEUR

1888

TOME SECOND



PARIS

LENOIR, LIBRAIRE, 17, RUE DE LA HARPE

1888

HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS.

LIVRE IX.

DOMITIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Caractère de Domitien. — Vestale enterrée vive. — Première expédition militaire.

(An R. 832. J. C. 81.)

Domitien par ses vices sembla se proposer de faire regretter son frère Titus. Il réunit dans sa personne et dans sa conduite tout ce qui peut rendre un gouvernement odieux. Bassement vain, insatiable de titres et d'éloges, il avait un caractère sombre et ne sut aimer personne; timide et ombrageux, il fut cruel par lâcheté; prodigue et dissipateur, il fut conduit par le besoin aux rapines et aux vexations; paresseux et indolent, il passait des heures entières à tuer

des mouches dans son cabinet. Il osa dire, en plein sénat, que la souveraine puissance dont il commençait à jouir, était une restitution de la part de son père et de son frère, à qui il avait bien voulu la céder.

Il se fit désigner consul pour dix ans de suite, jaloux de marquer les années par son nom. Et comme il avait déjà été sept fois consul, tant sous Vespasien que sous Titus, il était flatté d'avoir accumulé sur sa tête dix-sept consulats, nombre auquel n'a jamais atteint aucun autre Romain. Curieux d'un faste puéril, au lieu de douze licteurs qu'avaient les consuls, Domitien en prenait vingt-quatre; et, lorsqu'il eut une fois triomphé, il ne présida plus au sénat qu'avec la robe triomphale. Mais la même vanité qui lui faisait désirer le consulat, le portait à en dédaigner l'exercice.

Il reconstruisit plusieurs édifices consumés par le feu; mais il n'y inscrivit que son nom, et supprima ceux des premiers auteurs. Il remplit le monde entier de ses statues et était si jaloux du respect qui leur était dû, qu'il fit condamner à mort une femme dont tout le crime était de s'être déshabillée devant l'une d'elles. Il lassa

la patience publique par le nombre excessif d'arcs de triomphe qu'il se dressa dans les différents quartiers de la ville pour ses prétendues victoires. Après avoir été battu par les Germains, il prit le surnom de *Germanique*, comme s'il les eût vaincus, et se fit proclamer *Imperator* vingt-deux fois pendant le cours de son règne, qui ne fut presque marqué que par des défaites. Le titre de maître et seigneur, qu'Auguste et Tibère avaient rejeté, ne suffit pas à l'arrogance de Domitien : il y joignit celui de *dieu* ; et personne n'eut plus la liberté de lui parler, ni de lui écrire, qu'en employant cette flatterie sacrilège ; toutefois, les commencements de son gouvernement présentent des actions et plusieurs réglemens dignes de louange.

Il fixa un œil attentif et sévère sur les magistrats, soit de la ville, soit des provinces ; il rendait lui-même la justice avec une grande intégrité. Ayant pris la qualité de censeur il la garda, à l'exemple de son père, durant tout son règne, et il en remplit les devoirs par diverses ordonnances qui tendaient à la réforme des mœurs. Il régla la police des théâtres et interdit la scène aux pantomimes.

ne leur permettant d'exercer leur art que dans les maisons privées. Ayant remarqué qu'il y avait abondance de vin et disette de blé, il crut que la culture des vignes faisait négliger les terres; et en conséquence il défendit que l'on fit aucun nouveau plant de vigne en Italie, et ordonna que l'on en arrachât la moitié dans les provinces.

L'avidité n'était point en lui un vice d'inclination. Il n'en laissa paraître aucun signe avant son élévation à l'empire; et, pendant long-temps, il se montra porté à la libéralité. Mais ces procédés ne partaient point d'un fond de vertu solide. C'était par goût, et non par principes, que Domitien se portait à des actions de générosité; mais les circonstances changèrent totalement sa conduite. Il aimait la magnificence, et s'étant épuisé par des dépenses insensées, il lui fallut remplacer par des exactions tyranniques le vide qu'avait laissé une mauvaise économie. La reconstruction du Capitole, consumé de nouveau par l'incendie arrivé sous le règne de Tite, était un ouvrage nécessaire, et Domitien l'exécuta avec une somptuosité qui passait toute mesure.

Un autre genre de dépenses ruineuses

furent les spectacles. Il en donna assidûment de toutes les espèces , et avec des frais immenses. Il en institua de nouveaux en l'honneur de Jupiter capitolin. Il célébrait tous les ans , dans sa maison d'Albe les fêtes de Minerve avec une pompe magnifique. Il avait adopté cette déesse pour sa divinité tutélaire , et il s'en disait le fils.

Domitien était ombrageux à l'excès , et il ne s'en cachait pas. Il disait que si la défiance est la sauve-garde des peuples contre les tyrans, elle est celle des tyrans contre tous. Il goûtait même un plaisir barbare dans les gémissements et dans les larmes de ceux qui souffraient. La cruauté n'était point chez lui un emportement qui l'entraînât; c'était un vice de réflexion et de sang-froid, en sorte que l'on n'avait jamais plus à craindre de sa part que lorsqu'il affectait un extérieur de douceur et de bonté. Résolu de faire mettre en croix un contrôleur de sa maison, il manda ce malheureux dans sa chambre; il le contraignit de s'asseoir à ses côtés , et après l'avoir renvoyé joyeux et content , après lui avoir fait même porter un plat de sa table, le lendemain il ordonna qu'il fût crucifié. Il se faisait un plaisir de joindre l'insulte

à la cruauté, ne prononçant jamais une sentence de condamnation, qu'il ne fit précéder de protestations de clémence.

Il fit porter tout le poids de son pouvoir redoutable à un très grand nombre d'illustres sénateurs, qui furent condamnés sur les plus frivoles prétextes, et qui n'avaient d'autre crime que d'être des objets de jalousie pour un tyran soupçonneux. Il n'employait pas toujours le fer et les supplices, et souvent il faisait usage du poison. Il aimait à cacher en bien des occasions ses violences sanguinaires. Tantôt il exilait ceux qu'il destinait à la mort, afin que, tués loin de Rome, leur fin tragique fit moins d'éclat; tantôt il employait diverses manœuvres pour les amener au point de se donner la mort à eux-mêmes, et il tâchait de faire passer la nécessité à laquelle il les avait réduits pour une résolution volontaire de leur part. Ses vengeances n'épargnèrent pas même les personnes du commun, ni celles qui, par leur âge ou leur condition, avaient le moins de quoi se faire craindre. Comme il haïssait le pantomime Pâris, il le fit assassiner en pleine rue. Pâris fut extrêmement regretté du peuple, qui idolâtrait son ta-

lent, et quelques uns ayant répandu des parfums et jeté des fleurs sur le lieu où il avait été tué, Domitien les envoya tenir compagnie à celui qu'ils pleuraient. Sa haine s'étendit jusqu'à un jeune disciple de ce pantomime, qui avait le malheur de ressembler à son maître par l'adresse de son jeu et par la figure. Domitien n'eut pas honte d'envoyer tuer cet enfant, qui avait moins de quatorze ans et qui était actuellement malade. Un homme de lettres, auteur d'une histoire dans laquelle il avait employé quelques uns de ces tours ingénieux, qui ne disent qu'à demi ce qu'ils font pourtant bien entendre, lui fut déféré. Il condamna l'auteur à la mort, et les libraires qui avaient transcrit et débité son livre périrent par le supplice de la croix. Un simple bourgeois, qui assistait à un spectacle de gladiateurs, hasarda un mot dont l'empereur se tint offensé. Domitien fit enlever de sa place l'imprudent spectateur, et ordonna qu'on l'exposât à des chiens furieux.

Le goût décidé de Domitien pour la cruauté lui persuada que le supplice d'une vestale enterrée toute vive, suivant l'ancien usage, serait une illustration pour son règne.

Il en avait forcé trois à se donner la mort à elles-mêmes. Mais les exemples de ces sortes de mort étaient trop communs, il voulait du singulier. Il attaqua donc Cornélia, la première des vestales qui succomba dans ce jugement. Domitien y avait présidé en qualité de souverain pontife, et il voulut qu'elle subît toute la rigueur des anciennes lois. Il était bien maître de l'enterrer vive, mais non de la faire passer pour criminelle. Elle protesta de son innocence jusqu'au dernier moment. Lorsqu'elle descendit dans le funeste caveau, sa robe s'étant accrochée, elle se retourna, et la ramena sur elle avec une attention qui donna une idée avantageuse de sa pudeur et de sa modestie; et le bourreau lui ayant tendu la main pour l'aider à descendre, elle refusa avec indignation un secours par lequel elle se serait crue en quelque sorte souillée.

Un chevalier romain, nommé Céler, accusé et condamné comme le complice et l'auteur du crime de la vestale, persista comme elle à nier constamment, et pendant qu'on le battait de verges jusqu'à la mort, il ne dit autre chose sinon : « Qu'ai-je fait? Je n'ai rien fait. » Plusieurs autres

furent impliqués dans la même accusation , et tourmentés si cruellement , qu'un des pontifes , qui était présent , en fut attendri et saisi au point de mourir sur la place.

Domitien ne fut pas moins excessif dans la débauche que dans la cruauté , et il mêla même souvent ces deux vices ensemble. Nulle sorte de désordres où il ne se plongeât avidement. Il datait ses excès en ce genre dès sa première jeunesse , il s'en faisait gloire , et même , devenu empereur , il les portait jusqu'à chercher d'infâmes plaisirs.

Tel fut Domitien dans la paix , dans sa conduite privée , dans le gouvernement intérieur de l'état. Sa vanité le porta à vouloir se signaler dans la guerre.

(An R. 834. J. C. 83.)

Dès la troisième année de son règne , il entreprit sans aucune nécessité une expédition contre les Cattes , et revint sans avoir vu l'ennemi. Ses exploits se réduisirent à ravager les pays au-delà du Rhin ; après quoi il se fit décerner les plus grands honneurs , et il voulut triompher. Mais il n'avait point de prisonniers qu'il pût mener chargés de chaînes devant son char. Il y suppléa

en ordonnant que parmi les nations voisines on achetât des esclaves, de qui il eut soin de faire arranger la chevelure, et vêtir toute la personne, à la mode des Germains.

(An R. 837, J. C. 86.)

Du côté du Danube, il y eut quelques mouvements, qui peuvent être regardés comme les préludes de la guerre des Daces, la plus importante de celles auxquelles Domitien voulut prendre part en personne.

Les Daces, appelés Gètes par les Grecs, habitaient les régions que nous nommons aujourd'hui Transylvanie, Valachie et Moldavie. Ils sont vantés dans l'antiquité comme un peuple très belliqueux; ils allaient à la mort plus gaîment que d'autres n'entreprennent un voyage. Ils se tinrent tranquilles pendant le règne de Vespasien et celui de Titus. Sous Domitien, ils reprirent les armes, soit irrités par ses injustices, soit invités par le mépris qu'ils faisaient de sa lâcheté. Ils avaient alors pour roi Décébale, prince d'un mérite éminent, également propre pour le conseil et pour l'action, et qui était redevable du rang suprême à l'éclat de ses talents. Voulant justifier la haute idée que

ses sujets avaient de lui, il profita des troubles survenus entre quelques peuples voisins du Danube. Les plus faibles ayant imploré et obtenu la protection de l'empereur romain, le roi des Daces épousa la querelle du parti contraire. Il passa le Danube, entra dans la Mœsie; Oppius Sabinus, qui commandait les légions de cette province, étant venu à sa rencontre, il lui livra bataille, le vainquit, le tua, courut ensuite tout le pays, et se rendit maître de plusieurs forts et châteaux occupés par les Romains. Cette disgrâce détermina Domitien à marcher lui-même contre les Daces, ou plutôt à se transporter dans leur voisinage, car ils'arrêta dans une ville de Mœsie, ne prenant part aux opérations de la guerre que par ses lieutenants.

Dans cette guerre, les Romains souffrirent une seconde défaite plus sanglante encore que la première. Pendant que Domitien, de retour à Rome, se vengeait sur le sénat de ses mauvais succès contre les ennemis de l'empire, Cornélius Fuscus, préfet du prétoire, commandait les légions opposées aux Daces. Ce général passa le Danube, et engagea une bataille dans laquelle il périt avec la plus grande partie de ses troupes. Le dé-

sastre fut complet : les Romains y perdirent armes et bagages , et laissèrent entre les mains des barbares une de leurs aigles , et beaucoup de prisonniers.

A cette nouvelle , Domitien prit le parti de retourner sur les lieux , et Julien , à qui il avait donné le commandement de l'armée , remporta une victoire sur les Daces. Ce général , pour mettre en évidence et la bravoure des soldats qui se signaleraient par quelque belle action , et la lâcheté de ceux qui feraient mal leur devoir , leur ordonna à tous d'inscrire sur leur bouclier leur nom et celui de leurs capitaines.

Décébale craignit les suites de cette victoire des ennemis , qui leur ouvrait son pays et mettait en danger sa capitale. Il les éloigna par un stratagème auquel il est assez surprenant que les Romains se soient laissés surprendre. Un bois couvrait la capitale des Daces , Décébale en fit étêter les arbres , et il ordonna que l'on y suspendît différentes pièces d'armures , qui vues de loin firent croire aux Romains qu'une armée défendait les approches de la ville , et ils se retirèrent.

Décébale fit des démarches pour obtenir la paix , mais Domitien refusa ses offres :

et en même temps, au lieu de le presser, il tourna l'effort de ses armes contre deux nations germaniques, les Quades et les Marcomans, à qui il chercha querelle sur ce qu'ils ne lui avaient point envoyé de secours contre les Daces. Il ne voulut point écouter les soumissions que lui firent les Germains : il tua même leurs ambassadeurs : et l'événement fut que, vaincu par eux, il se vit contraint, non plus de donner la paix à Décébale, mais de l'acheter de lui, en lui faisant remettre de grandes sommes comptant.

Après de si nobles exploits, Domitien se donna hautement pour vainqueur : il prit le surnom de *Dacique* : il se fit décerner le triomphe, et il triompha en effet des Daces et des Germains. Tout fut prodigué pour célébrer ses glorieuses victoires, et pour en perpétuer le souvenir : jeux, spectacles, éloges excessifs des poètes, arcs de triomphe, statues en un nombre prodigieux.

(An R. 842. J. C. 91.)

La paix rendue à l'em pire fut solennisée par la clôture du temple de Janus.

CHAPITRE II.

Agricola. — Révolte d'Antonius — Bannissement des philosophes. — Persécutions des chrétiens. — Domitien est assassiné.

Cependant un grand homme se distinguait par ses talents et par ses vertus. Cnëus-Julius Agricola, beau-père de Tacite, qui a écrit son histoire, remplissait le monde du bruit de ses exploits contre les peuples de la Grande-Bretagne.

L'occasion qui aigrit et porta à son comble l'humeur farouche de Domitien, fut la révolte d'Antonius. Celui-ci commandait l'armée du Haut-Rhin. Irrité contre les cruautés tyranniques de l'empereur, il se souleva, et forma le dessein d'envahir le rang suprême. Non seulement les légions qu'il commandait se déclarèrent pour lui, mais il engagea dans ses intérêts les peuples germains qui habitaient au-delà du Rhin. L'alarme fut grande dans Rome, et Domitien partit pour la Germanie, accompagné de tout le sénat, dont aucun membre n'osa se dispenser du voyage. Il apprit en marche la défaite du rebelle. L. Maximus se hâta

d'attaquer Antonius, avant la jonction des secours de Germanie, qu'une crue subite du Rhin arrêta; il remporta sur lui une victoire complète, et Antonius fut tué dans le combat.

Le vainqueur fit un acte de générosité plus glorieux que sa victoire même. Il brûla tous les papiers du rebelle vaincu, de peur qu'ils ne fournissent matière à d'injustes poursuites. On ne sait si Domitien punit Maximus de cette belle action; ce qui est certain, c'est que, privé des lumières qu'il aurait pu tirer des papiers d'Antonius, il rechercha avec une rigueur inouïe tous ceux qui pouvaient avoir eu la part la plus légère aux desseins d'Antonius, et leur mort ne suffisait pas à sa cruauté. Il leur faisait souffrir les tourments les plus effrayans, et il inventa même un nouveau genre de question par le feu, appliqué sur les parties du corps les plus sensibles et les plus délicates. Aucun de ceux qu'il soupçonnait n'échappa à sa vengeance. S'il accorda la vie à quelques uns, il leur fit couper les mains ou il les envoya en exil. Il n'est pas possible de marquer le nombre de ceux que Domitien fit mourir en cette occasion; mais on peut juger

aisément qu'il fut énorme, puisque celui qui ordonnait ces supplices en eut honte lui-même, et défendit qu'on en tint registre. Il n'en écrivit point non plus au sénat, quoiqu'il envoyât à Rome les têtes qu'il faisait couper, pour être exposées sur les rostrs avec celle d'Antonius.

« On vit alors, dit Tacite, la mer couverte d'exilés; les rochers, où on les avait confinés, bientôt teints de leur sang; de plus grandes cruautés encore exercées dans la ville même. La naissance, les richesses étaient devenues des crimes : les récompenses des délateurs excitaient encore plus l'indignation que leurs crimes. On suscitait les esclaves contre leurs maîtres, les affranchis contre leurs patrons; et si quelqu'un n'avait point d'ennemis, on se servait de ses amis pour le perdre. »

« Ces différentes condamnations furent portées par le sénat que Domitien faisait assiéger de soldats armés, pour ne lui laisser pas même une ombre de liberté : les sénateurs n'osaient seulement gémir de la tyrannie qu'ils souffraient, et dont on les forçait de devenir les instruments. On tenait registre de leurs soupirs, et l'empereur,

présent à tout , étudiait les airs de leurs visages pour leur en faire des crimes. Personne ne parlait, personne n'ouvrait la bouche, si ce n'est celui qui avait le malheur d'être le premier opinant; les autres, muets et immobiles, consentaient d'un simple geste, par nécessité.

S'il ne s'agissait point dans le sénat de ces sortes d'odieuses affaires, aucune affaire ne s'y traitait. On ne tenait cette auguste assemblée que par dérision, ou pour la plonger dans l'amertume; jamais elle n'ordonnait rien de sérieux, et souvent on la forçait de se prêter aux décisions les plus affligeantes.

Comme la plupart des victimes de ces poursuites étaient des élèves de l'école stoïcienne, leur condamnation attira un orage contre la philosophie. Domitien, par un sénatus-consulte, bannit tous les philosophes de Rome et de l'Italie.

Parmi les fugitifs nous pouvons citer Dion, surnommé Chrysostôme, qui se retira dans le pays des Daces, où il vécut du travail de ses mains, bêchant la terre, se louant pour cultiver des jardins, et n'ayant d'autre consolation qu'un dialogue de Pla-

ton et une harangue de Démosthène qu'il emporta avec lui.

Mais le plus célèbre de tous ceux que l'ordonnance de l'empereur obligea de quitter Rome, est Epictète, l'honneur du Portique, le plus fameux et le plus parfait des disciples de Zénon. Il était estropié et boiteux, et vécut toujours pauvre. Il se retira à Nicopolis en Epire, et ne revint à Rome qu'après la mort de Domitien. Nul philosophe n'a reçu des témoignages d'une vénération si profonde. A sa mort, la lampe de terre dont il s'était servi dans ses veilles laborieuses, fut vendue 3,000 dragmes (1500 francs) à un superstitieux qui s'imaginait qu'en travaillant pendant la nuit, à la lumière de la lampe d'Epictète, il recevrait par infusion la sagesse de celui à qui elle avait appartenu.

Avec la philosophie, Domitien bannit aussi les beaux-arts. Tout ce qui brillait lui faisait ombrage, et l'éloquence même n'osait se montrer. De là suivit une espèce d'engourdissement dans les esprits, qui tenait les talents dans l'inaction et en étouffait presque le germe.

Les délateurs étaient les instruments que

Domitien employait pour tenir tout Rome dans la terreur et dans l'oppression.

L'effroi qu'ils répandaient glaçait tous les cœurs. « Certes, dit Tacite, nous avons donné un grand exemple de patience servile, et de même que nos aïeux ont vu l'excès de la liberté, nous avons éprouvé celui de l'esclavage.

(An.R. 846: J. C. 96.)

Domitien mit le comble à ses crimes en persécutant l'église de Jésus-Christ; ce qui donna occasion à cette persécution, furent les recherches contre les Juifs au sujet du tribut qu'ils devaient au fisc. Un autre motif aiguillonna sa cruauté. Les descendants de David lui donnèrent de l'inquiétude.

Ils se cachaient pour se dérober à la persécution. Deux néanmoins furent découverts et amenés à Rome par un officier. C'étaient les petits-fils de saint Jude, parents de J.-C. et issus comme lui du sang de David. Ils parurent devant l'empereur qui leur demanda s'ils étaient de la race de David. Ils les interrogea ensuite sur leur fortune, et ils répondirent qu'ils avaient des terres qui leur fournissent de quoi payer les tribus et se procurer à eux-mêmes une modique subsis-

tance. En preuve de ce qu'ils alléguaient, ils montrèrent leurs mains endurcies par le travail. Domitien conçut que de pareils hommes n'étaient guère à craindre pour lui. Il voulut pourtant avoir quelque éclaircissement sur le royaume du Christ. Ils lui répondirent que ce royaume n'était ni terrestre, ni temporel, et qu'il ne se manifesterait qu'à la consommation des siècles. Domitien, par ces réponses, fut entièrement guéri de sa peur, et les renvoya sans leur faire souffrir aucun mal.

Saint Jean l'évangéliste fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse.

Domitien trouva des chrétiens jusque dans sa famille, et il ne leur fit pas plus de grâce qu'aux étrangers. Flavius Clément, son cousin-germain, étant consul avec lui, fut accusé d'athéisme et mis à mort au sortir de son consulat.

Flavie Domitille, son épouse et nièce de l'empereur, fut impliquée dans la même accusation et reléguée dans l'île Pandataire.

La persécution excitée par Domitien contre l'église ne finit qu'avec son règne. Il n'était pas d'un caractère à revenir sur ses

pas, ni à se laisser toucher par des considérations d'humanité et de justice.

Il lavait dans le sang son bras ensanglanté.

Ce prince vivait dans des alarmes continuelles : tout le faisait trembler. Pour écarter le malheur qu'il appréhendait, il s'était assuré des gens de guerre, non seulement en se les attachant par des largesses, mais en prévenant par des réglemens de discipline tout ce qui pouvait tendre à une révolte. Ces mesures lui réussirent : ce ne fut point par les gens de guerre qu'il périt.

Il se précautionnait contre les grands par les violences et par la tyrannie. Il s'en faisait souverainement haïr ; mais s'il brava impunément la haine du sénat, il n'en fut pas de même de ses affranchis et de ceux qui composaient sa maison. Il les redoutait, et pour leur donner un exemple qui les intimidât, il fit un crime à Epaphrodite, affranchi de Néron, de n'avoir pas défendu son maître, et de l'avoir au contraire aidé à se donner la mort. Pour ce sujet, il le fit punir du dernier supplice. Les préfets des gardes prétoriennes n'étaient point à couvert de ses défiances cruelles, et il ne faisait point

difficulté de les immoler à ses moindres soupçons. Il avait versé par le même motif le sang de ses parents.

En se rendant un objet de terreur pour tous ceux qui l'approchaient, il arma contre lui les mains que le devoir intéressait le plus à sa conservation et à sa défense. Il se forma contre lui une conspiration, toute de gens de sa maison. Sa femme Domitia, deux préfets du prétoire et d'autres personnages attachés à l'empereur par des liens particuliers, tramèrent le complot et l'exécutèrent. Avant que de tuer Domitien, les conjurés voulurent s'assurer d'un successeur à l'empire. Après donc s'être adressés à Nerva, respectable vieillard, comblé de dignités, ils n'eurent plus qu'à concerter les moyens d'attaquer le tyran.

(An R. 849. J. C. 96.)

Après avoir long-temps délibéré, ils convinrent enfin du jour et du moment. Etienne, intendant de Domitille, qui était le plus robuste, se chargea de porter le premier coup.

Domitien se disposait à aller prendre le bain, lorsque Parthène, son chambellan, lui

dit qu'Étienne demandait à lui parler. L'empereur ayant donné ordre que tout le monde se retirât, entra dans sa chambre et fit appeler Étienne, qui avait le bras gauche en écharpe, comme s'il y eût quelque mal, afin de pouvoir cacher un poignard. Il dit à l'empereur qu'il venait lui découvrir une conjuration tramée contre sa personne, et lui donna un mémoire qui en contenait le détail. Pendant que Domitien lisait, Étienne tira son poignard, et le lui enfonça dans le ventre. La blessure n'était pas mortelle; Domitien se jette sur le meurtrier et le terrasse en appelant au secours. Toutes les portes étaient fermées, et ceux qui étaient destinés à achever le meurtre, eurent toute liberté de tomber sur Domitien, qui se débattait contre Étienne. Le renfort d'assassins fit bientôt cesser le combat, en perçant Domitien de sept coups. Cependant accoururent au bruit quelques officiers de la garde, qui vinrent trop tard pour sauver le prince, mais qui tuèrent Étienne sur la place.

Domitien avait, lorsqu'il fut tué, quarante-quatre ans, et en avait régné quinze. Son corps ne reçut aucuns honneurs après sa mort :

il fut emporté précipitamment dans une bière hors de la ville.

Le sénat, qui l'avait détesté et redouté vivant, fut charmé de sa mort. Dès qu'elle fut sue, les sénateurs coururent à l'envi au lieu de leur assemblée, et là ils satisfirent leur haine contre sa mémoire par les acclamations les plus atroces; ils voulaient que l'on jetât son corps aux gémonies; ils ordonnèrent que l'on arrachât sur-le-champ les bustes qui le représentaient, ses portraits, ses statues; qu'on les jetât par terre, que l'on effaçât son nom et des fastes et de tous les monuments publics. Le peuple prit peu de part à son sort. Mais les soldats, dont il s'était étudié à gagner l'affection par des complaisances et par des largesses, le regrettèrent amèrement. Il ne tint pas à eux qu'il ne fût mis au rang des dieux, et que ceux qui l'avaient tué ne fussent punis sur-le-champ.

LIVRE X.**NERVA.**

CHAPITRE UNIQUE.

Caractère de Nerva. — Il adopte Trajan. — Sa mort.

(AN R. 847. J. C. 91.)

Nerva fut proclamé et reconnu empereur le jour même de la mort de Domitien. Les sénateurs, qui détestaient ce dernier, et étaient remplis d'estime pour Nerva, lui décernèrent volontiers tous les honneurs et tous les titres qui constituaient la dignité impériale. Il méritait par sa vertu l'élévation à laquelle il fut porté. C'était un caractère extrêmement judicieux et modéré, aimant les gens de bien, respectant les lois : il ne lui manqua, pour être un prince accompli, que la vigueur et la fermeté. Né avec des inclinations douces et même timides, on conçoit aisément qu'il ne s'était pas fortifié par l'âge, et que soixante et dix ans de vie, joints à une santé toujours délicate, avaient

dû faire dégénérer sa douceur en faiblesse.

Son gouvernement enchantait les Romains, d'autant plus sensibles au bonheur dont il les faisait jouir, qu'ils sortaient d'un état violent où ils avaient éprouvé toutes les rigueurs de la tyrannie. Le commencement du règne de Nerva est appelé par Pline l'époque du retour de la liberté. Tacite loue ce sage prince d'avoir su allier l'autorité suprême à la liberté des citoyens.

Son premier soin fut de réparer les maux du gouvernement précédent. Il déchargea de l'accusation ceux qui étaient poursuivis pour crime de lèse-majesté, fit cesser la persécution contre les chrétiens. Il rappela les exilés, et annula les confiscations prononcées contre eux. L'apôtre saint Jean, sortit alors de l'île de Pathmos et retourna à Ephèse.

Non content de protéger et de rétablir dans la possession de leurs droits et de leurs biens ceux que la calomnie en avait dépouillés, Nerva les vengea de leurs délateurs. Comme Titus, il confirma par un édit tous les dons de son prédécesseur. Il consacra des sommes considérables à acheter des terres qu'il distribua aux pauvres citoyens.

Il pourvut à la nourriture et à l'éducation des enfans de l'un et de l'autre sexe, nés de parens pauvres, dans toute l'étendue de l'Italie. Il soulagea par ses libéralités plusieurs villes affligées de différens fléaux. Il fit remise des taxes dont on avait surchargé ceux qui étaient lents à payer les tributs.

Pour suffire à ces largesses et à plusieurs autres de même nature, il fit établir, par le sénat, des commissaires pour travailler à diminuer les dépenses de l'état; il diminua lui-même les siennes; il retrancha des fêtes et des spectacles dont les frais étaient énormes; enfin, manquant d'argent, il vendit des meubles précieux, des bijoux et même des biens fonds, soit de son patrimoine, soit du domaine impérial.

Plein de considération et de déférence pour le sénat, il ne décidait aucune affaire qu'après avoir pris l'avis des chefs de cette auguste compagnie, et jura qu'il ne ferait mourir aucun sénateur; il tint parole dans la suite. Il rendait la justice avec assiduité et intelligence. L'étude et la connaissance du droit étaient héréditaires dans sa famille; son aïeul avait été l'un des plus grands jurisconsultes de Rome. Il se glorifiait à juste

titre d'avoir gouverné de manière qu'il pouvait, en quittant l'empire, rendre bon compte de tout ce qu'il avait fait, et rentrer sans crainte dans la condition privée. Il n'en avait jamais perdu de vue la modestie. Il refusa les honneurs excessifs, et défendit qu'on lui dressât aucune statue d'or ni d'argent; et il se faisait une gloire d'égaliser presque les particuliers avec lui.

Depuis son avènement à l'empire, il s'était vu respecté et chéri, et il avait joui du calme que méritaient la droiture et la pureté de ses intentions. Mais sa facilité propre à le faire aimer des bons, l'exposait à être bravé par les séditeux et les mutins. Les prétoriens se soulevèrent, et vinrent avec des cris furieux l'assiéger dans son palais, demandant qu'il leur livrât les meurtriers de Domitien. Il se présenta aux soldats forcenés, et se découvrant la gorge, il les exhorta à le frapper plutôt lui-même. Mais un spectacle si touchant ne put arrêter leur fureur : ils s'opiniâtrèrent à exiger qu'on leur abandonnât leurs victimes, et Nerva fut forcé d'y consentir. Ils tuèrent le préfet du prétoire et le chambellan Parthène. De plus ils contraignirent Nerva de té-

moigner dans un discours au peuple, qu'il les remerciait d'avoir purgé le monde des plus scélérats de tous les mortels.

Cette cruelle aventure produisit pourtant le plus heureux effet, puisqu'elle fut cause de l'adoption de Trajan. Nerva sentit qu'il avait besoin d'un appui, et en homme supérieur, il le chercha, non dans sa famille, non dans ses connaissances, mais dans un mérite solide et prouvé, dans Trajan.

Né à Italica, dans la Bétique, Trajan appartenait à l'Italie par ses ancêtres. Cette ville fondée par Scipion l'Africain, devint florissante, et acquit les droits de colonie romaine. Le père de Trajan est le premier de sa famille qui soit parvenu aux honneurs dans Rome. Il fut mis par Vespasien au rang des patriciens, s'éleva au consulat, et obtint les ornemens du triomphe.

Son fils l'accompagna sur l'Euphrate et sur le Rhin, et dès ses premières années se fit un grand nom dans les armes. Il travailla dans toutes ses campagnes à acquérir les connaissances nécessaires à un homme destiné à commander : populaire, affable, mais toujours avec dignité, il se faisait aimer du soldat, estimer et chérir de ses égaux. Il

mérita ainsi les honneurs auxquels sa naissance lui donnait droit, et il devint consul sous Domitien. Après son consulat, il se retira en Espagne, d'où il fut rappelé par Domitien pour être mis à la tête des légions de la basse Germanie.

Les grandes qualités de l'ame étaient accompagnées dans Trajan des avantages du corps; il avait une santé vigoureuse, une haute taille, un air de tête plein de dignité, et venait alors d'atteindre sa quarantième année. Nerva s'étant donc fixé au choix que lui dictait l'amour du bien public, prit occasion de la nouvelle qui était arrivée d'un avantage remporté par les armes romaines en Pannonie. Ayant alors ajouté à ses noms celui de *Germanique*, il monta au Capitole pour offrir à Jupiter la branche de laurier qui lui avait été envoyée comme signe de la victoire, et en présence du peuple assemblé, il déclara qu'il adoptait Trajan. S'étant de là transporté au sénat, il associa son fils adoptif à tous ses droits, lui conféra les titres de *César*, de *Germanicus*, d'empereur, et lui fit part de la puissance tribunitienne. C'était moins un successeur qu'il se désignait qu'un collègue qu'il se donnait.

Dans cette élection, Nerva n'eut en vue que l'intérêt de l'empire, et Trajan avait été si éloigné de solliciter la première place de l'univers, qu'il ne savait pas même ce qui se passait à Rome, et qu'il se trouva fils de l'empereur et associé à la souveraine puissance avant d'y avoir seulement pensé. Il reçut à Cologne la nouvelle de son adoption, qui fut la dernière action d'éclat du règne de Nerva. Celui-ci n'abdiqua point l'empire, mais il en remit tous les soins au digne successeur qu'il avait choisi, et il goûta le repos dont son âge et ses infirmités avaient besoin. Il vécut ainsi trois mois, au bout desquels, s'étant laissé aller à un mouvement de colère, il mourut d'un accès de fièvre. Il avait régné un peu plus de seize mois, et vécu soixante et douze ans.

Il est le premier empereur qui ne fut pas d'origine italienne. Sa famille était Crétoise, mais devenue Romaine, au moins depuis son bisaïeul, qui eut une grande part à l'amitié d'Auguste. Pour lui, il naquit à Narni, dans l'Ombrie, et fils, petit-fils et arrière-petit-fils de consul, il fut élevé lui-même deux fois au consulat avant que de parvenir à l'empire.

LIVRE XI.

TRAJAN.

CHAPITRE PREMIER.

Entrée de Trajan dans Rome. — Sagesse de son gouvernement.
— Il reçoit le surnom d'Optimus.

(An R. 849. J. C. 98.)

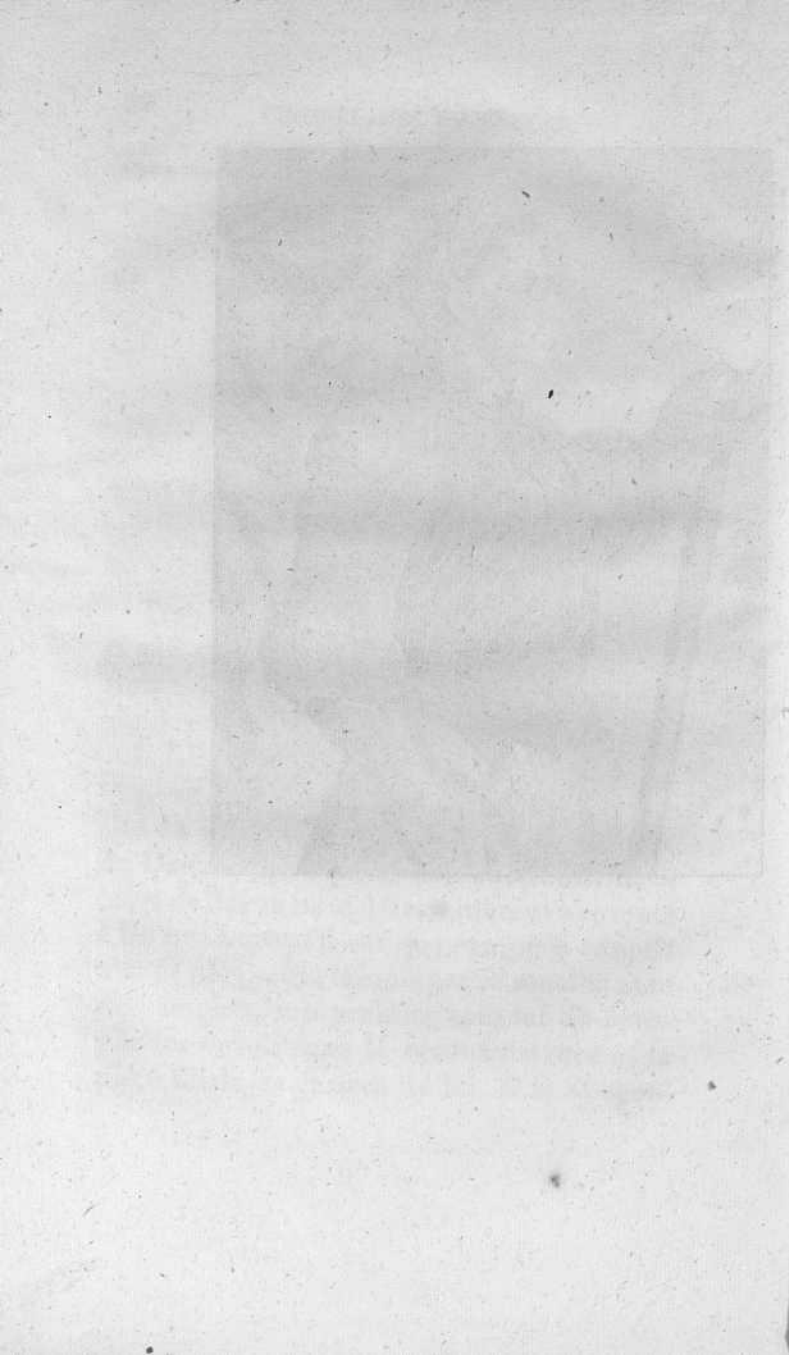
Trajan passe avec raison pour le plus grand et le meilleur prince qu'aient eu les Romains, pendant un règne de près de vingt ans.

Il fallait que les affaires de la Germanie imposassent à Trajan une espèce de nécessité de rester dans le voisinage du Rhin et du Danube, puisque ni son adoption, ni la mort de Nerva ne le déterminèrent à revenir à Rome. Lorsqu'il sut que son père adoptif n'était plus, et le laissait par sa mort maître de l'empire, son premier soin fut de remplir les devoirs que la reconnaissance et la piété filiale exigeaient de lui. Il le fit met-



TRAJAN.

*Né en 799. Empereur en 850. mort à 64 ans.
en 863. l'an de J. C. 17.*



tre au rang des dieux, et lui décerna un temple, un prêtre et des autels. En même temps il écrivit au sénat de sa propre main, pour renouveler l'engagement que Nerva avait pris de respecter la vie des sénateurs, et de n'en faire jamais mourir aucun.

Il passa en Germanie toute l'année de son second consulat, qui était la première de son règne. Il contint les barbares qui n'osèrent entreprendre leurs courses accoutumées. Ces peuples, qui avaient appris à mépriser sous Domitien les armes romaines, commencèrent à les redouter. Ils demandèrent la paix, et donnèrent des otages.

Un autre objet occupa Trajan. Ce fut le rétablissement de la discipline militaire, non seulement dans l'armée qu'il commandait en personne, mais dans toutes celles de l'empire. Afin que ses lieutenants fussent respectés, il les honorait lui-même. Il n'affectait point de les obscurcir par l'éclat de sa majesté impériale, et il voulait qu'en sa présence ils exerçassent tous leurs droits et jouissent de toute leur autorité.

Trajan était encore en Germanie au com-
de l'an 850. Résolu enfin de revenir à Rome,
où le rappelaient les vœux de tous les ci-

toyens, il se mit en marche avec un cortége digne du rang suprême.

C'est entre le départ de Trajan et son arrivée à Rome, que Pline, dans son panégyrique, place l'acceptation du nom de *Père de la patrie*, qui était offert à ce prince depuis long-temps par le sénat. Trajan voulut mériter un si beau titre avant que de le porter : et ce ne fut que lorsqu'il crut s'en être rendu digne par ses bienfaits, qu'il se résolut à le recevoir, moins encore comme un honneur, que comme un engagement à traiter les citoyens comme ses enfans.

Il prouva ces sentiments au jour de son entrée dans Rome, qui ne parut pas tant l'entrée d'un souverain dans sa capitale, que le retour d'un père au milieu de sa famille. Revenu empereur au lieu où il était sorti simple particulier, il ne paraissait point qu'il fût arrivé en lui aucun changement. Il reconnaissait ses anciens amis, et prenait plaisir à en être reconnu. Tout le monde avait la liberté de l'approcher ; et il fut souvent obligé de s'arrêter vu la foule qui le pressait. Tout âge, tout sexe accourut sur son passage ; les malades même s'y traînaient, pour satisfaire leurs yeux par un spectacle qui,

en les comblant de joie, semblait leur rendre la santé.

Trajan monta au Capitole, puis se rendit au palais impérial, où il entra du même air que s'il eût revu sa demeure privée. Plotine, sa femme, imitait sa modestie; et lorsqu'elle fut sur les degrés du palais, se tournant vers la multitude qui la suivait, elle lui adressa ces paroles remarquables: «Telle j'entre ici, telle j'en veux sortir.»

Le peuple reçut la distribution destinée au soulagement des pauvres citoyens. Trajan y comprit même les enfants en bas âge, sans attendre qu'on lui demandât cette grâce, et se faisant une joie de prévenir les vœux des pères.

Pendant qu'il répandait ainsi ses bienfaits, il dispensa les peuples et les villes des contributions volontaires que les nouveaux empereurs avaient coutume de recevoir de leur part.

Il se fit aussi un devoir de procurer l'abondance dans Rome et dans l'Italie, sans néanmoins épuiser les provinces. La voie dont il se servit fut la douceur du gouvernement. Il donna une liberté entière au commerce des blés.

La capitale fut si abondamment pourvue, qu'elle devint la ressource de l'Égypte. Cette riche et fertile contrée fut frappée de stérilité : elle implora le secours de Rome, qui par la sage prévoyance de Trajan, se trouva en état de lui rendre le service qu'elle était accoutumée d'en tirer elle-même tous les ans.

Les délateurs avaient régné sous Domitien, et la facilité excessive de Nerva l'avait empêché de pousser contre eux la sévérité aussi loin que l'exigeait la grandeur de leurs forfaits. Trajan purgea Rome de toute cette race malfaisante, qu'il fit embarquer sur des vaisseaux et transporter dans les mêmes îles désertes, où tant d'innocentes victimes de leurs poursuites avaient été confinées ; à cet exemple si redoutable, il ajouta une ordonnance qui prononçait des peines rigoureuses contre ceux qui seraient convaincus d'avoir accusé injustement. Les tribunaux étaient ouverts à quiconque croyait avoir à se plaindre des agents et des intendants de l'empereur.

Après toutes ces libéralités, Trajan se trouvait dans l'abondance. La frugalité, la bonne économie, la modestie du prince

suffisait seule pour suppléer à la diminution de ses revenus, et pour faire face à toutes les dépenses qu'exigeait de lui son inclination à soulager les peuples et à les combler de ses bienfaits.

Sous un si bon prince, les accusations de prétendus crimes de lèse-majesté ne furent point écoutées. On ne faisait plus consister la sagesse à se laisser oublier, et à ensevelir ses talents dans les ténèbres. Le mérite osait se montrer, et au lieu d'attirer des périls et des disgraces, il était récompensé et honoré. Trajan aimait les citoyens doués de fermeté et d'élévation d'âme. C'était à eux qu'il donnait les charges, les sacerdoces et les gouvernements de provinces.

Il n'ouvrait donc point son cœur aux soupçons. Sa vertu lui répondait de la fidélité de ceux qui devaient lui obéir. Mettant Sabaranus en possession de la charge de préfet du prétoire, il lui dit en lui donnant l'épée qui était la marque de sa dignité : « Je vous confie cette épée pour l'employer « à me défendre, si je gouverne bien ; ou « contre moi, si je me conduis mal. »

Il avait des amis, parce qu'il était ami lui-même au sens le plus exact ; et il prenait

en eux une entière confiance. On avait voulu lui rendre suspect Licinius Sura, qui lui était très attaché. Trajan alla souper chez lui; en entrant dans la maison, il renvoya toute sa garde : il employa le ministère du chirurgien de ce sénateur pour quelques soins que demandaient ses yeux, se fit raser par son barbier, et après avoir pris le bain et soupé, dit le lendemain à ceux qui avaient tenté de faire naître dans son esprit des ombrages : « Si Sura eût eu dessein de me tuer, il l'aurait fait hier. »

C'est ainsi que Trajan se rendait digne d'être aimé de cœur et d'affection. Il savait que l'amour ne se commande pas, et qu'il ne s'obtient que par un amour réciproque. Il aimait ses amis pour eux-mêmes, et sans intérêt propre, n'exigeant point leurs services, et se faisant une loi de leur laisser la liberté, soit de demeurer auprès de sa personne, soit de se retirer de la cour, s'ils préféraient le repos. Ses bontés ne se faisaient pas sentir à ses seuls amis : elles éclataient dans la facilité de ses audiences, auxquelles il admettait tout le monde indifféremment. Nulle place publique, nulle temple n'était plus ouvert ni plus accessi-

ble que le palais de Trajan. Nerva avait fait mettre sur le frontispice du palais impérial cette inscription : PALAIS PUBLIC. Trajan remplissait toute l'étendue de ce terme. Il semblait que la demeure du prince fût la demeure de tous les citoyens. On n'y trouvait nulle porte fermée, on n'y éprouvait nul rebut, nulle difficulté de la part des gardes. Tout y était modeste et tranquille, comme dans une maison privée. Trajan faisait accueil à tous, écoutait tous ceux qui se présentaient. Humain, affable, occupé des affaires dont on venait lui parler, comme s'il n'en eût eu aucune autre. Il se prêtait même aux conversations familières de ceux qui n'avaient point d'affaire à lui communiquer. Il savait goûter les douceurs de la société, et avait toujours à sa table quelques uns des premiers et des plus vertueux citoyens. La liberté et même l'enjouement régnaient dans ses entretiens. Il attaquait, il répondait. On n'admirait point la vaisselle d'or et d'argent, ni la variété des mets et la finesse des ragoûts. Une gaité aimable, des propos familiers, quelquefois roulant sur des matières de littérature, faisaient de la table de Trajan un vrai et agréable délasse-

ment, et pour l'empereur et pour ses convives.

En général, ses manières étaient simples, et ses divertissements portaient ce caractère de simplicité. Il aimait la chasse, et il s'y exerçait sans faste et sans mollesse, allant lui-même lancer la bête, et la poursuivant à travers monts et vallées. S'il faisait quelque promenade sur mer, il observait la manœuvre, il s'y associait lui-même, et maniait la rame, quand il s'agissait de vaincre la violence des vents et des flots.

L'exemple des vertus de Trajan influa d'abord sur sa famille. Sa femme et sa sœur imitaient sa modestie; elles vivaient dans une parfaite union, et le rendaient aussi heureux dans son domestique qu'il était grand au dehors. Les mœurs publiques se réformèrent sur celles du prince : sous un empereur si vertueux on eut honte d'aimer le vice. L'heureuse influence de l'exemple de la capitale s'étendit aux provinces de l'empire.

Trajan, sans être lui-même savant, témoigna beaucoup d'estime pour les beaux-arts et pour ceux qui en faisaient profession. Son goût livré aux armes ne lui avait

pas permis de cultiver les lettres. Mais en esprit supérieur, il ne laissait pas de sentir tout le prix des connaissances qu'il ne s'était pas trouvé dans le cas d'acquérir. Il les aimait, il se plaisait à en entendre parler. Pour en faciliter la propagation, il établit des bibliothèques. Il rappela à la vie toute les parties de la littérature qui périssaient par la persécution qu'elles avaient soufferte sous Domitien.

Il aimait la magnificence, mais par rapport aux édifices publics. Il fit des augmentations importantes au cirque, dans lequel il ne voulut point se dresser de loge séparée, content d'être assis au spectacle comme les simples citoyens.

Dans la suite de son règne, il exécuta de plus grands ouvrages. Le plus célèbre est la nouvelle place qu'il bâtit dans Rome, et qui porta son nom. Pour en préparer le sol, il fallut couper une colline de cent vingt-huit pieds de hauteur. Il l'entourna de galeries et de belles maisons, et il érigea au milieu la fameuse colonne qui subsiste encore aujourd'hui.

En embellissant Rome, Trajan ne négligea point les provinces. Il y établit diverses co-

lonies , il tira un grand chemin dans toute la longueur de l'empire , d'orient en occident , à travers des nations barbares , depuis le Pont-Euxin jusqu'en Gaule. En Espagne, où il était né , un pont sur le Tage à Alcantara , ouvrage merveilleux , et de grands chemins que tant de siècles n'ont pu entièrement détruire , sont des monuments subsistants de sa magnificence.

Trajan ne souffrit jamais de son vivant qu'on lui érigeât des temples. Pour ce qui est des trophées , des arcs de triomphe , il ne s'opposa point à cette sorte de monuments lorsqu'ils les eut mérités par ses exploits. Les témoignages de la vénération publique que lui attira sa bonté , étaient , pour lui , bien au-dessus des monuments les plus fastueux.

La nation lui donna le surnom d'OPTIMUS , *très-bon* , surnom dont l'arrogance des précédents empereurs laissait les prémices à Trajan , qui en sentit toute la valeur , et s'en montra digne par la continuité d'une bonne conduite soutenue pendant tout le cours de son règne. Ce nom devint son attribut spécial , son caractère distinctif.

Outre ce titre durable , que l'amour du

peuple et du sénat consacra à Trajan , souvent des acclamations subites, et que l'on doit regarder comme l'expression impétueuse d'une affection qui ne pouvait se contenir, remplissaient ce bon prince de joie et le couronnaient de gloire.

(An R. 851. J. C. 100.)

Déterminé à recevoir le consulat, il ne se dispensa d'aucune partie du cérémonial usité alors par rapport aux candidats. L'empereur se transporta au champ de Mars, et, tranquille au milieu de l'assemblée, il attendit, comme les autres aspirans, sa nomination.

Dès qu'il fut nommé, il alla se présenter au consul qui avait présidé à l'assemblée, pour prêter le même serment que prêtaient en pareil cas les particuliers. Il était debout, et le consul assis lui dicta la formule du serment, dont l'empereur répéta toutes les paroles. Il monta à la tribune aux harangues, et jura l'observation des lois. Lorsqu'il sortit de charge, il reparut à la tribune, et jura qu'il n'avait rien fait contre les lois.

Il résulte de sa conduite, qu'il regardait la république comme toujours subsistante ;

qu'il s'en croyait, non le maître, mais le chef et le premier magistrat; et qu'il était persuadé que la plénitude de la puissance ne résidait pas en lui, mais dans le corps de l'état. Dans les autres fonctions du consulat, Trajan se montra toujours le même. Il n'en regarda aucune comme au-dessous de lui. Il les remplit toutes avec la même assiduité et la même exactitude. Il présidait aux délibérations du sénat; il montait sur le tribunal pour rendre la justice à tous ceux qui se présentaient. Il n'offusquait aucune magistrature, et laissait à chacune le libre exercice de ses droits. Comme les préteurs avaient toujours été traités de collègues des consuls, Trajan, consul, les appelait ses collègues, n'ayant point égard au rang d'empereur qui l'élevait si fort au-dessus d'eux.

CHAPITRE II.

Élévation d'Adrien. — Guerre contre les Daces. — Lettres de Pline et de Trajan, relativement aux chrétiens.

L'année du troisième consulat de Trajan est la première époque de l'élévation d'A-

drien, qui lui succéda dans la suite à l'empire. Il épousa cette année Julia Sabina, petite-nièce de l'empereur, et sa plus proche héritière. Nommé questeur, il quitta bientôt cet emploi pour suivre Trajan à la guerre contre les Daces.

(An R. 852. J. C. 101.)

Cette nation qui avait fait trembler Domitien, augmentait ses troupes et insultait les Romains. Trajan ne pouvant supporter une humiliation qui déshonorait la majesté de l'empire, ouvrit la campagne par une victoire signalée, dans laquelle il détruisit l'armée ennemie, mais qui coûta du sang aux Romains.

Profitant de sa victoire, il poussa Décébale de retraite en retraite. Après avoir forcé plusieurs châteaux situés sur de hautes montagnes, il pénétra jusqu'à la capitale des Daces. Décébale comprit que ce n'était plus à Domitien qu'il avait affaire, et que les Romains, sous Trajan, redevenaient cette fière nation à qui rien ne pouvait résister dans l'univers. Il fit des démarches pour obtenir la paix, et accepta les conditions les plus dures. Il convint de livrer ses armes, ses ma-

chines de guerre, ses ingénieurs, de rendre les transfuges, et de n'en plus recevoir; de détruire ses forteresses, d'abandonner les conquêtes qu'il avait faites, enfin d'avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Romains. Après ces articles réglés, il eut la permission de se présenter devant Trajan; et en l'abordant il se prosterna par terre, jeta ses armes bas, pour marquer qu'il s'avouait vaincu, et promit d'exécuter avec fidélité ses engagements.

Trajan, en conséquence de sa victoire, triompha et prit le surnom de *Dacique*. La paix avec les Daces dura deux ans, pendant lesquels Trajan, rendu aux soins du gouvernement intérieur de l'état, s'y livrait avec application, et se faisait un devoir de juger par lui-même les différends pour lesquels on recourait à son autorité.

L'an de Rome 854, il prit un cinquième consulat avec Maximus, le même qui avait étouffé la rébellion de L. Antonius sous Domitien, et ensuite exercé avec gloire un commandement important dans la guerre de Trajan contre Décébale. Cette année fut encore une année de paix, et Trajan continua de faire aimer son gouverne-

ment par des traits de bonté et de justice.

Etant à Centum-Celles, l'une de ses maisons de plaisance, il y bâtit un port, auquel il donna son nom, et qui est aujourd'hui celui de *Civita-Vecchia*, Trajan forma ce port en construisant, deux jetées qui s'avançaient vers la mer, et à l'entrée desquelles il éleva un môle en forme d'île, qui arrêtait la violence des flots, et qui assurait la tranquillité des vaisseaux dans le bassin.

Dans la suite il construisit aussi à ses frais un port à Ancône, sur la mer Adriatique, voulant rendre l'accès de l'Italie commode et aisé de toutes parts. On voit encore dans cette ville le monument qui fut érigé en son honneur par le sénat et le peuple romain en connaissance de ce bienfait.

Peu de temps après le séjour que fit Plinie à Centum-Celles, il partit pour le Pont et la Bithynie. Trajan l'envoya gouverner ces deux provinces comme son lieutenant avec la qualité de propréteur revêtu de la puissance consulaire.

Plinie resta dans son gouvernement environ dix huit mois. Dans les lettres qu'il écrivit pendant cet espace à Trajan, on voit

que ce prince souffrait qu'on lui donnât le nom de seigneur, *Domine*, qu'Auguste avait toujours rejeté. Mais rien ne nous intéresse de plus près, que cette fameuse lettre au sujet des chrétiens.

« C'est ma pratique constante, seigneur,
« de vous consulter sur tous mes doutes. Je
« n'ai jamais été appelé à l'instruction ni au
« jugement d'aucun procès pour causé de
« christianisme ; je n'ai donc pas été peu
« embarrassé à me décider sur bien des chefs.
« Voici la conduite que j'ai tenue par pro-
« vision à l'égard de ceux que l'on m'a dé-
« férés comme chrétiens. Je les ai interrogés
« s'ils étaient chrétiens. Sur leur aveu, je
« leur ai réitéré une seconde et une troi-
« sième fois la même question, en les me-
« naçant de la mort. Quand ils ont persisté,
« je les ai envoyés au supplice ; car sans
« examiner si ce qu'ils avouaient était
« criminel, je n'ai point douté qu'au moins
« leur opiniâtreté et leur obstination inflexi-
« ble ne méritât punition. Parmi ceux qui
« ont poussé la frénésie jusqu'à cet excès,
« il s'est trouvé quelques citoyens romains
« que j'ai séparés des autres pour les en-
« voyer à Rome. L'attention à suivre cette

« nature d'affaires en a multiplié le nombre,
« comme il arrive ordinairement, et m'a
« présenté de nouvelles espèces à décider.
« On m'a donné un mémoire anonyme con-
« tenant une grande liste de noms; mais
« ceux qui m'étaient ainsi déférés, ont nié
« qu'ils fussent ou qu'ils eussent jamais été
« chrétiens. Et, en effet, ils ont répété d'a-
« près moi les formules de prières que nous
« adressons à nos dieux; ils ont offert de
« l'encens et du vin à votre image, que
« j'avais fait apporter exprès avec les sta-
« tues des divinités; enfin ils ont maudit
« celui qu'ils appellent *Christ*. Sur ces
« preuves, j'ai cru devoir les décharger de
« l'accusation; car on assure que l'on ne
« peut forcer à rien de semblable ceux qui
« sont vraiment chrétiens. Il s'en est trouvé
« d'autres qui ont d'abord avoué qu'ils
« étaient chrétiens, et ensuite l'ont nié;
« d'autres encore, qui ont reconnu l'avoir
« été autrefois, mais qui ont déclaré ne
« l'être plus, depuis trois ans, depuis un
« plus long espace, quelques uns depuis
« vingt ans. Tous ont adoré votre image et
« les statues des dieux; tous ont consenti à
« maudire *Christ*. Au reste, ils protestaient

« que tout leur tort ou leur erreur n'avait
« consisté qu'en ce qu'ils s'assembaient en
« un jour marqué avant le lever du soleil,
« et là adoraient Christ comme dieu, chan-
« taient des hymnes en son honneur, et
« s'engageaient par serment, non à aucun
« crime, mais à ne commettre ni vols, ni
« violences, ni adultères, à ne jamais man-
« quer à la foi promise, à ne point retenir
« les dépôts qui leur auraient été confiés :
« après quoi ils se retiraient et se rassem-
« blaient ensuite de nouveau pour prendre
« ensemble une nourriture commune et
« innocente. Ils ajoutaient qu'ils s'étaient
« même abstenus de ces pratiques depuis la
« publication de l'édit, par lequel, confor-
« mément à vos ordres, j'ai défendu les as-
« semblées. Pour m'assurer pleinement du
« fait, j'ai ordonné que l'on appliquât à la
« question deux femmes esclaves ; et je n'ai
« découvert d'autre crime qu'une supersti-
« tion pleine de travers et de folie. Par ces
« considérations j'ai suspendu mes recher-
« ches, et j'ai pris le parti de vous consul-
« ter, d'autant plus que le nombre de ceux
« qui se trouvent en danger à cette occasion
« est très grand, et embrasse des personnes

« de tout âge, de tout sexe, de toute con-
 « dition. Car non seulement les villes, mais
 « les bourgades et les campagnes sont in-
 « fectées de la contagion de cette supersti-
 « tion. Le mal n'est pourtant pas sans re-
 « mède. Déjà je vois les temples, qui étaient
 « devenus presque déserts, se repeupler ;
 « les sacrifices solennels long-temps inter-
 « rompus, reprendre leur célébrité. Il ne
 « se trouvait presque plus d'acheteurs pour
 « les victimes : aujourd'hui il s'en vend
 « beaucoup. De là il est aisé de conclure
 « quelle multitude de personnes on peut
 « ramener, si on leur ouvre la porte du
 « repentir. »

Voici la réponse de Trajan :

« Vous avez agi comme vous deviez, mon
 « cher Pline, dans la discussion des causes
 « de ceux que l'on vous a déferés comme
 « chrétiens ; car il n'est pas possible d'éta-
 « blir une loi générale, ni une forme de
 « procéder qui soit applicable à tous les cas.
 « Il ne faut point faire de recherches pour
 « les découvrir : s'ils sont amenés à votre
 « tribunal et convaincus, vous devez les pu-
 « nir : avec cette restriction néanmoins,
 « que si quelqu'un nie qu'il soit chrétien,

« et prouve sa déclaration par des effets,
 « c'est-à-dire en adorant nos dieux, quand
 « même il serait suspect pour le passé, son
 « repentir doit lui procurer le pardon.
 « Pour ce qui est des mémoires anonymes,
 « il ne faut y avoir égard dans aucun genre
 « d'affaires : c'est une chose de trop mau-
 « vais exemple, et qui ne convient point à
 « notre temps. »

Il ne paraît pas que Pline ait vécu long-temps depuis son retour du gouvernement de Pont et de Bithynie. L'histoire n'en fait plus mention. A cette époque, vivaient Tacite Silius Italicus, Martial, et Juvénal, ami de Pline.

CHAPITRE III.

Reprise des hostilités contre les Daces. — Retour de Trajan à Rome. — Guerre contre les Parthes. — Conquête de l'Assyrie par Trajan. — Perte de ses conquêtes. — Sa mort.

(An R. 835. J. C. 104.)

La cause du renouvellement de la guerre contre les Daces est attribuée à Décébale,

qui violait ouvertement toutes les conditions du dernier traité de paix. Il recevait des déserteurs romains, il fabriquait des armes, il rétablissait ses forteresses et entretenait des intelligences avec les Parthes.

D'un autre côté, Trajan, avide de conquêtes, saisit avec joie l'occasion que Décébale lui présenta de le faire déclarer par le sénat ennemi du peuple romain. Ce décret, et les préparatifs que fit Trajan, produisirent un grand effet. Les Daces furent effrayés, et abandonnèrent en foule leur roi pour passer dans le parti des Romains. Décébale alarmé d'une telle désertion, demanda la paix; et comme on ne lui offrit d'autres conditions que de livrer ses armes, et de se remettre lui-même à la discrétion de l'empereur, il préféra la guerre. Aussi il ne s'en tint pas là : pour se défaire d'un ennemi qu'il désespérait de vaincre, il aposta des assassins pour tuer Trajan. Un de ces misérables fut soupçonné et arrêté, et ayant été mis à la question, il déclara ses complices.

Le plan de Trajan était de conquérir la Dace, et d'en faire une province romaine. Pour cela il résolut de construire un pont sur le Danube; il choisit l'endroit où le fleuve

est le plus resserré entre ses rives, et par conséquent plus rapide et plus profond, à peu de distance du lieu où est aujourd'hui *Zwerin* dans la basse Hongrie. La tête du pont, sur chacune des deux rives, était défendue par un fort château. Il fut construit avec une telle célérité que l'année suivante Trajan le passa avec son armée.

(An R. 856. J. C. 105.)

Il conduisit les opérations de la guerre avec non moins de circonspection que d'activité. Allant toujours en avant, mais avec sûreté, il força le ville royale de Décébale, et soumit tout le pays; en sorte que le roi des Daces n'ayant plus d'asile, et se voyant en danger d'être pris vivant, se tua lui-même de désespoir; sa tête fut envoyée à Rome. Trajan eut soin d'embellir et de fortifier sa conquête. Comme ce grand pays avait été dévasté par les guerres, pour le repeupler, il amena des habitants de toutes les parties du monde romain. Parmi les colonies qu'il y établit, la principale est *Zarmiségéthus*, ancienne capitale du royaume de Décébale, qu'il appela *Ulpia Trajana*. De retour à Rome, il triompha une se-

conde fois, et solennisa son triomphe par des jeux qu'il donna au peuple pendant cent vingt-trois jours.

Ses victoires sur les Daces firent un si grand éclat, qu'elles lui attirèrent des ambassades de la part des peuples les plus reculés et les plus barbares, et en particulier des Indiens qui l'en envoyèrent féliciter. Il subsiste encore aujourd'hui un monument bien fameux de ces mêmes victoires. C'est la colonne *Trajane*.

Pendant qu'il étendait les limites de l'empire au-delà du Danube, Palma, l'un de ses lieutenants, qui commandait les légions de Syrie, subjuguait l'Arabie Pétrée, qu'il réduisit en province romaine.

Les soins de la paix ne suffisaient pas à l'activité de Trajan. Il aimait la guerre avec passion, et n'ayant plus d'occasion de la faire en Occident, il y chercha matière du côté de l'Orient et des Parthes. L'Arménie lui fournit le prétexte qu'il souhaitait.

(An R. 857. J. C. 106.)

Exédarat était en possession de ce royaume, et en avait pris l'investiture de Chosroès, roi des Parthes. Trajan prétendant qu'en

cela les droits de l'empire romain étaient violés, résolut d'en tirer raison, et partit de Rome pour aller porter la guerre dans l'Orient. A peine était-il arrivé à Athènes qu'il vit venir à lui une ambassade de Chosroès. Le roi des Parthes lui envoyait des présens, et lui demandait son amitié.

(An R. 858, J. C. 107.)

Trajan répondit à ces ambassadeurs, que l'amitié se prouvait par des effets, et non par des paroles. Qu'il serait bientôt en Syrie, et que là voyant les choses de près il se déterminerait au parti le plus convenable; et le succès répondit au-delà de ses espérances. Tout plia devant lui. Les villes lui ouvraient leurs portes : les petits rois de ces quartiers et les Satrapes venaient à sa rencontre avec des présens, protestant qu'ils se soumettaient à ses ordres, et le reconnaissaient pour arbitre de leur sort. Bientôt toute l'Arménie fut conquise et réduite en province romaine.

(An R. 859. J. C. 108.)

L'Arménie subjuguée ne fut pour Trajan qu'une amorce à pousser une entreprise qui lui réussissait si bien. Il résolut d'attaquer le

domaine propre des Parthes, et laissant garnison dans toutes les places importantes du pays qu'il venait de soumettre, il entra dans la Mésopotamie qu'il conquit. Il réduisit par ses armes les villes de Batné, de Singare et de Nisibe. Chosroès fut obligé de donner des otages à Trajan, qui reçut du sénat le surnom de *Parthique*.

Dans toute cette guerre, Trajan continua de maintenir l'exactitude de la discipline, non seulement par sa vigilance, mais par son exemple. Il marchait à pied à la tête des drapeaux; il passait à gués les rivières, comme le dernier de ses soldats; il allait de rang en rang, pour entretenir par tout le bon ordre et ramener ceux qui cherchaient à s'écarter.

La paix conclue avec les Parthes permit à Trajan de tourner ses vues ambitieuses vers les peuples barbares qui habitaient au nord de l'Arménie, et entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Il donna un roi aux Albaniens et il força les rois de l'Ibérie, de la Colchide et de plusieurs autres pays voisins, à se soumettre à sa puissance. Lusius, sous ses ordres, vainquit les Mardes. Enfin toute la côte orientale du Pont-Euxin, jusqu'à Sébastapolis, reconnut ses lois.

Après ces grandes opérations, Trajan retourna à Rome d'où il repartit vers l'an 865. Il arriva assez tôt à Antioche, pour y courir un très grand risque par un furieux tremblement de terre, au mois de janvier 866.

Les secousses accompagnées de tonnerres de vents impétueux, de feux souterrains, furent si violentes, que tous les édifices semblaient prêts à quitter leurs fondements, et la plupart furent renversés. Trajan se sauva avec assez de peine par la fenêtre de la chambre où il fut surpris par cet affreux accident, et il en fut quitte pour de légères contusions. Le mal se fit sentir dans une grande étendue de pays; mais c'était Antioche qui en était le centre et qui en souffrit de plus horribles ravages.

Trajan entama la guerre au commencement du printemps, et dirigea sa marche vers l'Adiabène, qui faisait partie de l'Assyrie. Pour y entrer il fallait passer le Tigre, et par conséquent jeter un pont sur ce fleuve. Mais le pays était entièrement dénué de bois de construction. Trajan fit construire dans les forêts voisines de Nisibe un très-grand nombre de bateaux, dont les pièces pouvaient se démonter et se rejoindre

à volonté. Mais l'entreprise du pont ne put pas s'exécuter sans difficulté, parce que les barbares troublaient le travail des Romains. Trajan ayant passé le Tigre soumit l'Adiabène et toute l'Assyrie. Après cette conquête il revint sur ses pas, repassa le Tigre, et descendit vers le pays de Babylone, sans trouver aucun obstacle qui arrêta sa marche. La puissance des Parthes était alors ruinée par les dissensions civiles. Trajan voyageait plutôt qu'il ne faisait la guerre. Voyant quelle était la faiblesse des Parthes, [il crut pouvoir marcher vers la ville de Ctésiphon, leur capitale. Se montrer devant cette ville et la prendre, ce fut une même chose pour lui. Il s'empara aussi de Suze, siège autrefois de l'empire des Perses, et dans l'une de ces deux villes, il fit prisonnière la fille de Chosroès, et devint maître du trône d'or sur lequel les rois Parthes recevaient les hommages de leurs sujets.

La sagesse demandait sans doute qu'il s'occupât du soin important d'affermir des conquêtes moins difficiles à faire qu'à conserver. Au lieu de cette vue sensée, Trajan descendit le Tigre, soumit l'île Méséné,

formée par deux bras de ce fleuve à son embouchure et par la mer.

(An R. 867. J. C. 116.)

Il traversa toute la longueur du golfe Persique, passa l'île d'Ormus, s'avança jusqu'au grand Océan, fit ravager par une flotte les côtes de l'Arabie-Heureuse, soumit la ville connue aujourd'hui sous le nom, à l'orient, du détroit de Babelmandel.

Après avoir satisfait sa vaine gloire par le voyage à l'entrée de l'Océan, il regagna l'embouchure du Tigre qu'il remonta. Il passa ensuite dans l'Euphrate pour aller visiter la fameuse ville de Babylone, autrefois la reine de l'Orient; mais il n'y vit que des ruines, et les tristes vestiges de ce qu'elle avait été. Sa vénération pour Alexandre le porta à honorer la mémoire de ce héros par des sacrifices offerts dans la maison même où il était mort.

Pendant qu'il s'amusait à ces soins futiles, il recut la nouvelle du mauvais effet qu'avait produit son absence imprudente et un voyage d'indiscrétion et de vanité. Toutes ses conquêtes s'étaient ébranlées, et avaient secoué le joug. Il fallut qu'il recommençât

la guerre tout de nouveau. Il envoya ses lieutenants contre les rebelles qui bientôt furent mis à la raison. Nisibe fut reprise, Edesse brûlée et Séleucie ramenée à l'obéissance. Ces avantages rétablirent la domination romaine dans les pays nouvellement assujétis. Mais Trajan, averti par le danger qu'il avait couru de perdre toutes ses conquêtes, renonça au projet qu'il avait formé d'éteindre l'empire des Parthes, et d'en soumettre les peuples directement à ses lois, et se contenta de leur donner un roi.

La ville d'Atra, habitée par les Arabes, et située entre le Tigre et Nisibe, persistait encore dans la révolte. Trajan résolut de la réduire, et alla en personne mettre le siège devant cette place; mais lorsqu'il voulut tenter l'assaut, il fut repoussé avec perte: et quoiqu'il courût à cheval partout où sa présence semblait nécessaire, il ne put rallier ses troupes, ni arrêter leur fuite, et peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même tué ou blessé. Il leva le siège, et se retira sur les terres de l'empire, en Syrie, où il passa l'hiver.

Il abandonna les terres conquises par son père, et se contenta de garder les provinces de l'empire, et de se faire un nom par ses exploits.

(An R. 858. J. C. 217.)

Il se proposait de rentrer en Mésopotamie à l'ouverture de la campagne, et d'achever d'établir la domination romaine dans un pays qui avait peine à s'y façonner ; mais il eut une attaque d'apoplexie, qui dégénérant en paralysie, le réduisit à un état de langueur et d'inaction. Il se résolut donc à reprendre le chemin de Rome, où le sénat l'invitait à revenir. En partant, il laissa en Syrie son armée, dont il confia le commandement à Adrien.

L'éloignement du conquérant fut la perte de toutes ses conquêtes. Les Parthes dédaignant le roi que Trajan leur avait donné, le déposèrent et rappelèrent Chosroès. L'Arménie et la Mésopotamie retournèrent à leurs anciens maîtres.

La maladie de Trajan dura plusieurs mois, Affligé d'une paralysie à laquelle s'était jointe l'hydropisie, suite assez ordinaire des excès du vin : il avait pris la mer pour s'en retourner à Rome. Mais arrivé à Sélinonte, en Cilicie, il eut une seconde attaque d'apoplexie, dont il ne revint plus. Plotine, secondée par Tatien, qui avait été tuteur d'Adrien, se rendit maîtresse des derniers

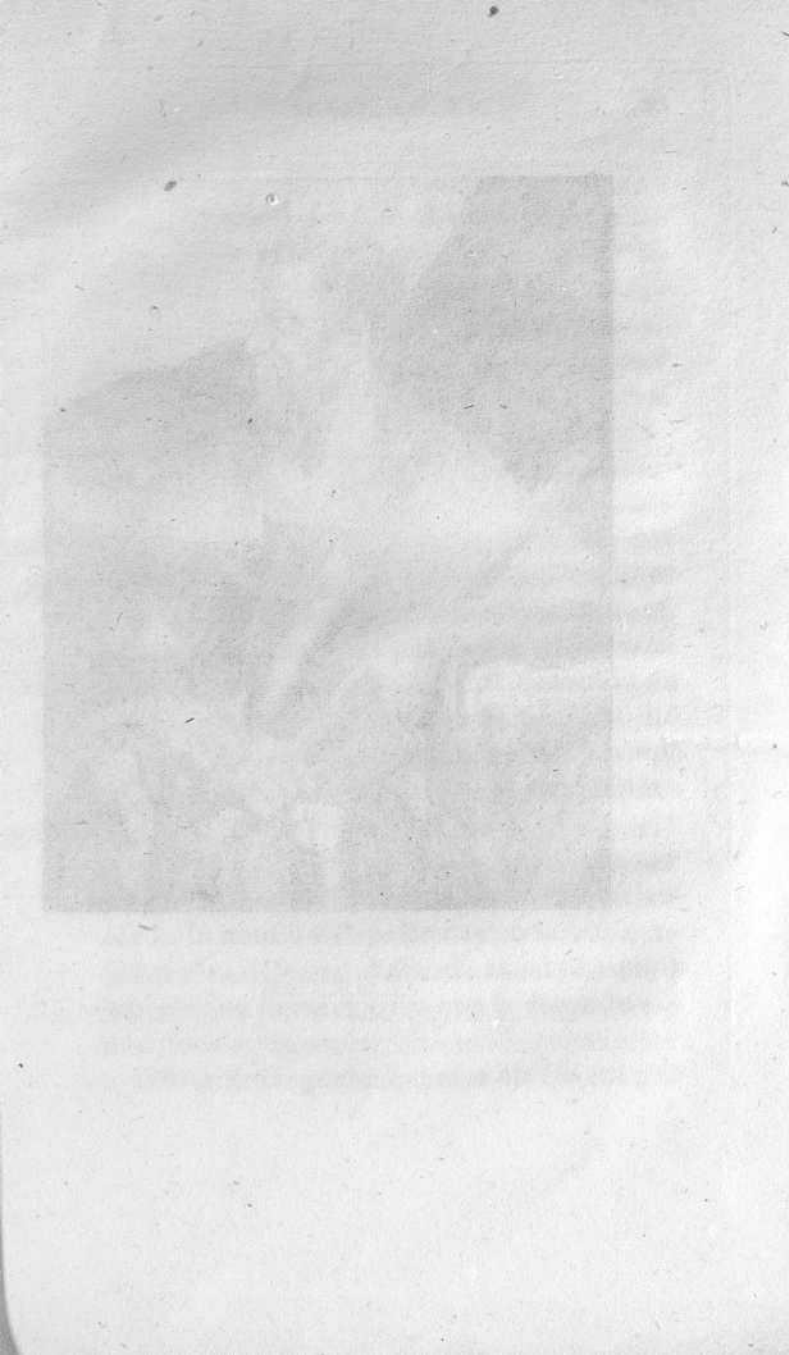
moments de son mari. Libre de feindre ce qu'elle voudrait, elle répandit dans le public une prétendue adoption d'Adrien par Trajan, et elle en envoya avis au sénat.

Ainsi ce grand empereur, ce conquérant redouté mourut en laissant un successeur qui n'était pas de son choix, après avoir vécu près de soixante-quatre ans, et régné dix-neuf ans, six mois et quinze jours.

Trajan n'eut aucun des vices qui nuisent directement à la société, et posséda même à un haut degré les vertus contraires, la modestie, la clémence, l'amour de la justice, l'éloignement du faste et une libéralité judicieuse, qui trouvait des ressources intarissables dans la sagesse de son économie.

Adrien affecta de montrer un grand zèle pour honorer la mémoire de son prédécesseur. Il lui fit célébrer de magnifiques obsèques à Sélinonte, qui de son nom fut appelée *Trajanople*. Ses cendres, enfermées dans une urne d'or, furent portées à Rome, et elles y entrèrent en pompe sur un char triomphal, précédées du sénat et suivies de l'armée. On les plaça sous la fameuse colonne qu'il avait élevée dans la place bâtie par ses

soins, et ce fut encore une distinction pour Trajan que d'avoir sa sépulture dans la ville, où jamais personne n'avait été inhumé jusqu'alors.





ADRIEN.

Empereur en 889. mort en 889. l'an de J.C. 138.

LIVRE XII.

ADRIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Adrien se fait proclamer empereur. — Il vient à Rome. — Son caractère.

Adrien se voyant appelé à l'empire par la mort de Trajan, se fit de suite proclamer par l'armée dont il avait le commandement. Après s'être mis ainsi par le fait en possession du souverain pouvoir, il demanda au sénat la confirmation de ce qui avait été fait par les troupes, en priant que l'on mît au rang des dieux son prédécesseur et père adoptif.

Le sénat n'incidenta en aucune façon sur la légitimité du titre d'empereur, et lui accorda le nom de *Père de la patrie*; mais Adrien s'en défendit d'abord, et ne consentit à porter ce dernier titre que la seconde année de son règne.

Il fut retenu quelque temps en Orient par

le besoin des circonstances. Ne pouvant accompagner à Rome les cendres de son prédécesseur, il ne se dispensa pas néanmoins de venir les honorer en personne ; et après s'être acquitté de ce devoir à Sélinonte, laissant le soin de les transporter en Italie à Plotine, veuve de Trajan, il s'en retourna à Antioche.

Adrien n'aimait point la guerre, et dès qu'il fut le maître, il manifesta son goût décidé pour la paix. Il se trouvait dans une position pleine de difficultés et de périls. L'empire romain était au plus haut comble de grandeur où il soit jamais parvenu, mais agité par bien des troubles. Les peuples nouvellement conquis par Trajan avaient profité de la maladie de ce prince, pour secouer le joug. Les Maures, les nations de la Grande-Bretagne, les Sarmates étaient en mouvement. L'Égypte, la Lybie, la Palestine, n'étaient pas encore remises des violentes secousses qu'y avaient excitées la révolte de Juifs. Enfin, Adrien pouvait craindre au-dedans les intrigues et les complots de ceux qui étaient mécontents de son élévation. Il prit le parti de diminuer d'abord ses embarras en se

procurant la paix du côté de l'Orient, par l'abandon des conquêtes que Trajan y avait faites.

Il retira tout ce qui restait encore de troupes romaines dans l'Arménie, dans l'Assyrie, et dans la Mésopotamie, et consentit que l'Euphrate redevint la barrière de l'empire romain. Il visita la Dacie, inquiétée par les courses des Sarmates; et dans la vue de pacifier cette province, en revenant à Rome, il prit sa route par l'Illyrie. Mais l'année d'après il fut encore obligé d'y retourner pour s'opposer aux Sarmates et aux Roxolans, et le succès fut avantageux pour les Romains, et leur audace effraya tellement les ennemis, qu'elle les détermina à accepter la paix. Cette expédition est la seule que cet empereur ait conduit en personne.

Ayant d'abord mal rempli ses engagements envers les barbares, il leur fournit occasion de renouveler la guerre. Dans son second voyage il ne ménagea plus l'argent, et par cette voie il termina la querelle; mais pour assurer la tranquillité de ces provinces, il établit Martius Turbo, préfet de la Pannonie et de la Dacie.

Les commencements du règne d'Adrien furent fatigués par des intrigues et des complots tramés au-dedans de l'état. D'abord il affecta une clémence parfaite. Deux ans après, se trouvant mieux affermi, il ne garda plus les mêmes ménagements. Durant son voyage d'Illyrie, il s'était tramé contre lui une conspiration dont les chefs étaient quatre consulaires qui furent mis à mort.

Leur mort excita la haine publique contre Adrien; aussi pour effacer ces impressions sinistres, il employa une voie plus efficace : celle des bienfaits. Dès son avènement à l'empire, il s'était étudié à rendre son gouvernement aimable aux peuples. L'Italie et les provinces étaient assujéties par l'usage à payer une contribution aux empereurs victorieux. Adrien en avait dispensé l'Italie et diminué cette charge pour les provinces. Avant son retour à Rome, il fit distribuer à tous les citoyens trois pièces d'or par tête, et lorsqu'il fut arrivé, il ajouta une double largesse en vins, en viandes et blé, ou en argent.

Il étendit sa munificence à tout l'empire, par une remise entière et absolue de tout ce

qui restait dû par les villes et les particuliers, soit au fisc impérial, soit au trésor public ; et brûla publiquement les livres et les registres dont on aurait pu se servir pour faire revivre cette créance.

Il ne décida jamais aucune affaire importante sans la participation du sénat ; et quant à celles dont la conséquence était moindre , il en délibérait avec un conseil privé , qu'à l'exemple d'Auguste il se forma de l'élite des sénateurs.

Adrien avait de grands vices , une envie pleine de malignité contre le mérite d'autrui, un caractère inquiet, des caprices perpétuels, un cœur peu sensible à la reconnaissance. Mais comme il était prince de beaucoup d'esprit, il sentait combien ses vices, s'il leur lâchait la bride, étaient capables de lui nuire ; et la vanité même qui était extrême en lui, l'engageait à se couvrir au moins des dehors de la vertu. De ce mélange il résulta une conduite ambiguë, où néanmoins le bien semble dominer ; en général l'empire romain fut heureux sous son gouvernement.

Rien n'est plus populaire que la maxime qu'il avait volontiers à la bouche. « Je me

« propose de gouverner la république de
« manière que je paraisse me souvenir qu'elle
« ne m'appartient point en propre, et que
« je n'en suis que l'administrateur au nom
« de la nation. »

Il n'était point curieux des vainshonneurs, et n'exigeait de personne l'assiduité à lui faire la cour. Il vivait familièrement avec ses amis. Non seulement il avait toujours à sa table les premiers du sénat, mais il mangeait lui-même chez eux, il montait dans leurs voitures, il assistait à leurs fêtes domestiques, il allait les visiter à leurs maisons de campagne, il recevait d'eux des présens, et leur en envoyait, affectant de les surprendre, pour augmenter le plaisir. S'ils tombaient malades, il les voyait deux et trois fois le jour, les aidait de ses consolations et de ses conseils, et se faisait une loi de les honorer après leur mort.

Sa conduite envers le peuple fut mêlée de complaisance et de fermeté. Il allait aux bains publics; et dans le dessein qu'il suivit constamment de s'en faire aimer, il l'amusa par toutes sortes de spectacles et de jeux, exécutés avec une magnificence surprenante. Cependant il ne le flattait pas, et

évitait l'excès d'une molle complaisance.

Affable aux particuliers, il se familiarisait avec les plus petits, et il accompagnait ses manières gracieuses de libéralités effectives, qui acquéraient un nouveau mérite parce qu'il épargnait la peine de les demander. Ceux qui s'étaient montrés ses ennemis dans sa condition privée, n'eurent point à le redouter, lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance ; il dit à l'un de ceux de qui il avait reçu les plus grandes preuves de haine : « Vous voilà sauvé. »

Un jour qu'il se promenait à Tarragone dans un jardin, un esclave était venu sur lui avec une épée nue pour le percer ; ce malheureux avait l'esprit aliéné. Adrien, quoiqu'il eût couru un très grand danger, dont il n'avait été tiré que par le secours de ses officiers qui accoururent en diligence, ne crut pas devoir punir un insensé, et ordonna qu'on le mit entre les mains des médecins.

Nul prince ne paraît avoir égalé Adrien pour la multitude et la magnificence des ouvrages publics. Il visita toutes les parties de l'empire, et il n'est presque aucune ville où il n'ait laissé des preuves de son attention aux avantages et à la commodité des

habitants. Il éleva sur le tombeau d'Epaminondas, à Mantinée, une colonne, sur laquelle il fit graver une inscription dont il était l'auteur, à la gloire de ce héros; et en Egypte il rechercha le lieu où reposaient les cendres de Pompée, et en rétablit les honneurs.

Comme il chérissait particulièrement la Grèce, il la remplit de beaux édifices; à Athènes, il bâtit un temple de Junon, et y acheva le temple de Jupiter Olympien, commencé par Antiochus Epiphane, et le seul dans l'univers qui ait pu être regardé comme digne de la grandeur du roi des dieux. Si ce prince fut magnifique envers les Grecs, ceux-ci lui en témoignèrent leur reconnaissance. Les Athéniens poussèrent la flatterie jusqu'à lui décerner les honneurs divins. Il répara ou rétablit le Panthéon, les parcs Jules, plusieurs temples, la place d'Auguste, les bains d'Agrippa. Il y laissa subsister les noms des premiers auteurs, et ne s'appropriâ que ce qui était à lui de plein droit, comme le temple qu'il bâtit à Trajan, un pont sur le Tibre, qu'il fit appeler le Pont Elius, du nom de sa famille, et le sépulcre qu'il se construisit, superbe édifice, qui avait

moins l'air d'un sépulcre que d'une forteresse. Tel est aussi l'usage auquel on l'emploie depuis des siècles. Le tombeau d'Adrien, au moyen de quelques fortifications que l'on y a ajoutées, est devenu la citadelle de Rome, sous le nom de château *Saint-Ange*. Le pont Elius, qui y conduit, a pris le même nom, et s'appelle pareillement le pont *Saint-Ange*. Adrien construisit encore dans Rome une école de belles-lettres sous le nom d'Athénée. Nous ne devons pas omettre une basilique qu'il fit bâtir à Nîmes en l'honneur de Plotine.

Un des endroits par où cet empereur mérite le plus d'estime est l'administration de la justice, et la sagesse des ordonnances destinées à établir et à maintenir l'ordre et la paix entre les citoyens. A la ville, dans ses voyages, il rendait la justice à ceux qui se présentaient, et il avait soin de se donner pour assesseurs les plus habiles juriscōn-sultes de son temps. Il fit une réforme importante à l'égard de l'administration de la justice dans Rome, et acheva de donner aux lois une stabilité irrévocable.

Il fut grand réformateur, et avec intelligence; les changements qu'il introduisit,

subsistèrent jusqu'au-delà du règne de Constantin.

Il rangea sa maison avec autant de soin que l'empire. Jusqu'à Adrien les empereurs s'étaient servis de leurs affranchis comme de secrétaires, et les avaient chargés de recevoir les requêtes des particuliers. Ce prince jugea avec raison que ces fonctions étaient trop relevées pour des affranchis, et il fut le premier qui employa des chevaliers romains.

Il fut très soigneux de maintenir la discipline dans ses armées, et ce fut en partie à cette sage précaution qu'il fut redevable de la paix dont il jouit pendant le temps de son règne. Il ne donnait rien à la faveur dans le choix des officiers. Pour parvenir au rang de centurion ou de tribun, il fallait avoir fait ses preuves.

Il avait un esprit très pénétrant et très étendu, et une mémoire prodigieuse ; dans le même temps il écrivait, dictait à un secrétaire, donnait audience et conversait avec ses amis. Mais ces avantages étaient corrompus par une curiosité indiscrete et insatiable, et par une vanité excessive, qui le portait à vouloir exceller en tout genre,

et à regarder d'un œil d'envie toute gloire étrangère dans les sciences et dans les arts.

Pour ce qui regarde la religion, qui chez les païens ne consistait qu'en cérémonies extérieures, les soins qu'il prit de s'en instruire ne furent point portés à l'excès. En qualité de souverain pontife, il exerça les fonctions de sa charge, au lieu que ses prédécesseurs s'étaient communément contentés du titre. Il se fit initier à tous les mystères qui se célébraient en différentes villes de Grèce. Les religions des peuples que les Romains et les Grecs traitaient de barbares l'occupèrent peu, et il témoigna de la modération à l'égard des chrétiens. Les clameurs forcenées des peuples firent plusieurs martyrs; mais le prince n'y prêta point son autorité. On cite de lui un rescrit qui ordonne que l'on fasse le procès aux chrétiens en règle, qu'on les condamne s'ils se trouvent coupables de contraventions aux lois, et qu'au contraire, si les allégations ne sont point prouvées, on punisse leurs accusateurs.

Adrien voulait tout savoir, non seulement en genre de doctrine, mais en fait de nouvelles, de menus détails sur des choses qui

ne le regardaient nullement. Il avait des espions qui s'insinuaient dans les maisons de ses amis, pour observer tout ce qui s'y passait et lui en rendre compte. Un mari ayant reçu une lettre de sa femme, qui se plaignait de ce que les plaisirs et les amusements de Rome le retenaient loin d'elle, demanda un congé à l'empereur. Il fut bien étonné de s'entendre reprocher par Adrien les plaisirs qui l'avaient amusé dans Rome. « Eh quoi ! lui dit-il, ma femme vous a-t-elle envoyé copie de la lettre qu'elle m'a écrite ? »

Par une suite de sa passion pour la littérature et les arts, il admit dans sa familiarité tous les savants et tous les célèbres artistes. Mais la plupart de ceux qui lui avaient plu par leur esprit et par leur savoir, devenaient pour lui tôt ou tard des objets de jalousie et de haine ; et s'il faisait assaut de discours en prose et de pièces de poésie avec les orateurs et les poètes qu'il honorait de ses bonnes grâces, lorsqu'il en était venu à les haïr, il se jetait dans l'autre excès. S'il ne versait pas le sang, il déchirait la réputation. Tel est l'effet de l'amour immodéré de la gloire. Adrien en était si éperdûment avide,

qu'il prit sur lui-même le soin de se louer. Il composa des mémoires de sa vie, qu'il publia sous le nom de Phlégon, son affranchi.

Le caractère ombrageux d'Adrien ne fit pas souffrir les seuls savans. Il devint encore plus funeste à ceux de ses amis qui étant élevés dans les grandes dignités semblaient avoir de quoi se faire craindre. De toutes les personnes avec qui ce prince eut des liaisons étroites, Plotine est la seule à qui il ait témoigné une reconnaissance constante. Il l'honora vivante, et lorsqu'elle mourut, il en porta le deuil pendant neuf jours, il lui bâtit un temple, et composa des hymnes à sa louange.

Sur l'article des voluptés, il n'est point de désordre auquel Adrien ne se livrât, et quoiqu'il ne se piquât pas de prendre Trajan pour modèle, il ne l'imita que trop dans les plus infâmes; en un mot, ce prince réunissait en lui les qualités les plus opposées: gai et sévère, haut et affable, impétueux et circonspect, économe jusqu'à l'avarice et libéral, cruel et usant de clémence; mais les vices chez lui étaient vrais et les vertus feintes. L'intérêt politique et la va-

nité ont été les principes de tout ce qu'il a fait de bon; et ces motifs, aidés d'un esprit élevé, étendu, orné des plus belles connaissances, ont suffi pour faire de lui un prince dont le gouvernement fut avantageux aux peuples en général, pendant que sa conduite personnelle le rendait le fléau de tous ceux qui lui tenaient de près.

CHAPITRE II.

Voyages d'Adrien. — Révolte des Juifs. — Ville bâtie sur les ruines de Jérusalem. — Maladie et mort d'Adrien.

(An R. 871. J. C. 120.)

Adrien, curieux de voir par ses yeux tout ce qu'il avait lu touchant les lieux célèbres de l'univers, commença ses voyages dès la troisième année de son règne, et vint d'abord dans les Gaules, où il fit de grandes libéralités. De là il passa en Germanie, où les Romains tenaient sur le Rhin le plus grand corps d'armée qui fût dans leur empire. Il y réforma ou maintint la discipline avec talent et vigueur.

Des bords du Rhin il se transporta dans la Grande-Bretagne, non pour y faire des conquêtes, il était plus curieux de conserver que d'acquérir; il ne songea qu'à s'assurer la possession de la partie méridionale de l'île; et pour mettre la province romaine à l'abri des courses de barbares, il bâtit un mur avec fossé et parapets, dans un espace de quatre-vingts milles depuis l'embouchure de la Tine, près Newcastle, jusqu'au golfe de Solwai.

De retour en Gaule, Adrien apprit la nouvelle de troubles survenus en Egypte; mais ces troubles n'interrompirent point le cours de ses voyages, puisqu'il alla passer l'hiver à Tarragone, en Espagne.

Il passa d'Espagne en Mauritanie, où il calma quelques mouvements de guerre. Au sortir de la Mauritanie, l'an de Rome 873, il alla aux extrémités de l'empire du côté de l'orient, et en revint par l'Asie, dont il parcourut toutes les différentes provinces; il se rendit par mer en Grèce, et passa un hiver à Athènes; il visita ensuite la Sicile, et eut la curiosité de monter au sommet de l'Etna, pour voir, dit-il, de dessus cette montagne, le soleil se lever

avec les couleurs de l'Iris. Enfin il retourna à Rome, l'an 877, après sept années d'absence. Son séjour dans sa capitale ne fut pas long. Il y demeura un peu plus de deux ans, au bout desquels il recommença ses courses.

Il passa d'abord en Afrique, l'an de Rome 880, et répandit beaucoup de bienfaits sur les peuples. La même année, il revint à Rome, et en repartit sur-le-champ pour l'orient. Il traversa de nouveau l'Asie, vint en Syrie, visita l'Arabie et la Palestine; d'où il passa en Egypte, l'an de Rome 883. Il visita la Thébaïde où mourut Antinoüs, son favori, dont il fit un dieu. Il voulut voir ensuite la Libye Cyrénaïque, et se rendit de nouveau en Syrie, d'où, reprenant sa route vers l'occident, il passa encore à Athènes, et revint à Rome, en l'an 886, ayant employé sept autres années à son second voyage.

Dans le cours de ses voyages, Adrien fit plusieurs choses mémorables, tant au-dedans qu'au-dehors de l'empire. Entre autres, il combla les Athéniens de ses faveurs; il embellit leur ville, dont un quartier prit le nom de cet empereur. De ses libéralités les

Athéniens bâtirent, dans l'île de Délos, une petite colonie qu'ils appelèrent la *nouvelle Athènes d'Adrien*.

Pendant les longues absences d'Adrien du siège de son empire, la paix ne fut troublée que par la révolte des Juifs. Ce peuple indocile et inquiet, avait déjà, sur la fin du règne de Trajan, fait de grands mouvements, qui ne furent bien étouffés que dans la première ou la seconde année d'Adrien. Réprimés et non domptés, les Juifs conservaient toujours un penchant violent à la révolte. L'espérance d'un Messie qui les délivrât de la servitude des Romains, vivait encore dans les cœurs. Un grand nombre d'entre eux tentaient de repeupler les ruines de Jérusalem; les démolitions des maisons, des murailles et du temple leur fournissaient des matériaux pour bâtir. Ces nouvelles habitations firent naître dans l'esprit d'Adrien la pensée d'y envoyer une colonie, pour assurer la tranquillité du pays. Par cet établissement il abolissait jusqu'au nom de Jérusalem. Il appelait la ville *Ælia Capitolina*, afin qu'elle portât le nom de sa famille, et le surnom de Jupiter, auquel il élevait un temple dans le lieu même où

avait été celui du vrai dieu. Il fit travailler à ces ouvrages durant le temps qu'il passa en Egypte, et ensuite en Syrie. Une telle profanation remplit les Juifs d'horreur. Dès qu'Adrien se fut éloigné pour retourner à Rome, ils se révoltèrent ouvertement, et bientôt toute la Judée se mit en armes. A la tête des forcenés était *Barcochébas*, brigand de profession, qui se donnait pour le *Messie*. Il rassembla de grandes troupes, et ravagea la Judée et même la Syrie. Déjà la contagion du mal se répandait au loin. Tous les Juifs dispersés dans l'univers s'ébranlèrent, des étrangers même, amorcés par l'espoir du pillage, se joignirent à eux, et le feu de la révolte allumé dans la Judée devenait un embrasement universel qui menaçait tout l'empire.

Les Romains avaient négligé les premiers mouvements des Juifs; mais le danger les réveilla. Adrien, pour étouffer le mal dans son centre, se hâta d'envoyer en Judée, un renfort de troupes, et tira de la Grande-Bretagne Julius Sévérus, grand capitaine, qu'il chargea du commandement général de la guerre.

Les forces des rebelles étaient si redou-

tables , que Sévérius ne jugea pas prudent de leur livrer bataille. Il répandit ses troupes dans tout le pays ; et ayant ainsi obligé les ennemis de se partager eux-mêmes en plusieurs corps , il les attaquait par pelotons , leur coupait les vivres , les enfermait dans leurs châteaux , qu'il emportait de vive force , ne faisant quartier à personne , et exterminant tout , hommes , femmes et enfans. Il prit ainsi et détruisit cinquante places fortifiées , et neuf cent quatre-vingt-cinq villes ou bourgades considérables. Dans cette guerre , qui dura depuis l'an 885 de Rome jusqu'en 887 , cinq cent quatre-vingt mille Juifs périrent par le fer : il n'est pas possible de nombrer ceux dont la faim , la maladie , ou le feu termina les jours : toute la multitude , qui avait échappé à un si affreux désastre , fut vendue comme captive , et amenée en terre étrangère ; en sorte que la Judée demeura presque entièrement déserte. Après la victoire , Adrien reprit son dessein de bâtir sa nouvelle ville , dont l'enceinte enferma le calvaire et le saint sépulcre , non compris dans l'ancienne , et exclut la montagne de Sion. Dans l'exécution de son plan , il s'étudia à profaner par des édi-

fices destinés au culte des idoles tous les lieux révéérés par les Juifs et par les chrétiens.

Il était de retour en Italie, lorsque se termina la guerre des Juifs. Une maladie qui dégénéra en langueur, le força au repos. Une hémorrhagie violente, bientôt après suivie de l'hydropisie, le constitua malade, et lui parut un arrêt de mort. Le danger prochain où il se vit de perdre la vie aigrit ses humeurs, et le rendit cruel, d'un autre côté ce fut pour lui un motif de se chercher un successeur. Comme il n'avait jamais eu d'enfans, il adopta *L. Ceionius Commodus*, gendre de Nigrinus, qui avait autrefois conspiré contre lui. Commodus, en conséquence de son adoption, ajouta à ses noms ceux d'*Ælius Cæsar*; on l'appelle plus communément, *Verus*. Ce n'est point du côté de la naissance que l'on pouvait lui faire aucun reproche; mais ses mœurs étaient tout à fait indignes du rang suprême, et les vices de l'ame étaient accompagnés en lui d'une santé misérable.

Le choix qu'avait fait Adrien d'un tel successeur excita des murmures. Il se hâta de décorer de la préture son fils adoptif, il le nomma consul une première et une seconde fois. Aussitôt après sa préture, il

l'envoya commander en Pannonie, où le nouveau César acquit quelque honneur. Au milieu de toutes ces prospérités, sa santé déperissait de jour en jour : il mourut subitement d'un vomissement de sang. Adrien fit rendre à sa mémoire tous les honneurs usités pour les empereurs. Il le mit au rang des dieux, et voulut qu'on lui érigeât des statues colossales dans toutes les parties de l'empire, et des temples en plusieurs villes.

La mort de Vêrus fut un grand bien pour la république. Elle ne la délivra pas seulement d'un prince qui l'aurait rendue malheureuse, mais elle fut l'occasion qui lui procura le plus sage et le plus accompli de ses empereurs : et Adrien, louable à bien des égards, racheta tous ses torts envers l'état par l'adoption de Titus-Antonin. Celui-ci acquit le nom de *César* par son adoption, celui d'*Auguste* par son élévation au trône, et dut à la bonté de son caractère le surnom de *Pius*. C'est notre Gaule qui a eu la gloire de donner à Rome, en la personne d'Antonin, le meilleur de ses princes; car il tirait de la ville de Nîmes son origine paternelle.

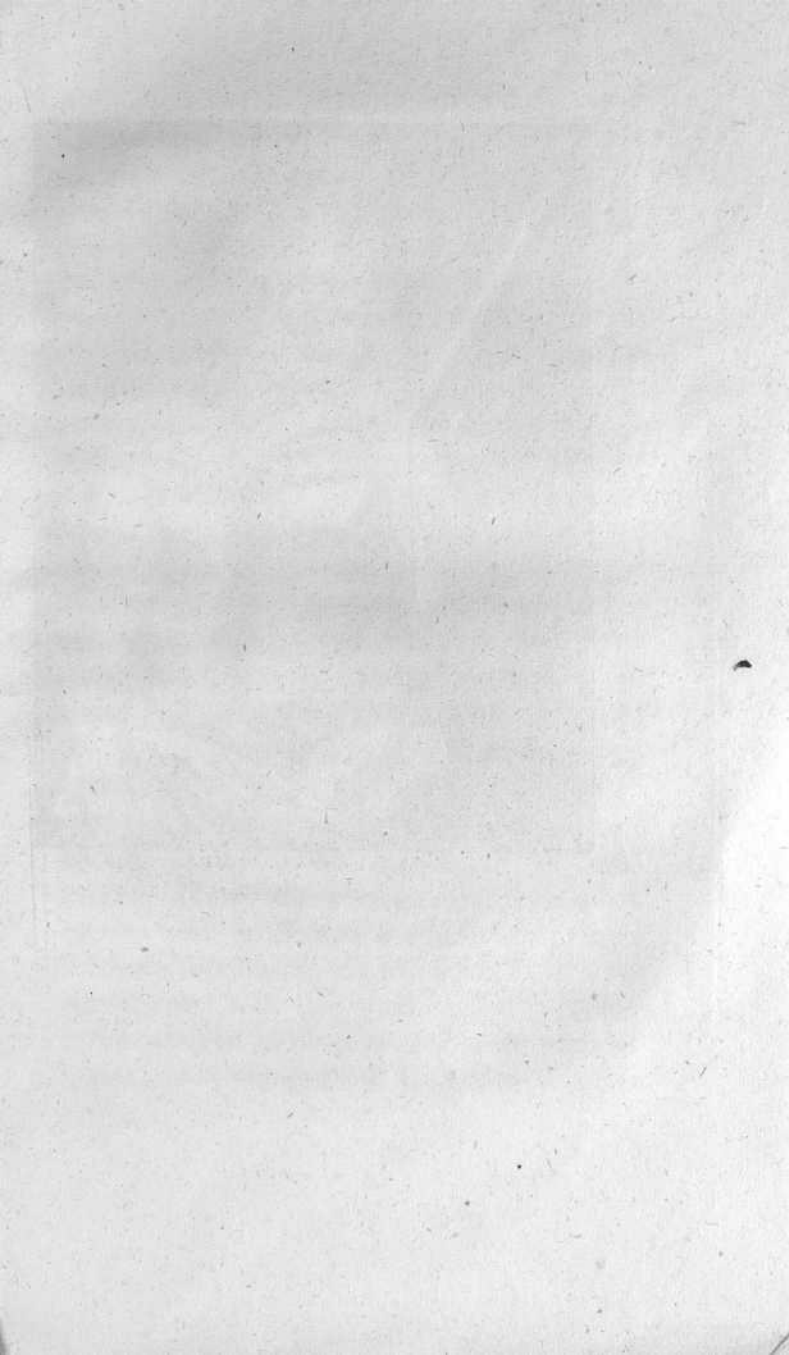
Comme Antonin n'avait point d'enfans

mâles , Adrien exigea qu'il adoptât le fils de Vêrus César , âgé alors de sept ans , et M. Annius , qui en avait près de dix-sept , et qui fut dans la suite l'empereur Marc-Aurèle. « Je suis bien aise , dit Adrien , « que la république ait au moins un rejeton « de Vêrus. » Quant à M. Annius , il était neveu de la femme d'Antonin , et fiancé à la fille de Vêrus César ; mais il tirait ses plus puissantes recommandations de lui-même , et faisait paraître les plus heureuses dispositions pour la sagesse et pour la vertu. Il était , comme Adrien , d'origine espagnole. Cependant la maladie d'Adrien augmentait ; ne pouvant supporter une situation où il mourrait chaque jour sans pouvoir jamais mourir , il voulut terminer ses douleurs par le fer ou par le poison. Il demandait une épée pour se percer , ou quelque breuvage empoisonné ; mais Antonin avait défendu que l'on obéît à ses ordres désespérés , témoignant qu'il se croirait coupable de parricide , s'il souffrait qu'on ôtât la vie à celui qu'il devait aimer comme un père. Il employa auprès d'Adrien lui-même les représentations et les prières ; et s'étant fait accompagner des principaux officiers de la cour et du palais , il l'exhorta ,

il le conjura d'adoucir ses maux par la patience, au lieu de les porter à l'extrême par un désespoir précipité. Alors les fureurs d'Adrien se tournèrent contre plusieurs membres du sénat, qu'il condamna, sans aucune cause légitime, à mourir. Mais ils furent sauvés par la bonté d'Antonin, qui d'ailleurs parfaitement soumis aux volontés de son père adoptif, ne crut pas devoir sacrifier à l'obéissance les droits de l'humanité et de la justice. Il fit disparaître ceux dont la mort était ordonnée, et ils les tint cachés jusqu'à son avènement à l'empire.

Adrien, malgré tout ce qu'il souffrait, s'occupait des soins du gouvernement. Sentant néanmoins combien son état de langueur nuisait aux affaires, il disait souvent : « Qu'un prince devait mourir sans maladie. » Enfin il fallut succomber, et il se retira à Baïes, laissant Antonin à Rome, chargé de l'administration de la république. Dans sa retraite il s'affranchit de tout régime, mangea et but tout ce qui lui plaisait, et par ce moyen il amena bientôt la mort qu'il désirait depuis si long temps. Lorsqu'il la vit approcher, il manda Antonin, et expira entre ses bras, le 10 juillet de l'an de Rome 889,

après avoir vécu 62 ans et régné près de 21 ans. Antonin fit brûler son corps, et ensuite il en transporta les cendres à Rome, pour lui célébrer des obsèques impériales et solliciter son apothéose. Adrien fut donc mis au rang des dieux; ses cendres furent portées dans le tombeau qu'il s'était construit lui-même, et Antonin lui bâtit un temple à Pouzzoles.





TITUS ANTONIN.

*Né en 839. Empereur en 890, mort à 73 ans.
en 912 l'an de J.C. 161.*

LIVRE XIII.

TITUS - ANTONIN.

CHAPITRE UNIQUE.

Gouvernement d'Antonin. — Il Adopte Marc-Aurèle. — Sa mort.

L'AVÈNEMENT de Titus-Antonin fut un sujet de joie universelle. Dès le jour de son adoption, il avait été revêtu de la puissance tribunitienne et proconsulaire; à la mort d'Adrien, on lui ajouta les titres d'*Auguste*, de *Grand Pontife*, et on lui offrit celui de *Père de la patrie*. Il eût voulu qu'on l'appelât, le *Père des hommes*.

Dès le commencement de son règne, il eut occasion de manifester sa clémence. D'ambitieux sénateurs formèrent contre lui plusieurs conjurations; mais Antonin arrêta toute recherche contre les complices. « Je ne veux point, dit-il, « commencer mon gouvernement par des « actes de rigueur : » Il éprouva aussi

quelques rebellions, soit de la part des Juifs, soit en Achaïe et en Egypte. Il eut à réduire au devoir les Maures, les Daces, quelques peuples Germains, et à contenir les Alains. Il lui fallut dans la Grande-Bretagne arrêter les courses des Brigantes qui s'étaient révoltés, et qui infestaient les pays demeurés fidèles. Mais aucun de ces mouvements de guerre n'eut de suites considérables : quelques uns ne furent que des séditions, qu'il apaisa sans effusion de sang, uniquement par la fermeté d'une conduite toujours égale. Il termina les guerres sans sortir de Rome, ou au moins de l'Italie, employant le ministère de ses lieutenants, qui partout remportaient sans peine les succès que désirait un empereur nullement avide de conquêtes. « J'aime mieux, répétait-il souvent, conserver un citoyen, que tuer mille ennemis. » Aussi rien ne l'empêcha de s'occuper uniquement de la pensée de faire le bonheur des peuples qui lui étaient soumis. Il s'y livra tout entier, gouvernant l'état avec la même attention et la même vigilance qu'apporte un bon père de famille à gouverner sa maison. Il écoutait les plaintes qu'on lui portait contre les intendants et punis-

sait sévèrement ceux qui se trouvaient coupables d'injustice : il était d'ailleurs bien difficile de lui en imposer , parce qu'il prenait connaissance de tout par lui-même. On allait directement à lui , sans être obligé de passer par le canal de personnes interposées ; mais il ne se laissait pas conduire en aveugle , et il empruntait volontiers les lumières d'autrui pour mieux voir.

La souveraine puissance ne fit en lui aucun changement. Tels qu'il avait souhaité, simple particulier, que les princes fussent à son égard, tel, depuis son élévation à l'empire, il se montra aux sénateurs. Il vivait avec ses amis dans la même familiarité qu'avant sa haute fortune. Il les invitait à ses repas, il allait manger chez eux, il les appelait à ses vendanges. Cette modeste bonté était une vertu du temps. Trajan avait monté les choses sur ce ton : Adrien ne s'en était point écarté, et Antonin suivait avec joie un plan conforme à l'inclination de son cœur. Sa douceur était inaltérable et supérieure même aux injures. Dans une famine, la populace lui jeta des pierres. Antonin, au lieu de venger l'autorité outragée, aima mieux apaiser les séditeux en leur rendant

compte des mesures qu'il prenait pour soulager la misère publique ; et il ajouta un secours effectif, en faisant acheter à ses dépens des blés, des vins, des huiles, qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens. Les délateurs, furent absolument détruits sous son règne. Au reste sa bonté ne dégénéra point en faiblesse. Ce prince qui ne respirait que la douceur à l'égard des citoyens, traita ses affranchis avec une grande sévérité, et ne leur laissa prendre aucun crédit. Il y avait une étrange différence de mérite entre ses deux fils adoptifs Marc-Aurèle et Lucius Commodus. Il la sentit, et régla sur elle sa conduite à leur égard. Il éleva le premier en honneur, lui donna sa confiance, et le désigna pour son successeur. Commodus vécut dans le palais comme simple particulier, sans autre distinction que le titre de fils de l'empereur. Quoiqu'il n'eût point la passion de bâtir, Antonin ne laissa pas d'embellir Rome de plusieurs édifices, entre autres un temple en l'honneur d'Adrien. Il construisit en Italie des ouvrages utiles. Nîmes, la patrie de ses ancêtres, lui attribue avec beaucoup de probabilité les deux plus superbes monuments

qui restent parmi la magnificence romaine, les Arènes et le pont du Gard.

Antonin fut équitable envers les chrétiens, qu'un préjugé général dévouait alors à la haine publique. Éloigné de ce faux zèle qu'inspire la superstition, non seulement il ne porta point d'édit de persécution contre eux, mais il les mit à l'abri de l'aveugle fureur des peuples et de l'injustice des magistrats romains.

Il est aisé de concevoir qu'un tel prince fut aimé tendrement de ses sujets. Antonin se vit de plus respecté des étrangers sans qu'il ait jamais fait la guerre. La réputation de sa justice lui donna sur les rois et les peuples voisins de l'empire une autorité qu'il n'aurait pu acquérir par les armes.

Sa conduite privée répondait à la sagesse avec laquelle il gouvernait les affaires publiques. Sa table était honnête, mais sans luxe. Il n'employait point d'autres officiers pour la servir, d'autres pourvoyeurs, que ceux qu'il avait étant simple particulier. Il y admettait ses amis, mais sans gêner leur liberté; et il ne trouvait point mauvais qu'invités par lui, ils s'excusassent de s'y trouver. Il avait besoin de prendre quelque

chose le matin pour se soutenir dans le travail avant le repas, et c'était du pain sec. Ses amusements, étaient la pêche, la chasse, la promenade, la conversation avec ses amis.

Aussitôt après la mort d'Adrien, Antonin fit connaître à Marc-Aurèle l'estime qu'il avait pour lui, et la préférence qu'il lui donnait sur son frère. Adrien avait arrangé les mariages de ces deux jeunes princes. Marc-Aurèle devait épouser la fille de Vêrus César, et Commodus, la fille d'Antonin. Le nouvel empereur résolut de rompre ces projets, et fit sonder Marc-Aurèle sur le dessein qu'il avait de le choisir pour son gendre. Celui-ci, retenu peut-être par le respect pour les arrangements d'Adrien, demanda du temps pour délibérer sur une offre si avantageuse. Après y avoir pensé, il y consentit, et s'assura ainsi le droit de succession à l'empire. Antonin accumula sur la tête de son gendre toutes sortes d'honneurs. Il le nomma César, et le désigna consul pour l'année suivante avec lui; il le fit chef de l'une des centuries des chevaliers romains, et lorsque le jeune prince donna en cette qualité des jeux au peuple

avec ses collègues, l'empereur prit place à côté de lui. Il lui donna pour logement le palais de Tibère, et le décora quatre ans après d'un second consulat.

Il se donna le temps de bien connaître Marc-Aurèle, avant que de lui communiquer les titres qui constituaient la souveraineté. Ce ne fut qu'après neuf ans écoulés depuis son adoption que ce jeune prince, deux fois consul, âgé de vingt-six ans, reçut la puissance du tribunat et l'autorité proconsulaire.

Marc-Aurèle était bien digne des honneurs par lesquels Antonin l'égalait presque à lui-même. Jamais fils ne fut plus soumis à son père. Pendant près de vingt-trois ans qu'il habita avec lui, soit dans la ville, soit à la campagne, il ne découcha que deux nuits, et il se conduisit toujours avec tant de probité, de modestie, de sagesse, que chaque jour ajoutait un nouveau degré à l'estime et à l'affection qu'Antonin lui portait.

Pour ce qui est de Commodus, ce jeune prince fit peu de progrès dans ses études, moins par incapacité, que par défaut d'application: les amusements l'occupaient tout

entier, et il brillait dans le frivole; aussi Antonin ne le revêtit d'aucun titre qui annonçât le droit à la puissance impériale.

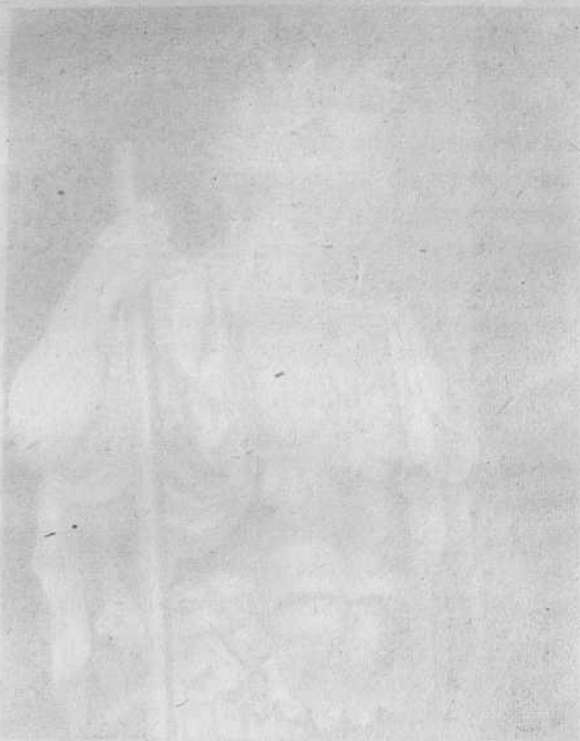
Commodus était consul pour la seconde fois avec Marc-Aurèle son frère, qui l'était pour la troisième, lorsqu'arriva la mort d'Antonin. Au mois de mars de l'an de Rome 912, vingt-troisième de son règne, étant à Lori, maison de plaisance qu'il chérissait singulièrement, il se trouva pendant la nuit incommodé d'une indigestion, qui le lendemain lui donna la fièvre. Dès le troisième jour de sa maladie, il en sentit le danger, et ayant appelé les préfets du prétoire et les principaux de ses amis, il confirma en leur présence le choix qu'il avait fait de Marc-Aurèle pour son successeur, et il lui recommanda la république et sa fille. Bientôt la fièvre porta à la tête, et dans son délire Antonin parlait uniquement de la république, et des rois qui lui avaient donné sujet de s'irriter contre eux. Avant sa mort il eut un intervalle lucide, pendant lequel ayant donné pour mot au tribun des prétoriens *la tranquillité*, il se retourna, et mourut aussi paisiblement que s'il n'eût fait que s'endormir.

Il était âgé de soixante-treize ans cinq mois et dix-sept jours; son règne avait duré près de vingt-trois ans. Ses cendres furent portées au tombeau d'Adrien, et ses deux fils et ses successeurs, Marc-Aurèle et L. Vérus, montant à la tribune aux harangues, firent l'un après l'autre son oraison funèbre.

Quoique vieux lorsqu'il mourut, il fut regretté comme s'il eût été enlevé à la fleur de l'âge. Il est inutile de remarquer qu'on lui déféra tous les honneurs imaginables. Marc-Aurèle et le sénat voulurent transmettre aux âges futurs les sentiments dont ils étaient remplis pour lui, en lui consacrant un monument durable, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de colonne *Antonine*, et qui, rétabli par Sixte-Quint, fait un des ornements de Rome.

Mais ce qui est le plus glorieux à ce bon prince, c'est que la vénération pour son nom fut si grande, que, pendant près d'un siècle, tous les empereurs voulurent le porter. Ce nom était si cher aux citoyens et aux soldats, qu'ils ne pouvaient regarder comme empereur celui qui ne s'appelait pas Antonin. Aussi Sévère souhait-il qu'il en fût du nom d'*Antonin* comme de celui d'*Auguste*, et

qu'il passât à tous ceux qui seraient revêtus de la puissance impériale; et, en effet, il le fit prendre à ses deux fils, Caracalla et Geta. En un mot, le nom d'*Antonin* était dans l'esprit des peuples quelque chose de plus saint et de plus sacré que celui de *Dieu*, et réellement la plupart de leurs dieux n'étaient pas comparables au prince qui avait rendu le nom d'*Antonin* si vénérable.





MARC AURÉLE.

*Né en 872. Empereur en 912. mort à 59 ans.
en 931. l'an de J.C. 180.*

LIVRE XIV.

MARC - AURÈLE.

CHAPITRE PREMIER.

Marc-Aurèle associe Vêrus à l'empire. — Ses vertus. — Guerre des Parthes et des Marcomans. — Mort de Vêrus. — Révolte d'Avidius.

(An R. 912. J. C. 161.)

Marc-Aurèle était appelé seul à l'empire par le choix d'Antonin. Le sénat entra dans les mêmes vues, et lui déféra à lui seul tous les titres de la souveraine puissance ; mais Marc-Aurèle, par une générosité dont l'exemple est unique dans l'histoire, demanda que son frère fût associé à l'empire. Commodus reçut dans le moment même les titres de César et d'Auguste, la puissance tribunitienne, la puissance proconsulaire ; il fut reconnu et déclaré empereur, et égalé en tout à Marc-Aurèle, à la seule différence près de la dignité du grand pontife, que celui-ci se réserva. Marc-Aurèle, pour s'unir plus étroitement son collègue, lui promit

solennellement sa fille Lucille en mariage ; et en même temps, comme s'il l'eût adopté, il lui fit prendre le nom de Vérus, qui était le sien ; malgré l'égalité du pouvoir , Marc-Aurèle avait sur son frère la prééminence que donne la supériorité de l'âge et du mérite.

Du sénat , les deux empereurs se transportèrent au camp des prétoriens. Ainsi les gens de guerre n'eurent que le second rang. Le sénat ayant recouvré la prééminence qui lui appartenait. Des largesses furent distribuées au peuple et aux soldats, ensuite ils célébrèrent avec pompe les funérailles de leur père et prédécesseur. Dans les commencements de leur empire, leur union fut parfaite ; ils prirent l'un et l'autre Antonin pour modèle. Ils jouirent d'abord de quelque calme, dont Marc-Aurèle profita pour continuer de satisfaire l'attrait qui le portait à orner son esprit par la philosophie et par les belles connaissances. La joie publique fut augmentée par la naissance de deux fils jumeaux de Marc-Aurèle, l'un , Antonius Germinus, mourut en bas âge ; l'autre, Commode, parvint à la souveraine puissance ; mais pour être le fléau du genre humain et

s'attirer à lui-même une mort funeste et méritée.

On apprit vers le même temps divers mouvements en Germanie, dans la Grande-Bretagne, du côté des Parthes. La guerre des Cattes et celle des Bretons furent de peu d'importance. Mais les Parthes, qui n'avaient point remué depuis Trajan, attaquèrent les romains, et leur causèrent d'abord des pertes considérables dans la Syrie.

Il fut résolu que Vérus partirait pour cette guerre; mais avant de sortir de l'Italie, il se livra aux excès de la table dans toutes les maisons de campagne qu'il trouvait sur sa route, et s'attira une maladie qui le retint à Canouse. Marc-Aurèle, attentif à remplir tous ses devoirs, se rendit auprès de son frère malade, fit des vœux solennels pour obtenir des dieux qu'ils le rétablissent en santé. Vérus guérit, mais il ne se corrigea pas. Les nouvelles les plus fâcheuses, qui venaient d'Orient, ne purent hâter sa marche. Après avoir passé un temps considérable à s'amuser à la chasse dans l'Apulie, il s'embarqua; mais il séjourna à Corinthe et à Athènes, faisant des parties de musique sur la mer. Il s'arrêta dans toutes les villes

maritimes de l'Asie mineure, de la Lycie et de la Pamphylie, pour jouir des fêtes et des divertissemens par lesquels on y célébrait son arrivée. Enfin il vint à Antioche, ville de délices, et il s'y fixa pendant les quatre ans que dura la guerre, menant une vie conforme à la mollesse du climat: le jeu, le vin, la bonne chère, les débordemens de toutes les espèces, remplissaient tout son temps, et il laissait à ses lieutenans le soin de faire la guerre.

Il en avait de fort habiles, qui réunissaient la bravoure à la science militaire et au zèle pour l'exacte observation de la discipline. Statius Priscus, Avidius Cassius et Martius Vérus. Ces trois commandans firent de grandes choses.

Les Romains avaient à défendre la Syrie, et à revendiquer leurs droits sur l'Arménie. De part et d'autre le succès fut favorable aux Romains. Ils remportèrent de grandes et de continuelles victoires, dont la plus célèbre est celle dans laquelle Cassius défit entièrement les Parthes; après cette guerre de quatre années, un traité fut conclu et la paix dura trente ans.

L'empereur Vérus n'avait pas vu la

guerre, il s'occupa uniquement de spectacles, de parties de chasse, de toutes sortes de divertissements et de débauches. Par une conduite si basse, il se fit mépriser des Syriens, qui, nés moqueurs, ne lui épargnèrent pas les railleries, et l'en saluèrent souvent en plein théâtre.

Quoiqu'il eût si peu de part à la victoire, les soldats ne laissèrent pas de le proclamer *Imperator* jusqu'à trois fois, et ils lui déférèrent les noms d'Arméniaque, de Parthique, de Médique. Ces mêmes noms furent communiqués à son collègue, et confirmés à l'un et à l'autre par le sénat; mais Marc-Aurèle ne les accepta que par complaisance pour son frère, et cessa absolument de les employer après sa mort.

Quand la guerre fut finie, Vérus donna des états à plusieurs princes alliés de l'empire, et des gouvernements de provinces aux sénateurs qui l'avaient accompagné: et ayant réglé toutes les affaires de l'Orient, il quitta à regret le séjour délicieux de la Syrie pour aller retrouver Rome et Marc-Aurèle; en partant il emmena avec lui, pour trophées de sa victoire, des comédiens et des farceurs.

(An R. 917. J. C. 166.)

Le sénat décerna le triomphe aux deux empereurs, ils reçurent aussi alors le nom de *Pères de la patrie*, déjà plusieurs fois inutilement offert à Marc-Aurèle, qui n'avait jamais voulu consentir à le prendre en l'absence de son frère.

La victoire sur les Parthes ne fut pas aussi avantageuse aux Romains, que les suites leur en devinrent funestes par la peste qu'elle amena lorsque Vérus revint à Rome; elle le suivit par tout, et se communiqua à toutes les provinces par lesquelles il passa. Elle entra avec lui dans la capitale, et de là elle s'étendit jusque dans les Gaules et jusqu'au Rhin. Elle attaqua les peuples et les armées, les villes et les campagnes. Dans Rome, il fallait emporter les corps morts dans des charettes et des tombereaux; et le gouvernement fut obligé de faire les frais des sépultures, à cause de la multitude de ceux qui mouraient, et de la négligence de leurs proches, souvent infectés du même mal. Ce n'étaient pas seulement les gens du commun que la maladie emportait par milliers: elle fit périr un grand

nombre d'illustres personnages, aux principaux desquels Marc-Aurèle dressa des statues.

Le cœur de Marc-Aurèle fut sensiblement touché du mal affreux qui désolait son empire, et il n'épargna ni soins ni dépenses pour y apporter du soulagement.

Mais Vêrus dont les vices s'étaient beaucoup accrus pendant son séjour en Orient, donna sa confiance à de misérables affranchis, qui étudiaient ses penchans pour les flatter. Les comédiens, les bateleurs, les joueurs d'instruments qu'il avait amenés de Syrie devinrent sa compagnie ordinaire, et tous les jours après avoir soupé avec son frère, il revenait chez lui se dédommager d'un repas modeste et sérieux par un festin de débauche, où il n'avait pour convives que des gens de plaisir, et où ceux qui servaient à table étaient la lie et l'opprobre de la ville et la peste des mœurs : avec ces indignes sociétés, il passait souvent les nuits jusqu'à succomber au sommeil : en sorte qu'il fallait l'emporter dans son lit.

D'autres fois déguisé, la tête enfoncée dans un capuchon qui lui couvrait une par-

tié du visage, il courait les rues de Rome pendant la nuit, entrait dans les tavernes et dans les lieux de débauche, y prenait querelle avec les gens du néant qu'il y trouvait; et souvent il remportait au palais les marques des coups qu'il avait reçus dans ces combats indécents.

Il ne manquait à Vérus aucun vice que la cruauté. Encore aimait-il les combats de gladiateurs, s'oubliait-il jusqu'à y prendre part lui-même.

Détournons les yeux de ce tableau hideux, et peignons les vertus de Marc-Aurèle. C'était un de ces caractères nés vertueux, qui ne connut jamais le trouble des passions. Dès son enfance, ni la tristesse ni la joie n'altérèrent la sérénité toujours égale de son visage.

La grandeur ne fit en lui aucun changement : adopté par Antonin, devenu César, associé à la puissance tribunitienne, il fut constamment le même. Soumis à son père, affable envers tous, simple et modeste dans ses procédés, il ne prenait même les marques de sa dignité que dans les occasions d'éclat, et lorsqu'il paraissait en public avec l'empereur. Vivant et vêtu comme un par-

ticulier, il allait écouter les philosophes dans leurs écoles, et visitait ses amis malades.

Parvenu à la souveraine puissance, il gouverna de manière qu'il n'est personne qui ne lui ait appliqué le mot célèbre de Platon, par lequel est annoncé aux peuples un bonheur parfait, lorsqu'ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.

Le peuple jouit des droits de la liberté sous l'empire de Marc-Aurèle. Ce prince ne gênait les citoyens que pour les empêcher de mal faire, encore s'y prenait-il avec douceur; il employait plus volontiers les invitations que les menaces, les récompenses que les châtimens. Quoique sans vice, il était très-convaincu de la nécessité de la tolérance à l'égard des vices des autres, pourvu qu'ils ne fussent pas portés aux derniers excès; et il avait souvent à la bouche ce dernier mot judicieux: « Nous
« ne pouvons pas faire les hommes tels que
« nous les voudrions : il faut les supporter
« tels qu'ils sont, et tirer d'eux le meilleur
« parti possible ».

Les calamités des peuples et des villes

le trouvèrent toujours prêt à les soulager. Dans une extrême détresse, plutôt que de charger les provinces de nouveaux impôts, il aima mieux vendre les meubles et les bijoux de son palais. La bonté était le fond de son caractère, il chérissait tellement cette vertu, qu'il en fit une divinité, à laquelle il construisit un temple sur le Capitole. Il l'exerçait même à l'égard des coupables; et pour la punition des crimes, il se contentait communément de peines plus légères que celles qui étaient prescrites par les lois.

Toujours enclin à pardonner les offenses qui l'attaquaient personnellement, rien ne pouvait faire violence à sa générosité. L'effusion du sang lui faisait horreur. Il corrigea l'inhumanité des combats de gladiateurs en donnant à ceux-ci des fleurets au lieu d'épées et d'armes tranchantes, afin qu'ils se battissent comme les athlètes sans danger pour leur vie.

La constante égalité de la conduite de Marc-Aurèle sous Antonin d'abord, et ensuite dans un règne de vingt ans, ne s'est jamais démentie.

Un prince qui recherchait si fort la gloire

de la bonté, n'avait garde de manquer à la justice, qui est d'une obligation rigoureuse. Les droits du fisc présentaient toujours occasion aux esprits malfaisans de susciter à des citoyens paisibles de fâcheuses affaires. Marc-Aurèle alla au-devant de cet abus. Il faisait rendre la justice, et la rendait lui-même avec une exactitude scrupuleuse. Il employait quelquefois jusqu'à douze jours à étudier et à discuter un procès d'importance, ne plaignant ni son temps ni sa peine lorsqu'il s'agissait d'éclaircir la vérité.

(An R. 917. J. C. 116.)

La guerre des Marcomans, est ainsi appelée, non que les Marcomans l'aient seuls soutenue contre les Romains, mais parce qu'ils sont les plus célèbres des peuples germaniques qui y prirent part, tels que les Zuades et les Jaziges. Cette guerre occupa Marc-Aurèle pendant presque tout son règne.

La guerre des Cattes avait prélué à celle des Marcomans. Les Cattes pénétrèrent dans la Rhétie, et ils menaçaient l'Italie d'une irruption. Ils furent repoussés; et Didius Julianus, qui fut dans la suite em-

pereur , acheva de les subjuguier , et depuis ce temps leur nom s'est perdu dans celui des Francs , de la ligue desquels ils firent partie

Les Marcomans et leurs alliés tournèrent leurs efforts du côté du Danube et de la Pannonie. Marc-Aurèle après avoir fait la paix avec les Parthes , leva des troupes dans plusieurs provinces de l'empire , même en Germanie. Les préparatifs étant faits , les deux empereurs partirent de Rome et vinrent passer l'hiver à Aquilée , pour entrer en campagne l'année suivante (l'an de Rome 918). Ils se transportèrent donc en Pannonie. Cette expédition de Marc-Aurèle dura trois ans. Après plusieurs succès , le principal bien qui en résulta , c'est que les frontières de l'Italie et de l'Illyrie furent mises à l'abri des insultes des barbares. Alors L. Vérus , d'un caractère peu belliqueux , voulut retourner d'Aquilée à Rome , et il fallut que son frère y consentît. Mais une mort subite délivra Marc-Aurèle d'un collègue qui lui devenait à charge : pendant qu'ils étaient en marche , Vérus eut une attaque d'apoplexie. On le saigna sur-le-champ , et on le transporta à Altinum où trois jours après il mou-

rut âgé de trente-neuf ans, dont il avait régné près de neuf avec Marc-Aurèle.

Les obsèques de Vérus furent magnifiques; son corps fut porté avec pompe au mausolée d'Adrien, l'on alla jusqu'à mettre au rang des dieux celui qui, à la cruauté près, avait été un second Néron. Cependant Marc-Aurèle ne perdait point de vue la guerre contre les Marcomans, qui de leur côté ne se laissèrent point oublier. Après avoir remporté une grande victoire, ils s'avancèrent vers l'Italie, et peu s'en fallut qu'ils ne prissent Aquilée. Le danger alarma l'empereur qui partit de Rome pour la Pannonie, *l'an de Rome 921*. Pendant cinq années consécutives, il demeura sur les lieux, supportant des fatigues incroyables avec un courage qui suppléait à la faiblesse de son corps et de sa santé, et imposant aux autres par son exemple la nécessité d'une vie dure et pénible. Il eut de grands succès, et souffrit aussi quelques pertes. Mais son plan était de ne point revenir à Rome, qu'il n'eût réduit les barbares à se soumettre pleinement. Voici un des faits d'armes mémorables de cette campagne. Les Zazyges mis en déroute s'étaient retirés sur le Danube

gelé, se croyant en sûreté sur la glace. Quoique peu accoutumés à un tel champ de bataille, les Romains, en se battant à pied et en marchant sur leurs boucliers, défirent ensuite les barbares, malgré la facilité avec laquelle leurs chevaux se tenaient sur la glace. La suite de cette victoire, et de plusieurs autres remportées sur les Marcomans et les Zuades, fut que ces peuples se soumirent entièrement; et Marc-Aurèle vainqueur prit le nom de *Germanique*. Plus de cent mille prisonniers lui furent rendus en vertu des traités de paix.

On cite parmi les généraux qui se signalèrent dans cette guerre *Rufus Baseus*, né pauvre paysan, et parvenu du plus bas degré de la milice au rang de préfet du prétoire; Pompéien, gendre de Marc-Aurèle, et Pertinax, quoique fils d'un affranchi, de chef de légions, devint consul et ensuite empereur.

Le fruit que Marc-Aurèle retira de cette expédition fut la délivrance de la Pannonie envahie par les barbares, et la sûreté des provinces frontières. Il eût souhaité conquérir la Marcomanie et le pays habité par les Sarmates Zaziges. Mais la révolte d'Avi-

dius Cassius l'obligea de laisser, au moins pour un temps, les barbares en paix. Ce général, qui avait toute sa confiance, à qui il devait la plupart de ses succès sur les Parthes et sous les ordres duquel il avait placé les légions de Syrie, exécuta enfin le projet qu'il méditait depuis long-temps de s'emparer du pouvoir impérial. Il profita de l'occasion d'une maladie de Marc-Aurèle pour faire répandre le bruit de sa mort. Croyant ce bruit fondé, les légions qu'il commandait le proclamèrent empereur, et tout l'orient le reconnut comme tel. Antioche se déclara pour lui. L'Égypte et Alexandrie se soumirent à son gouvernement.

Marc-Aurèle reçut en Pannonie la nouvelle de la révolte d'Avidius. La réputation du général était grande, et l'idée d'avoir à soutenir une guerre contre lui effraya les troupes. Dans Rome, la frayeur fut si vive, que l'on s'imaginait incessamment le voir arriver aux portes de la ville. Cependant l'empereur, après avoir rendu la confiance à ses soldats, se mit en marche contre Avidius. Mais l'affaire fut terminée par le zèle de quelques officiers de l'usurpateur qui, dans une marche, se jetèrent sur lui l'épée à la

main, le tuèrent sur la place, lui coupèrent la tête et la portèrent à l'empereur. Les soldats et les peuples qui l'avaient reconnu, revinrent unanimement à l'affection qu'ils devaient à Marc-Aurèle. La fausse idée qu'ils avaient eue de la mort de ce prince les avait seule séduits. Marc-Aurèle, après le péril passé, persista dans ses sentiments de clémence. Lorsqu'on lui apporta la tête de son ennemi, il ne témoigna aucune joie, et le fit inhumer honorablement. Il épargna et protégea même la famille du rebelle, et la plus forte peine qu'il infligea à ses complices fut celle de l'exil.

CHAPITRE II.

Voyage de Marc-Aurèle en Orient. — Son retour et le triomphe. — Nouvelle campagne en Germanie. — Sa mort.

(An R. 926. J. C. 175.)

Marc-Aurèle jugeant que la rébellion de Cassius devait avoir laissé dans les provinces d'Orient quelque agitation, partit pour aller les visiter.

On lui présenta en Syrie les papiers

trouvés chez Cassius, et il les brûla tous sans les lire, disant qu'il ne voulait point se mettre dans le cas d'être forcé de haïr. Il pardonna aux villes et aux peuples qui avaient embrassé le parti rebelle. Les rois d'Orient s'empressèrent de venir lui faire leur cour, et il reçut une ambassade du roi des Parthes. Il maintint la paix, renouvela les traités, se fit aimer des princes et des peuples, et laissa partout des monumens de sa sagesse. Dans ce voyage, il perdit *Faustine*, sa femme, que tous les auteurs s'accordent à traiter de seconde *Messaline*.

Ses désordres ne furent point ignorés de son époux qui, non seulement souffrit patiemment ce qu'il lui était honteux de ne pas empêcher, mais encore inventa pour elle un titre d'honneur, celui de *Mère des armées et des camps*; il accorda même des dignités et des emplois à ceux qui entretenaient des intrigues criminelles avec elle. Après sa mort, il lui fit décerner les honneurs divins par le sénat.

De la Syrie, il passa en Egypte, et vint à Alexandrie. Il pardonna aux habitants de cette ville, vécut avec eux comme citoyen et philosophe plutôt que comme empe-

reur. En revenant en Italie, il passa par Athènes, où il se fit initier aux mystères de *Cérès Eleusine*, et établit des professeurs pour toutes les sciences. Son retour à Rome combla la capitale de joie. Il y revenait pacificateur de l'Orient et vainqueur des Marcomans et des Quades. Il triompha avec son fils Commode, de ces peuples germaniques qu'il avait vaincus, et comme son absence avait duré huit ans, il fit distribuer à chaque citoyen romain autant de pièces d'or. A cette libéralité, dont aucun empereur n'avait donné l'exemple, il ajouta pour tous les sujets de l'empire la remise de ce qu'ils devaient au fisc, et au trésor public depuis quarante-six ans. Après avoir passé à Rome environ deux années, Marc-Aurèle se vit dans la nécessité de retourner sur le Danube, et de reprendre la guerre contre les Marcomans. Il avait le dessein de réduire leur pays en province romaine. Pertinax l'y avait précédé pour arrêter leur cours. L'empereur partit le 5 août de l'an de Rome 929. Tout réussit au gré de ses vœux. Pertinax se signala dans la Dacie et la Mœsie, et Paternus remporta sur les barbares une grande victoire, en vertu de

laquelle Marc-Aurèle fut proclamé empereur pour la dixième fois. Il se flatta d'achever bientôt de subjuguier des ennemis jusque-là indomptables, lorsque la mort le prévint deux ans après son départ de Rome.

(An R. 931. J. C. 180.)

Marc-Aurèle tomba malade à Vindobona, aujourd'hui Vienne en Autriche, en Pannonie. On écrit que sa mort doit être attribuée à ses médecins, gagnés par Commode; d'autres qu'il mourut volontairement, ne pouvant résister à la douleur et à la honte que lui causaient les dérèglements de son fils; mais il paraît que la peste s'était mise dans l'armée, et que c'est de ce mal que l'empereur fut attaqué. Le sixième jour de sa maladie, se sentant défaillir, il manda son fils auprès de son lit, avec ses amis et ses plus fidèles conseillers, et se levant un peu sur le coude. « Mes amis, leur dit-il, « voici le temps venu, pour moi, de recueil-
« lir le fruit des bienfaits dont je vous ai
« comblés depuis tant d'années; et pour
« vous, de m'en témoigner votre recon-
« naissance. Mon fils a besoin de vous. Vous
« voyez à quels dangers sa jeunesse est ex-

« posée, et combien, dans un âge que l'on
« peut justement comparer à l'agitation des
« flots et de la tempête, lui est nécessaire
« le secours d'habiles pilotes, qui le gouver-
« nent sagement, et qui empêchent que
« l'expérience ne l'entraîne dans mille
« écueils. Servez-lui de modérateurs, diri-
« gez-le par vos conseils, et faites qu'il re-
« trouve en vous plusieurs pères au lieu d'un
« que la mort lui enlève. Car, mon fils,
« vous devez savoir qu'il n'est point de ri-
« chesses qui suffisent à remplir le gouffre
« insatiable de la tyrannie; point de garde,
« si nombreuse qu'elle soit, qui puisse assu-
« rer la vie du prince, s'il n'a pas soin d'ac-
« quérir l'affection de ses sujets. Ceux-là
« seuls ont droit à une longue et heureuse
« jouissance du souverain pouvoir, qui tra-
« vaillent non à effrayer par la cruauté,
« mais à régner sur les cœurs par l'amour
« qu'inspire leur bonté à tous ceux qui lui
« obéissent. Ce n'est point à des esclaves
« soumis par la nécessité que l'on peut se
« fier : c'est à des citoyens affectionnés que
« la bienveillance attache, que le devoir
« et non la flatterie conduit, et dont la fidé-
« lité est aussi inébranlable que les principes

« sur lesquels elle est appuyée. Prenez-y
« garde , mon fils , il est difficile de mettre
« des bornes à ses cupidités, lorsque l'on a
« un pouvoir sans bornes pour les satis-
« faire. Voilà , mes amis , les conseils que
« vous devez donner à ce jeune prince. Rap-
« pelez-vous souvent tout ce que je viens de
« lui représenter. Par là , vous le ferez de-
« venir la source du bonheur du genre hu-
« main , et vous vous acquitterez envers
« Marc-Aurèle , de façon qu'il vous devra
« plus que vous lui devez. » Tels furent les avis,
aussi inutiles que sages , donnés par Marc-
Aurèle mourant à son fils. Le surlendemain
il expira étant âgé de près de cinquante-neuf
ans et ayant régné dix-neuf ans et quelques
jours.

La mort de Marc-Aurèle causa un deuil
aussi sincère qu'universel dans tout l'empire.
Dès que la nouvelle en fut arrivée à Rome ,
le Sénat s'assembla en habits de deuil. On
commença par verser des larmes en abon-
dance. Mais bientôt l'admiration de sa vertu
excitant dans les esprits d'autres sentiments,
on s'écria que prêté par le ciel à la terre,
Marc-Aurèle venait d'être rappelé dans le
ciel ; et au jour de ses funérailles solennel-

les, lorsque son corps eût été rapporté à Rome, au lieu de pleurs, la place et le champ de Mars retentirent de ses éloges. Le sénat et le peuple réunis, sans les formalités ordinaires des décrets, le proclamèrent dieu tout d'une voix, le saluèrent comme dieu, et on lui décerna ensuite tous les honneurs humains et divins, arc de triomphe, statue d'or, temple, autel, prêtres.

LIVRE XV.

CHAPITRE UNIQUE.

COMMODE.—PERTINAX.—DIDIUS-JULIANUS.

PRÉCIS DU RÈGNE DE COMMODE.

Règne de Commode. — Ses cruautés. — Contre sa personne
— Sa mort tragique.

(An R. 981. J. C. 130.)

En passant du règne de Marc-Aurèle à celui de Commode, on tombe du siècle d'or dans le siècle de fer. Rien en effet de plus opposé que le gouvernement du fils à celui du père. Il ne fut besoin d'aucun cérémonial préliminaire, ni du vœu des soldats, ni de la délibération du sénat pour l'installer dans la dignité impériale, à laquelle il avait été associé par Marc-Aurèle.

D'abord ceux que son père lui avait donné pour conseillers, gouvernèrent sous son autorité et en son nom. Mais une telle vie lui parut bientôt trop gênante : il prêta l'oreille à des flatteurs débauchés qui lui firent regretter les délices de l'Italie et abandonner

honteusement une conquête déjà bien avancée. Malgré les avis de son beau-frère Pompeien, et sans en faire part à son conseil, il quitta donc l'armée et revint à Rome.

On aimait le fils de Marc-Anrèle, et on s'en promettait la continuation de la félicité publique. Quand il approcha de la capitale, le sénat, en corps, et tous les habitants allèrent bien loin au-devant de lui, portant des branches de laurier couronnées de fleurs. Chacun vantait à l'envi un prince né dans la pourpre, fils et petit-fils d'empereurs, dont la jeunesse aimable semblait n'annoncer que les ris et les jeux. Mais cette joie était bien vaine, et la conduite précédente du prince suffisait pour en prévenir l'erreur. Il fit voir dans son triomphe qu'il n'était point changé ; car il triompha des Germains, quoiqu'il n'eût guère mérité cet honneur, et dans une pompe si auguste, il plaça sur son char un complice de ses honteux dérèglements. Il monta ainsi au Capitole, visita quelques autres temples, et se rendit au sénat, et, dans la harangue qu'il fit à cette compagnie, il manifesta son peu de génie par les puérités et les basses fanfaronnades dont elle fut remplie. Il laissa encore pendant quel-

ques années le gouvernement de l'état entre les mains du conseil que son père lui avait donné; mais ce fut pour se livrer tout entier aux plus infâmes débauches. Son avidité pour répandre le sang ne laissait pas de paraître au milieu de ses infamies. Il se faisait un plaisir d'égorger des victimes. Il combattait contre les gladiateurs; et aussi lâche que cruel, il employait dans ces combats une épée bien acérée, pendant que ses adversaires n'avaient que des fleurets garnis de plomb à la pointe.

Il eut pour favori un nommé Péréennis qu'il avait fait préfet du prétoire, et donné pour collègue à celui qui tenait la même charge par le choix de Marc-Aurèle. Le nouveau préfet gagna bientôt la confiance de Commode et parvint à lui rendre suspecte et odieuse la sévérité des anciens ministres. Toute la vieille cour fut allarmée, et Lucille, sœur de Commode, joignit ses intrigues au mécontentement général: de là, une conjuration contre la personne de l'empereur. Il s'en fallut peu que le complot ne réussît. Lorsque Commode entra au théâtre par une allée obscure, celui qui devait porter le premier coup s'approche, tire son

poignard, et lui crie : Voilà ce que le sénat t'envoie. Cette menace avertissait le prince de se précautionner, et les gardes dont il était accompagné saisissent le conspirateur. Les chefs et leurs complices furent bientôt découverts et mis à mort, et Lucille fut reléguée dans l'île de Caprée, où peu après elle perdit la vie.

De ce moment Commode regarda le sénat comme son ennemi, et cette persuasion funeste lui fit verser des flots de sang illustre et innocent. Paternus, préfet du prétoire, ayant fait assassiner Saotérus, autre favori de l'empereur, la haine de celui-ci se changea en une fureur qui n'eut plus de borne. Il ne lui suffit pas de se venger sur une seule victime ; il voulut abattre d'un même coup plusieurs têtes. Paternus fut accusé d'une nouvelle conspiration tramée avec plusieurs membres des plus illustres du sénat et quelques dames des plus distinguées de Rome. Presque tous périrent par le fer ou furent envoyés en exil.

Vers le même temps, l'impératrice Crispine s'étant rendue coupable d'adultère, fut transportée dans l'île de Caprée, et bientôt après tuée par ordre de Commode.

Pérennis resté seul préfet du prétoire, réunissait en lui seul toute l'autorité du gouvernement, et il le fit dégénérer en une horrible tyrannie. Il renversa toutes les lois, se défit de tous ceux qui lui faisaient ombrage, et s'appropriâ leurs dépouilles. Il s'attachait surtout à exterminer les anciens amis de Marc-Aurèle, ou du moins à les éloigner de la cour, Pertinax fut rélégué en Ligurie, et y passa trois ans dans la petite métairie de son père.

Commode, ainsi privé par son perfide ministre de ses meilleurs serviteurs, devenait une proie sans défense; et Pérennis, dont l'ambition aspirait au trône, croyait n'avoir plus qu'un pas à faire pour y monter. Pendant qu'il disposait de tout dans Rome, il avait revêtu l'un de ses fils, encore très jeune, du commandement des armées d'Illyrie; et il comptait beaucoup sur sa coopération. Ses desseins criminels furent dévoilés à l'empereur; celui-ci ouvrit enfin les yeux, et Pérennis, déclaré ennemi public, fut livré aux soldats, qui l'outragèrent de mille manières et le mit en pièces. Sa femme sa sœur, ses deux fils partagèrent son malheureux sort : et cette maison, aupara-

vant si puissante, fut détruite en un instant.

Le danger que Commode avait couru le tira un peu de sa léthargie. Il témoigna vouloir s'appliquer aux affaires; mais sa récipiscence ne dura que trente jours, au bout desquels il retomba dans sa mollesse, et laissa Cléandre, simple affranchi, prendre sur lui le même ascendant qu'avait eu Pérennis, et pendant cet intervalle lucide, il rendit justice à Pertinax; il le tira de l'exil où il était depuis trois ans et l'envoya commander les légions de la Grande-Bretagne. Arrivé dans cette île, celui-ci trouva les esprits dans une grande fermentation : les soldats voulaient un changement d'empereur, et si leur nouveau commandant avait consenti à se prêter à leurs vœux, il eût été proclamé *Auguste*. Pertinax, fidèle à son paince, arrêta les séditions et châtia sévèrement les coupables. Mais voyant qu'il n'était pas possible de ramener à l'ancienne discipline des troupes corrompues par l'orgueil et l'insolence, il demanda son rappel et l'obtint, et de retour en Italie, il fut chargé de la surintendance des vivres.

Sur ces entrefaites, Cléandre profitait de la faiblesse de Commode pour abuser de son pouvoir avec toute la bassesse d'un homme

né dans la servitude. Il était, s'il est possible, plus vicieux encore que son prédécesseur, à la ruine duquel il avait participé. Tout était à vendre auprès de lui, les places de sénateurs, les gouverneurs des provinces, les commandants des armées, les intendants. Ni le mérite, ni la naissance n'étaient comptés pour rien : des affranchis furent faits sénateurs, et même mis au rang des patriciens. Cléandre, pour multiplier ses gains, multipliait les charges, et il nomma jusqu'à vingt-cinq consuls pour une seule année. Quiconque avait de l'argent à donner était sûr d'être absous, quelque crime qu'il eût commis. Nul citoyen ne pouvait se promettre de conserver ni ses biens, ni sa vie même, s'il avait un ennemi riche qui voulût donner de l'argent pour le perdre. Le favori amassa, par ses cruels et abominables trafics, des trésors immenses. Parvenu par mille intrigues à la charge de préfet de prétoire, il se donna deux collègues qui étaient ses créatures et entièrement dans sa dépendance.

Parmi les victimes de la tyrannie de cet insolent esclave, furent punis de mort Antistius Burrhus, beau-frère de Commode et Arrius Antoninus, parent de ce prince. Ces

excès provoquèrent l'indignation du peuple et une espèce de guerre civile inonda Rome de sang. On représenta enfin à l'empereur le danger qu'il courait, les vues ambitieuses et criminelles de Cléandre, et la nécessité de sacrifier ce misérable à la haine de la multitude et à sa propre sûreté. Commode effrayé n'hésita pas, et ayant mandé Cléandre, il lui fit couper la tête en sa présence. Avec lui furent massacrés ses deux fils, tous ses amis et un grand nombre d'affranchis du palais. Tant de dangers auxquels Commode s'était vu exposé coup sur coup, le rendirent cruel envers tous ceux qui eurent le malheur de lui devenir suspects. Depuis ce moment il se défia de tout le monde, répandant les flots de sang, et ne donnant accès à aucun homme d'estime. Il créa en la place de Cléandre, deux préfets du prétoire, et peu après il les fit mourir. Aucun de ces officiers ne demeura en place plus de trois ans, et presque tous perdirent la vie avec leur charge. On cite plusieurs autres illustres victimes de la cruauté de Commode : six consulaires à la fois, Pétronius Mamertinus, son beau-frère, et Antonin son neveu; Annia Faustina, cousine germaine de son

père. Il fit brûler vifs les enfants et descendants d'Avidius Cassius, que Marc-Aurèle avait épargnés. Et ce n'étaient pas seulement ses défiances qui le portaient à ces barbaries, la cupidité y avait une grande part. Les revenus de l'empire ne suffisaient pas à ses folles dépenses, et pour y fournir, il ordonnait la mort des personnes les plus riches, afin de s'emparer de leurs biens. Il condamnait aux bêtes féroces ceux qui faisaient contre lui des plaisanteries. C'était pour lui un jeu que de tuer et d'estropier les hommes. S'il savait que quelqu'un eût déclaré être las de vivre, il le prenait au mot et le faisait jeter dans les précipices. Il fit ouvrir le ventre d'un homme fort gras pour se donner le plaisir de voir ses entrailles se répandre. Par forme d'amusement il privait les uns d'un œil, les autres d'une jambe. Il se divertissait à abattre avec le rasoir le nez ou les oreilles des malheureux officiers de sa maison, qu'il forçait de se prêter à lui, comme s'il eût voulu leur faire la barbe. Quelquefois, sous le prétexte de faire une saignée, il tailladait les bras, et épuisait de sang toute la personne.

De tous les amis de son père Marc-Aurèle,

trois seulement échappèrent à ses fureurs : Pompéien, Victorinus et Pertinax. A la cruauté et à des mœurs dépravées ce monstre joignit une vanité excessive : s'étant approprié le colosse du soleil, dont il fit ôter la tête pour y mettre la sienne, il voulut que l'on inscrivît sur la base le titre de *vainqueur de mille gladiateurs*.

Voici quelle était la suscription de ses lettres au sénat : *L'empereur César Lucius Elius Aurelius Commode Auguste, le Pieux l'Heureux, le Sarmatique, le très-grand, le Germanique, le Britannique, le Pacificateur de l'Univers, l'Invincible, l'Hercule Romain, grand Pontife, jouissant de la puissance Tribunitienne pour la dix-huitième fois, huit fois Impérateur, sept fois Consul, Père de la patrie, aux Consuls, aux Préteurs, aux tribuns du peuple et à l'heureux Sénat, Commodien, Salut.*

Commode s'étant fait dieu, il voulut être honoré comme tel et exigea qu'on lui offrît des sacrifices. Il remplit Rome de ses statues et voulut voir son nom partout.

Rome, déjà si malheureuse par les vices de son prince, éprouva sous son règne, la famine, la peste, des incendies furieux,

toutes les calamités à l'exception de la guerre. Haï des grands et des sénateurs, dont il versait le sang à flots, Commode n'eut pas même l'attention de se gagner l'affection du peuple romain. Les sujets de la république dans les provinces, maltraités et vexés, ne demandaient qu'à secouer le joug. Se voyant l'objet d'une haine universelle, il comprit le danger ; mais il recourut à des précautions insuffisantes, se cachant dans ses maisons de plaisance, et portant la défiance jusqu'à employer une flamme légère pour se brûler les poils de la barbe et les extrémités des cheveux, de peur de confier sa tête au rasoir d'un barbier. Il ne put néanmoins éviter le malheur qu'il s'efforçait de mériter par de nouvelles fureurs. Pendant qu'il était au bain, un enfant prit dans la chambre une liste qu'il avait faite des noms de plusieurs personnages de distinction qu'il voulait faire périr la nuit suivante, et en tête desquels étaient ceux de Lætus, préfet du prétoire, du chambellan Eclectus et de Marcia, sa concubine. Celle-ci rencontra cet enfant, et lui voyant les tablettes à la main, elle s'en saisit. Étonnée d'y trouver son nom, elle alla les communiquer à

Eclectus et à Lætus, comme le danger pressait, elle se chargea d'empoisonner Commode. Le poison fut préparé, mêlé avec un vin exquis et donné par Marcia à Commode, qui, après le bain, ayant combattu contre des bêtes, revenait fort altéré. Il le prit sans aucune défiance, et peu après il se sentit la tête pesante, et voulut dormir. Lætus et Marcia firent retirer tout le monde, comme pour laisser reposer l'empereur. Au bout de quelques moments celui-ci s'éveilla avec des convulsions et de violentes tranchées. Le médecin mis dans la confiance, persuada à l'empereur que pour dissiper l'engourdissement qu'il se sentait, il devait prendre l'exercice de la lutte. On lui donna pour adversaire l'athlète Narcisse, que l'on avait bien instruit de ce qu'il aurait à faire. Celui-ci, en luttant contre Commode, le saisit à la gorge, et la lui serra tellement qu'il l'étouffa. Dès qu'il fut mort, les conjurés enveloppèrent son corps dans quelques méchantes hardes, et le firent déposer dans un lieu inconnu, d'où Pertinax le fit plus tard transférer au tombeau de ses ancêtres.

Commode périt âgé de trente et un ans,

ayant régné douze ans, depuis la mort de son père. Sa mémoire fut détesté; le sénat, dans des acclamations, lui prodigua les titres les plus injurieux, il demanda que l'on traînât son corps avec le croc dans les rues, qu'on le privât de sépulture. On renversa ses statues, on effaça des monuments publics toutes les inscriptions qui pouvaient lui être honorables: le peuple entraît avec transport dans les sentiments du sénat. Les soldats seuls regrettèrent un prince qui les comblait de ses dons et les laissait vivre dans la mollesse.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DU RÈGNE DE PERTINAX.

(An R. 944. J. C. 193.)

Après la mort de Commode, le premier soin de ceux qui l'avaient tué fut de lui donner un successeur, ils jetèrent les yeux sur Pertinax, qui, devenu consul, avait été revêtu successivement de divers gouvernements civils et militaires. Sa gloire égalait ou même

surpassait l'éclat de ses dignités, et personne plus que lui n'était digne de l'empire. Dès qu'il se fut bien assuré de la mort de Commode, il se laissa conduire par Lætus au camp des prétoriens, à qui il promit douze mille sesterces (*quinze cents livres*) par tête, comme ceux-ci balançaient et gardaient le silence, le peuple, qui était entré en foule dans le camp, leur donna le ton, et Pertinax fut proclamé Auguste, avec les plus vifs transports de joie. Du camp des prétoriens, Pertinax se rendit au sénat, qui par acclamation lui conféra tous les titres de la puissance impériale. Il rendit grâce au sénat, et promit un gouvernement conforme aux lois et dirigé par les conseils de cette compagnie. Enfin, il témoigna sa reconnaissance à Lætus, à l'amitié duquel il était redevable de l'empire. Au sortir du sénat il alla au Capitole offrir ses vœux, et fut ensuite mené en pompe au palais impérial. Le sénat, le peuple, étaient dans la joie, mais il n'en était pas de même des prétoriens, à qui la licence plaisait, et qui ne pouvaient douter que l'intention de Pertinax ne fût de les contenir dans le devoir. Ils enlevèrent un illustre

sénateur, nommé Triarius Maternus Lascivius, pour le mener au camp et l'élever à l'empire. Triarius se sauva d'entre leurs mains, et après s'être rendu au palais auprès de Pertinax, il se retira à la campagne. Pertinax conçut alors qu'il avait besoin de ménager des troupes capables de tels excès, il confirma tous leurs privilèges, et pour acquitter la largesse qu'il leur avait promise, il fit vendre tout l'attirail du luxe insensé de son prédécesseur. L'estime de ce prince était universelle : son élévation enchantait les provinces de l'empire. Les peuples alliés s'empressèrent d'envoyer des ambassadeurs pour en féliciter le sénat et le peuple romain.

Pertinax fit paraître toutes les vertus d'un grand et sage prince. Il ne fit rien pour sa famille ; il refusa pour sa femme le titre d'*Augusta*, ainsi que celui de *César* pour son fils. Ce fils, encore trop jeune, allait aux écoles publiques, sans être en rien distingué de ceux de son âge. Loin de s'oublier dans une si haute élévation, le nouvel empereur se rappelait volontiers son premier état ; il se rendait accessible à tous, et vivait familièrement avec les sénateurs.

Par ses réformes et ses économies, il parvint, dans un règne qui dura moins de trois mois, à acquitter les dettes qu'il avait contractées à son avènement à l'empire ; à assurer des récompenses pour les services militaires, à établir des fonds pour les ouvrages publics, à payer d'anciennes dettes de l'état et à remplir le trésor impérial que son prédécesseur avait épuisé. Loin d'écouter les délateurs, il punit rigoureusement ceux qui dans les temps précédents avaient fait cet infâme métier, abolit les accusations pour cause de lèse-majesté. Il rendait souvent la justice par lui-même. Il rétablit la mémoire de ceux qui avaient souffert d'injustes condamnations sous Commode ; ceux qui vivaient encore furent rappelés d'exil, et leurs biens confisqués leur furent rendus.

Pendant qu'une conduite si parfaite faisait goûter à tous les douceurs d'un gouvernement équitable, les prétoriens et la vieille cour étaient étrangement irrités contre Pertinax et jurèrent la perte d'un réformateur qui captivait leurs injustes desirs. Pertinax n'avait encore déplacé aucun de ceux à qui son prédécesseur avait confié

le ministère. Ils prirent le parti de ne lui en pas donner le temps, et quelques affranchis eurent la pensée de l'étouffer dans le bain; mais ce projet trop hasardeux fut abandonné, et le préfet du prétoire Lætus se chargea de recourir à d'autres moyens. Bientôt après cet officier, qui avait mis Pertinax sur le trône, s'en était repenti parce que ce prince ne lui accordait aucune confiance, et il avait résolu de le renverser et d'élever à l'empire le sénateur Sosius-Falco. Dans ce dessein, il aigrit de plus en plus les esprits des prétoriens contre Pertinax. Il épia le moment où l'empereur était allé à Ostie, comptant profiter de cet intervalle pour mener Falco au camp des prétoriens; mais Pertinax averti à temps revint en diligence et déconcerta l'intrigue. Falco fut accusé, et il allait être condamné par les sénateurs, si Pertinax ne s'y fut opposé avec force. Il vécut depuis jouissant de toute sa fortune. Quant à Lætus il avait si bien caché sa participation au complot, qu'il fut maintenu dans sa place. L'impunité ne changea pas ce perfide, et il abusa du pouvoir qu'on lui laissait pour envenimer la haine des soldats contre Per-

tinax. Ce noir projet réussit. Tout d'un coup trois cents des plus forcés partent du camp, traversent la ville en plein jour et marchent l'épée nue à la main vers le palais impérial. Pertinax, averti de leur approche, envoya au-devant d'eux Lætus qui, ne voulant se déclarer qu'à coup sûr, évita la rencontre des soldats, et se retira dans sa maison. Les assassins arrivent; la garde leur livre tous les passages. Les affranchis et les chambellans, loin de leur faire résistance, allument encore leur audace par de criminelles exhortations. A leur approche, Pertinax s'avance vers eux avec une contenance assurée. « Quoi, leur dit-il, « vous qui par état devez veiller à la dé-
« fense de vos princes, c'est vous qui vous
« en rendez les meurtriers? Prétendez-vous
« venger la mort de Commode? j'en suis
« innocent, et d'ailleurs, tout ce que vous
« avez droit d'attendre d'un bon et sage
« empereur, je suis prêt à vous l'accorder. »
A ces mots, les soldats baissant les yeux remettaient l'épée dans le fourreau, lorsque l'un d'eux, Tongrien de nation, leur reprocha leur faiblesse, et, joignant l'exemple aux paroles, porta le premier un coup

de pique à l'empereur; alors la rage des autres se ralluma, Pertinax voyant qu'il n'y a plus de ressource, s'enveloppe la tête de sa toge, et invoquant Jupiter vengeur, il se laisse tuer sans résistance.

Un seul homme lui témoigna de la fidélité en ce funeste moment. Ce fut le chambellan Eclectus, l'un des meurtriers de Commode, qui, plein de courage, combattit contre les assassins, en blessa quelques uns, et se fit tuer auprès de son maître. Les prétoriens coupèrent la tête de Pertinax, et l'ayant mise au bout d'une pique, ils emportèrent à travers la ville cet horrible trophée dans leur camp.

Ce funeste événement arriva le 28 mars de l'an de J.-C. 193. Pertinax était âgé de soixante-six ans, n'ayant pas régné trois mois entiers. Il laissa un fils et une fille qui vécurent dans une condition privée.

CHAPITRE III.

PRÉCIS DU RÉGNE DE DIDIUS-JULIANUS.

(An R. 944. J. C, 193.)

Les prétoriens, après la mort de Commode, avaient disposés de l'empire en maîtres ; après la mort de Pertinax, ils le vendirent. Renfermés dans leur camp ; ils firent monter sur le mur ceux d'entre eux qui avaient la voix la plus forte, pour qu'ils proclamassent l'empire à vendre au plus offrant.

Ils avaient au milieu d'eux Flavius Sulpicianus, préfet de la ville et beau-père de Pertinax, qui n'eut pas honte de faire son offre ; mais bientôt il lui survint un concurrent. La proclamation s'étant répandue dans la ville, Didius-Julianus, qui avait été consul avec Pertinax, apprenant que Sulpicianus promettait aux soldats vingt mille sesterces par tête, en ajouta tout d'un coup cinq mille et l'emporta par cette enchère exorbitante. Aidé de la réflexion qu'il fit faire aux soldats, que Sulpicianus était beau-père de Pertinax, et voudrait sans doute venger sa

mort, il promet en outre aux soldats de rétablir la mémoire de Commode, et de les laisser jouir des droits que cet empereur leur avait accordés. A ces conditions il fut reçu dans le camp et proclamé Auguste. Il prit donc possession de l'empire, en offrant les sacrifices accoutumés. Il établit préfets du prétoire ceux que la multitude lui désigna elle-même, ôta la charge de préfet de la ville à Sulpicianus.

Sur le soir, qui était celui du jour même de la mort de Pertinax, le nouvel empereur partit du camp pour aller au sénat, environné d'un nombreux cortège de troupes, armées de toutes pièces et qui marchaient au son des trompettes et enseignes déployées, comme pour une action de guerre. Il obtint un décret tel qu'il pouvait le souhaiter ; on lui déféra tous les titres de la puissance impériale : on décora sa femme et sa fille du nom d'*Augusta*, après quoi il fut conduit au palais par les prétoriens.

Le lendemain, les sénateurs et les chevaliers vinrent lui rendre des hommages forcés. Mais le peuple manifesta librement toute son indignation. Lorsqu'il sortit du palais, la multitude l'accabla d'injures.

Il chercha à apaiser le tumulte par des paroles de douceur, il promit des largesses, On lui répondit : « Nous n'en voulons point. » Quelques uns allèrent jusqu'à lui lancer des pierres, en sorte qu'il se crut obligé d'ordonner à ses gardes de faire usage de leurs armes contre les séditiens. Le peuple n'en devint que plus furieux : il prodiguait les injures à Didius, invoquait les dieux vengeurs, et chargeait les soldats d'imprécations. Cependant Didius entra au sénat, et le remercia des honneurs qu'ils lui avaient déferés. Il en reçut le nom de Père de la patrie.

Lorsqu'au sortir de cette assemblée, il dirigea sa marche vers le Capitole, le peuple en foule voulut lui barrer le chemin : il fallut employer la force pour écarter cette multitude irritée. Elle prit les armes, courut au cirque, et y passa un jour et une nuit sans boire ni manger, appelant au secours de la ville et de l'empire les divers commandans des armées répandues dans les provinces. Didius n'ayant point jugé à propos d'aigrir davantage les esprits échauffés, cha-

cun s'en retourna chez soi, et la tranquillité fut rétablie.

Après l'orage des premiers jours, Didius jouit d'un calme de peu de durée, qu'il employa tout entier à tâcher de s'affermir. Son premier objet fut de satisfaire les prétoriens; ce qu'il fit en leur donnant plus qu'il ne leur avait promis. Pour regagner l'affection du sénat et des citoyens, il affectait des manières extrêmement populaires; mais on ne se laissait point prendre à ses caresses basses et rampantes, et il ne fit qu'ajouter le mépris à la haine dont il était l'objet. Cependant telle ne fut point la cause de sa ruine. Sévère, commandant des légions d'Illyrie, en se déclarant le vengeur de Pertinaux, se fit proclamer empereur par ses troupes, marcha aussitôt vers Rome, et détruisit sans peine la fortune chancelante de Didius.

LIVRE X.

SÉVÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Niger et Sévère proclamés empereurs. — Guerre entre les deux compétiteurs. — Albin prétend à l'empire. — Sa défaite. — Cruautés de Sévère.

(An R. 944. J. C. 193.)

Dans le moment même où Didius se mettait en possession de l'empire, le peuple et le sénat invitaient Pescennius Niger, gouverneur de Syrie, à s'asseoir sur le trône des Césars. Se prêtant à ce vœu si flatteur, il convoqua ses légions près d'Antioche, et fut par elles salué empereur. Toutes les provinces de l'Asie-Mineure approuvèrent ce choix. Les princes et les satrapes au-delà de l'Euphrate et du Tigre offrirent leur appui à Niger. De pareilles démonstrations de respect firent croire à celui-ci qu'il serait reconnu bientôt de tout l'empire sans tirer l'épée. Cette sécurité l'empêcha de réunir sur-le-champ toutes



SÉVÈRE.

*Né en Saïs. Empereur en 193, mort à 65 ans.
en 211. L'an de J.C. 209.*



ses forces et de marcher vers Rome ; elle donna en outre moyen à un rival actif et vigilant de le prévenir et de le détruire ensuite.

L. Septimius Sévère, commandant des légions d'Illyrie, voyant l'empire déshonoré par le honteux marché de Didius, se fit, de son côté, proclamer empereur par les légions sous ses ordres, à Carnunte, en Pannonie. Les gouverneurs et les troupes réunies jusqu'au Rhin suivirent l'exemple des soldats de Sévère, dont la marche et les succès rapides furent le plus puissant appui.

Dès qu'il fut élu, ne séjournant nulle part, il partit sur-le-champ pour aller se faire reconnaître dans Rome. Il eut bientôt traversé la Pannonie et franchi les Alpes. Entré en Italie, il fut reçu partout avec joie, et les habitants des villes sortaient au-devant de lui couronnés de fleurs.

Didius, résolu de se défendre jusqu'à l'extrémité, fit d'abord déclarer Sévère ennemi public par le sénat, envoya à ses légions une députation toute composée de personnages consulaires ; et fit partir un centurion pour assassiner son rival. Il n'avait à ses ordres d'autres troupes que les

prétoriens et les cohortes urbaines. A ce moyen de défense, il ajouta quelques fortifications autour de la ville, fit dresser un camp dans l'un des faubourgs, et environna le palais de barricades. Tout dans Rome prit alors un aspect guerrier. Cependant les députés du sénat envoyés vers l'armée de Sévère embrassèrent la cause du nouvel empereur.

Celui-ci, joignant l'astuce du renard au courage du lion, entreprit de corrompre par ses émissaires la fidélité des prétoriens; et il y réussit. Les soldats, trompés par ses promesses, arrêtaient pour les lui livrer tous les meurtriers de Pertinax. Didius, dans cette extrémité, fit encore quelques misérables tentatives; après quoi il se retira dans son palais. Le sénat le déclara déchu de l'empire, et reconnut Sévère pour empereur, et lui envoya une députation de cent de ses membres pour lui porter le décret de son élection. Nous avons vu comment périt Didius.

Sévère commença par envoyer au supplice tous les prétoriens qui avaient trempé leurs mains dans le sang de Pertinax. Ensuite, pour avoir tout le corps en sa puis-

sance, il feignit de vouloir le conserver, et ordonna qu'il vînt sans armes lui prêter serment. Ils obéirent, et lorsqu'ils se furent rangés en face du tribunal de l'empereur, les légions d'Illyrie, bien armées, les environnèrent. Alors Sévère, d'un air menaçant, leur reprocha le meurtre de Pertinax, la vente de l'empire, la lâcheté même avec laquelle ils avaient trahi Didius. Ensuite il les cassa ignominieusement, et leur ordonna de s'éloigner pour jamais de Rome, avec défense, sous peine de la vie, d'en approcher de plus près que cent milles (trente lieues). Les prétoriens, frappés comme d'un coup de foudre, et se voyant dans l'impuissance de résister, se laissèrent dépouiller par les soldats d'Illyrie, qui les chassèrent couverts de honte et à demi nus.

Après cet acte de justice et de politique, Sévère fit son entrée dans Rome, où il fut reçu avec acclamation; monta au Capitole et alla prendre possession du palais. Un de ses premiers soins fut d'honorer la mémoire de Pertinax. Il lui consacra un temple et des prêtres, et il lui fit célébrer de magnifiques funérailles; il fit mettre à mort les

amis de Didius, distribua de l'argent au peuple et aux troupes, composa de nouvelles cohortes prétoriennes de l'élite des légions d'Illyrie et se disposa à aller attaquer Niger. Il sortit de Rome sans avoir fait part de son dessein ni au sénat ni au peuple.

Niger épargna à Sévère la moitié du chemin en passant lui-même en Europe avec toutes les forces romaines de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Égypte, et vint à Bysance, dont il se proposait de faire sa place d'armes. Arrivé sous Pérynthe, aujourd'hui *Erekli*, il trouva des troupes de Sévère qui l'obligèrent de rétrograder.

Sévère, arrivé en Thrace, envoya en Asie la meilleure partie de ses troupes, qui abordèrent près de Cyzique. Là, elles trouvèrent Emilien, lieutenant de Niger, à la tête d'une nombreuse armée. La bataille se livra; l'armée de Niger fut battue, et son commandant pris et mis à mort. Cette défaite obligea Niger d'aller se mettre à la tête de ses troupes en Bithynie. Et après avoir perdu plusieurs batailles, il s'enfuit à Antioche. Trouvant toute cette ville dans la consternation, il continua sa route vers le pays des Parthes pour y chercher un asile.

Des cavaliers envoyés par les vainqueurs à sa poursuite l'atteignirent près de l'Euphrate, le tuèrent, lui coupèrent la tête et la portèrent à Sévère, qui, après l'avoir fait montrer aux habitants de Bysance pour les intimider, donna ordre qu'elle fut transportée à Rome. Il condamna à l'exil la femme et les enfants de Niger; il châtia par des amendes considérables les particuliers et les villes qui avaient embrassé sa cause, et fit mettre à mort tous les sénateurs qui avaient servi sous ses drapeaux.

Sévère était en marche pour revenir à Rome lorsqu'il apprit la défection ouverte d'Albin, commandant des légions de la Grande-Bretagne; et qu'il avait fait nommer *César* pour se l'attacher.

Il réussit à prévenir la marche de son ennemi, qui s'était rendu maître de Lyon, et vint à sa rencontre près de cette ville. Dès qu'il y eut une fois du sang répandu, Sévère obtint du sénat qu'Albin fût déclaré ennemi public. Une bataille décisive termina la guerre dans la plaine entre Lyon et Trévoux. Les deux armées étaient chacune de cent cinquante mille hommes. Après avoir été long-temps disputée, la vic-

toire se déclara contre Albin, qui, avec les débris de ses troupes, se retira sur Lyon. Cette ville fut pillée et ravagée par les vainqueurs, qui y mirent le feu en divers endroits. Albin, désespérant d'obtenir aucun quartier, se perça de son épée. Il respirait encore lorsque des soldats ennemis arrivèrent et lui coupèrent la tête qu'ils portèrent à Sévère. Le vainqueur fit passer son cheval sur le corps d'Albin, et le laissa étendu devant la porte de son prétoire jusqu'à ce qu'il fût tombé en putréfaction, après quoi il le fit jeter dans le Rhône. Il donna le même tombeau à sa femme et à ses enfans, après les avoir fait mettre à mort. Les corps des sénateurs qui avaient été tués en combattant pour Albin furent privés de la sépulture. Les officiers prisonniers ne furent pas épargnés, et un grand nombre de soldats aimèrent mieux périr les armes à la main que par la hache du licteur.

En envoyant la tête d'Albin à Rome, Sévère l'accompagna d'une lettre par laquelle il notifiait sa victoire au sénat et au peuple. Lorsqu'il revint à Rome, le peuple sortit au-devant de lui avec des branches de lau-

riers , et le sénat vint le recevoir avec tous les témoignages possibles de soumission. Après être entré dans la ville , il monta au Capitole , y offrit des sacrifices à Jupiter , et de retour dans son palais , il promit une largesse au peuple en réjouissance de sa victoire. Le lendemain , il assembla le sénat , et après avoir ouvert la séance par un discours menaçant , il ordonna à cette assemblée de décerner à Commode les honneurs divins ; ensuite , sur les preuves qu'il avait trouvées dans les papiers d'Albin , de l'intelligence de trente ou quarante sénateurs avec son ennemi , il les condamna à mort et les fit exécuter sans forme de procès.

Pendant qu'il épuisait toutes ses rigueurs sur le sénat , il cherchait à se rendre agréable au peuple par des jeux , des spectacles , et par d'abondantes distributions de vivres et d'argent. Mais c'est aux soldats surtout qu'il s'étudia à faire sa cour par des largesses multipliées , par l'augmentation de leur paie , par la permission qu'il leur donna de se marier , et de porter des anneaux d'or.

CHAPITRE II.

Guerras de Sèvre en Orient. — Son voyage en Egypte. — Son retour à Rome. — Sa mort.

(An R., 947. J. C. 196.)

Sèvre, résolu de faire la guerre aux Parthes, qui avaient envahi la Mésopotamie, partit pour l'Orient, délivra Nisibe, et revint en Syrie. Dans la campagne suivante, il passa l'Euphrate, s'empara successivement de Babylone, de Seleucie et Ctésiphon, capitale des Parthes, où il fit un immense butin et cent mille prisonniers. Il prit à cette occasion le titre d'*Imperator* pour la onzième fois et celui de *Parthique très grand*. Mettant à profit ces éclatans succès, il engagea ses soldats à proclamer *Auguste Basanius*, son fils aîné, devenu si fameux sous le nom de *Karacalla*. Géta, son jeune fils, reçut le titre de *César* avec le surnom

d'*Antonin*. Le sénat ratifia tout ce que les troupes avaient ordonné.

Après avoir pacifié l'Orient, Sévère passa en Egypte, où il rendit des honneurs à la mémoire de Pompée. Il ne se contenta pas de voir Memphis, la statue de Memnon, les pyramides, le labyrinthe; il entra dans le sanctuaire des temples les plus révéérés, et en enleva les livres sacrés des Egyptiens pour s'en réserver à lui seul la connaissance, et puis il ferma le tombeau d'*Alexandre*, afin que personne n'y entrât après lui. Il revint à Rome vers l'année 203 de J. C., après dix ans d'absence; et le sénat lui décerna un arc triomphal qui subsiste encore aujourd'hui. Il donna au peuple des jeux et des spectacles, et lui distribua des sommes considérables, ainsi qu'aux prétoriens. Toute l'année se passa en fêtes. Le jeune César Géta prit la robe virile, et Caracalla épousa la fille de Plautien, préfet du prétoire. Les richesses que la nouvelle épouse Plautilla reçut de son père auraient suffi, dit un historien, à cinquante impératrices. Elle ne jouit pas long-temps de son élévation. Après la mort de son père, qui, accusé de conspiration, fut tué par l'ordre

de Sévère, elle fut reléguée avec son frère dans l'île de Lipari, où ils restèrent jusqu'au règne de Caracalla, qui les fit égorger.

Depuis la mort de Plautien, Sévère ne cessa de verser le sang des plus illustres citoyens, et faisait gémir le sénat sous la plus dure tyrannie; il sacrifiait à sa sûreté tous ceux qui lui portaient le moindre ombrage.

A la cruauté et à d'autres qualités odieuses, Sévère en joignait d'estimables. Jamais l'argent ne fut auprès de lui une voie pour obtenir les honneurs; il rendait la justice assidûment et avec équité. Dès le commencement du jour, il s'occupait des affaires publiques, et il en consacrait la fin à des entretiens avec les philosophes et les savans. Il ne connaissait point le faste; mais il se piquait de magnificence dans les dépenses publiques. Il construisit ou releva un grand nombre d'édifices, surtout le Panthéon, qui tombait en ruines. Plein de prévoyance, il avait fait pour la ville de Rome une si grande provision de blé, qu'à sa mort il s'y en trouva pour sept ans. Pour ce qui est de la discipline militaire, il aurait voulu conserver l'ancienne, et néanmoins il fit tout ce qu'il fallait pour l'énerver. En mourant, il dit à

ses enfans : *Enrichissez les soldats, et moquez-vous de tous les autres ordres de l'Etat.*

L'expédition de Sévère dans la Grande-Bretagne eut lieu en l'an de Rome 959. Il n'eut à faire qu'aux Méates et aux Calédoniens, qui habitaient le pays situé au-delà des murs d'Adrien et d'Antonin, et qui répond à l'Ecosse. Pendant que l'empereur faisait la guerre en Orient, il avait réduit Lupus, commandant romain, à la nécessité d'acheter la paix par de grosses sommes d'argent. Ces barbares, effrayés de voir l'empereur lui-même dans leur île, lui envoyèrent demander le pardon du passé et la paix pour l'avenir. Sévère ne voulut point recevoir leurs soumissions, et après des fatigues infinies, pénétra jusqu'au nord de l'île. Le seul fruit qu'il retira de cette laborieuse expédition, fut un traité par lequel les barbares lui abandonnèrent l'espace compris entre le mur d'Antonin et les golfes de Clyd et de Forth. Pour les tenir renfermés dans leur territoire, il bâtit entre ces deux golfes un mur dont les restes subsistent encore aujourd'hui.

Pendant cette expédition, Sévère, tourmenté de la goutte et des infirmités de la

vieillesse, avait laissé en partie à son fils Caracalla le soin des armées. Ce prince, abusant de sa confiance et de son état, osa conspirer contre son frère, et même contre l'empereur, avec un certain nombre d'officiers qu'il avait mis dans ses intérêts. Sévère s'étant fait porter sur son tribunal au milieu de l'armée, fit comparaître le prince son fils et tous ses complices, et les condamna tous à mort, excepté le jeune empereur. Les coupables demandèrent grâce en pleurant. Il tint ferme pendant quelque temps, et, résolu néanmoins de leur pardonner, il porta la main à son front : « Sentez-vous maintenant, leur dit-il, que c'est la tête qui commande et non les pieds ? » Cet avertissement ne corrigea point Caracalla. Il chercha encore à exciter une sédition dans l'armée; mais elle fut aussitôt calmée par la présence de l'empereur, et les plus séditieux furent punis de mort. Caracalla conçut alors le projet d'assassiner son père. Un jour qu'il le suivait à cheval, il tira son épée pour le frapper. Il ne réussit pas dans l'exécution de ce parricide, par les cris de ceux qui accompagnaient les deux empereurs. Sévère, après lui avoir fait sentir

l'énormité de son crime, eut encore la faiblesse de lui pardonner.

L'empereur ne vécut pas long-temps après cette criminelle tentative de son fils aîné. Tourmenté de la goutte et dévoré de chagrins, il prit le parti de charger à dessein son estomac d'un excès de nourriture, et se procura une indigestion qui l'emporta. Avant de mourir, il donna pour mot d'ordre à l'officier qui le lui demandait : *Travaillons* ; et il disait à ceux qui entouraient son lit : *Voyons, qu'avons-nous à faire ?* Il mourut à York, l'an de Rome 960, et de J.-C. 209. Il avait vécu soixante-cinq ans, neuf mois et vingt-cinq jours. La durée de son règne fut de dix-sept ans. Ses fils célébrèrent ses funérailles sur les lieux, et après que son corps eut été brûlé, ils en recueillirent les cendres dans une urne de porphyre, qu'ils portèrent à Rome.

LIVRE XVII.

CARACALLA. — MACRIN. — HÉLIOGABALE.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉCIS DU RÈGNE D'ANTONIN SURNOMMÉ

CARACALLA.

(AN R. 963. J. C. 212.)

Caracalla (1), voulant régner seul, avait souvent tenté, du vivant même de Sévère, de se défaire de Géta. A peine les deux empereurs eurent-ils fait leur entrée dans Rome, qu'ils partagèrent entre eux le palais impérial, et s'y fortifièrent par des gardes et des barricades. Ils se réunirent néanmoins pour rendre à leur père les derniers honneurs; mais enfin se trouvant fatigués de leurs dissensions, ils crurent devoir partager l'empire. Ce projet étant resté sans exécution par l'opposition des principaux citoyens, et surtout par celle de l'impératrice Julie, mère des deux princes,

(1) Ce pr é nom vient d'une sorte d'habillements gaulois, que Ballianus-Antonin portait par prédilection,

Caracalla entreprit de tuer son frère. Le trouvant trop bien gardé, il feignit une réconciliation, et pria Julie de lui procurer une entrevue avec Géta, dans son appartement. L'infortuné Géta y courut sans défiance. A peine y fut-il entré, qu'il se vit assailli par des centurions que son frère avait embusqués. Il courut à sa mère, qui le reçut dans ses bras. Les meurtriers, animés par Caracalla, se jettent sur lui, malgré les efforts de Julie pour se placer au-devant d'eux, et le percent de plusieurs coups. Ce prince n'était âgé que de vingt-deux ans.

Après un tel forfait, Caracalla se rendit avec sa garde au camp des prétoriens. Il imagina une conspiration à laquelle lui seul avait eu le bonheur d'échapper, et dont son frère avait été la victime. Les soldats furent bientôt informés de la réalité de l'événement; mais, gagnés par ses largesses, ils le déclarèrent seul empereur, et Géta ennemi public. Le lendemain, il se rendit au sénat, ayant une cuirasse sous sa toge, et accompagné de ses gardes. Il tâcha d'abord de se justifier, en déclarant qu'il accordait à tous les exilés la liberté de revenir à Rome. Mais bientôt il repeupla les îles de personnages il-

lustres injustement proscrits. Tous ceux qui avaient été attachés à Géta furent mis à mort, jusqu'aux enfants de l'âge le plus tendre.

Les rapines et les extorsions de Caracalla égalaient ses cruautés. Il ne s'occupa pendant tout son règne qu'à vexer les peuples et à les dépouiller. Il réduisait à l'indigence les villes et les provinces, les grands et les petits. « Je prétends, disait-il, qu'il n'y ait que moi dans tout l'univers qui ait de l'argent. »

Un tel prince ne devait pas se plaire dans l'administration de la justice. Ses assesseurs ne manquaient pas de se rendre à ses ordres au moment prescrit, et il les faisait attendre depuis le matin jusqu'au soir ; et pendant les longs intervalles qu'il leur faisait perdre, il conduisait des chars, il combattait contre des bêtes, il buvait et s'enivrait. Il choisissait ses ministres parmi les hommes les plus indignes de toute confiance. Un eunuque, empoisonneur et charlatan de profession, fut mis à la tête des affaires. Théocrite, son maître à danser, fut créé général d'armée et préfet du prétoire. Caracalla prétendait tout savoir seul et tout pouvoir. Loin de consulter ceux dans lesquels il reconnaissait

des lumières supérieures, il s'irritait contre eux jusqu'à vouloir les perdre.

Il aimait passionnément Alexandre-le-Grand. Cette affection le porta à former une phalange de seize mille hommes, tous nés dans la Macédoine, disciplinés et armés à la manière des anciens Macédoniens, et commandés par des officiers qui portaient les noms de ceux qui avaient servi sous Alexandre. Un jour, ayant remarqué un tribun qui montait un cheval avec beaucoup de légèreté et d'adresse, il lui demanda de quel pays il était : « De Macédoine, répondit l'officier. — Comment te nommes-tu ? — Antigonus. — Et ton père ? — Philippe. — C'est tout ce que je voulais. » Il éleva cet officier aux grades militaires, et le fit entrer dans le sénat.

Passionné pour Alexandre, Caracalla ne pouvait manquer de vouloir être guerrier ; mais il fut soldat et non pas général. Il commença ses expéditions par les Gaules ; il commit toute sorte de violence et s'y fit universellement détester. Ce fut à son retour de cette province qu'il apporta à Rome les *caracalles*.

Il repartit bientôt de cette ville pour aller faire la guerre aux Allemands. Ceux-ci

ne s'attendaient point à une telle visite. Il profita de leur tranquillité pour assembler toute leur jeunesse, comme voulant la prendre à sa solde ; et quand il la vit à sa disposition, il la fit massacrer par ses troupes. Des rives du Rhin, il se transporta sur le bas Danube, et fit ensuite alliance avec les Daces. De là il passa dans la Thrace, qu'il quitta pour traverser l'Hellespont. Arrivé à Ilion, il honora le tombeau d'Achille par des libations et des jeux. D'Ilion il vint à Pergame, pour tâcher d'y trouver, dans le temple d'Esculape, la santé de l'esprit et du corps ; mais il ne guérit point, et il alla passer l'hiver à Nicomédie. Il célébra dans cette ville l'anniversaire de sa naissance, et en partit pour se rendre à Antioche. Abgare, roi d'Edesse, allié des Romains, s'étant rendu à Antioche, sur l'invitation de Caracalla, fut chargé de chaînes et dépouillé de ses états. Le roi d'Arménie se rendit aussi auprès de l'empereur avec ses enfans, et tous furent faits prisonniers. Les Arméniens prirent les armes pour venger leur roi, et Théocrite ayant été envoyé contre eux à la tête d'une armée, fut battu et repoussé avec perte.

Ce n'était pas assez pour Caracalla de se montrer perfide envers les princes étrangers. Les Alexandrins s'étaient attiré son indignation par de malignes plaisanteries. Il se rendit à Alexandrie sous prétexte de visiter le superbe monument de la gloire d'Alexandre, et de rendre ses hommages au dieu Sérapis. Lorsqu'il arriva, les Alexandrins sortirent en foule au-devant de lui. Les concerts, les parfums, les illuminations, les fleurs, les couronnes, tout lui fut prodigué. Caracalla, feignant de vouloir former une légion de l'élite de la jeunesse d'Alexandrie, l'assembla tout entière dans une plaine hors de la ville; et lorsqu'elle fut assemblée, il la fit envelopper et massacrer par ses soldats. Il contemplait cette affreuse tragédie du haut du temple de Sérapis, et envoyait des ordres pour animer la fureur des assassins. Cette boucherie fut suivie du pillage de la ville, et de la destruction d'un grand nombre de ses monuments.

Cependant le bourreau des Alexandrins n'avait point perdu de vue ses conquêtes en Orient. Informé que le roi des Parthes faisait des préparatifs, il se disposait à pousser la guerre contre lui. Il se trouvait alors en

Mésopotamie, où il était revenu des bords du Tigre, lorsqu'il fut prévenu par une mort violente. L'auteur de cette mort fut M. Ope-lius Macrin, l'un de ses préfets du prétoire, qui, informé que l'empereur voulait se défaire de lui, aima mieux le tuer que d'être tué. Ce fut un centurion dont Caracalla avait fait mourir le frère, qui se chargea de l'exécution de ce crime. Cet empereur était parti d'Edesse pour Carres, ville de Mésopotamie. Sur le chemin, il mit pied à terre pour satisfaire un besoin : ce fut le moment où il était presque seul que le centurion saisit pour lui porter un coup de poignard qui le fit tomber mort sur la place. Ainsi périt Caracalla à l'âge de vingt-neuf ans, et après un règne de six.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DU RÈGNE DE MACRIN.

(AN R. 968. J. C. 217.)

Trois jours après le meurtre de Caracalla, Macrin fut élu empereur par les soldats qui

ignoraient la part qu'il avait eue à ce crime. Pour couvrir l'obscurité de sa naissance, il prit les noms de Sévère et de Pertinax. Après avoir accordé aux soldats d'abondantes gratifications, il fit part au sénat de son élévation à l'empire, et lui demanda la confirmation du vœu des troupes. Cette compagnie, qui détestait Caracalla, lui déféra volontiers tous les titres de la puissance impériale; son fils Diadumène, âgé de neuf ans, fut déclaré *prince de la jeunesse*, et décoré du titre de *César*. Les surnoms de *pieux* et de *heureux* lui furent encore décernés; mais il ne voulut accepter que le dernier.

Il commença par révoquer toutes les condamnations prononcées sous le règne de son prédécesseur pour cause de prétendus crimes de lèse-majesté, et fit cesser les vexations par lesquelles avaient été fatigués les peuples et les particuliers opulens. Cependant l'attachement des troupes pour Caracalla les porta encore à mettre cet empereur au rang des dieux. Le sénat suivit cet exemple.

Macrin après avoir acheté la paix du roi des Parthes et terminé les troubles d'Arménie, revint à Antioche, où il ne songea

qu'à se livrer au luxe et au plaisir. Il aurait tenu sans doute une conduite bien différente s'il eût connu les dispositions dans lesquelles les mauvais succès de la guerre et l'indiscipline avaient mis son armée à son égard. Des exemples de justice qu'il crut devoir faire sur quelques vieux soldats qui s'étaient portés à des actes séditeux, achevèrent d'aigrir les esprits. Pour se défaire de Macrin, l'armée porta au trône le plus indigne sujet qui ait jamais souillé la pourpre des Césars, c'était Héliogabale. Celui-ci eut d'abord les noms de Marc-Aurèle Antonin. La dignité de prêtre du soleil qu'on adorait à Emèse sous le nom d'*Héliogabale*, et le zèle qu'il témoigna pour ce culte lui firent donner ce nom à lui-même. Les soldats d'une légion furent si frappés de sa beauté, et des grâces avec lesquelles il s'acquittait des fonctions de son sacerdoce, qu'ils le reçurent dans leur camp et le proclamèrent empereur. D'ailleurs, comme on faisait courir le bruit qu'il était le fils de Caracalla, les soldats, par haine pour Macrin, n'étaient que trop disposés à y ajouter foi.

Macrin se contenta d'envoyer, pour châtier les rebelles, un corps de troupes sous

les ordres d'Ulpus Julianus, un de ses préfets du prétoire. La légion, assiégée dans son camp, opposa la plus vive résistance. Enfin les assiégeans se laissèrent gagner par les rebelles, qui leur montraient le jeune Héliogabale, et faisaient briller à leurs yeux l'argent qu'ils avaient reçu. Julianus n'eut que le temps de prendre la fuite.

Macrin était dans la ville d'Apamée lorsqu'il apprit la trahison de ses troupes; effrayé, il se retira à Antioche, et aussitôt les soldats mêmes qui venaient de proclamer son fils Auguste se déclarèrent contre lui.

Malgré ces défections, il lui restait encore un assez grand nombre de troupes. Ayant donc rassemblé toutes ses forces, il se disposait à aller attaquer Héliogabale, lorsque celui-ci vint au-devant de lui. Les armées se choquèrent. Celle d'Héliogabale allait être mise en désordre par la valeur des prétoriens, lorsque Mœsa et Soémis, l'une aïeule, et l'autre mère de ce prince, descendirent de leurs chars et parvinrent, par leurs cris et leurs larmes, à retenir ceux qui prenaient la fuite. Lui-même, malgré sa tendre jeunesse, monté sur un cheval de



guerre et l'épée nue à la main, animait les siens à retourner au combat. Les vaincus s'arrêtent, se rallient, et se mettent en devoir de regagner le terrain qu'ils ont perdu. Dans ce moment, un grand nombre de transfuges abandonnent Macrin, et cet empereur, saisi d'épouvante, prend la fuite vers Antioche. Mais ne trouvant aucune sûreté pour sa personne et pour celle de son fils, il prit la résolution de faire conduire celui-ci chez Artabane, roi des Parthes, et de prendre lui-même le chemin de Rome. Il partit déguisé et peu accompagné. Après avoir traversé la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie, il fut reconnu, arrêté à Chalcédoine, et conduit en Cappadoce par ceux qu'Héliogabale avait envoyés à sa poursuite. Là, ayant appris que son fils avait été tué, de désespoir il se précipita en bas de sa voiture et se rompit l'épaule en tombant. Comme sa blessure ne permettait pas qu'on lui fit continuer le voyage, on le tua dans la ville d'Archélaüs, et l'on porta sa tête à Héliogabale. Il était âgé de cinquante-quatre ans et n'avait régné que quatorze mois.

qui prouvent la suite d'un même règne
sa femme jeune, morte en un court de



CHAPITRE III.

PRÉCIS DU RÈGNE D'HÉLIOGABALE.

(An R. 969, J. C. 218.)

Héliogabale avait à peine quatorze ans lorsqu'il fut proclamé empereur par les prétoriens. Arrivé à Antioche, il écrivit une lettre au sénat et adressa un édit au peuple romain. Dans ces deux pièces, il promettait de prendre Auguste et Marc-Aurèle pour modèles de sa conduite. Sans attendre que le sénat lui déférât les titres de la puissance impériale, il se qualifiait lui-même *empereur, César, fils d'Antonin, petit-fils de Sévère, le pieux, l'heureux, Auguste, proconsul, revêtu de la puissance tribunitienne.*

Son caractère féroce se manifesta avant même qu'il eût quitté la Syrie. Les principaux amis et créatures de Macrin éprouvèrent sa vengeance. Des ordres furent en même temps envoyés à Rome pour mettre à mort plusieurs grands personnages qui avaient eu des liaisons avec cet empe-

reur. En arrivant à Nicomédie, il se souilla d'un meurtre plus criant encore. Gannys avait été l'instituteur de son enfance, et le principal instrument de son élévation; c'était un habile capitaine, un ministre appliqué aux affaires, et il voulait que son élève fût sage dans sa conduite; par là il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut assez cruel pour lui porter le premier coup, parce qu'aucun soldat ne voulait commencer l'exécution.

Héliogabale dédaignait tous les habillements et toutes les étoffes à la mode des Grecs et des Romains. La laine était trop vile pour lui; il lui fallait de la soie teinte en pourpre, et relevée par une broderie d'or. La soie était alors une marchandise rare et précieuse, et quelques femmes seulement en avaient porté. Il s'habillait en prêtre du soleil et non en empereur, portant une robe à la phénicienne, un collier, des bracelets, une manière de tiare ou de couronne toute brillante d'or et de pierres. Ainsi équipé, il célébrait publiquement les fêtes de son dieu, et exécutait les danses qui faisaient partie de la cérémonie.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, il n'eut rien

plus à cœur que d'y établir le culte du soleil. Il lui éleva sur le mont Palatin un temple où il fit transporter les objets les plus révévés de la religion des Romains. A cette folie, il ajouta celle de faire entrer dans le sénat, avec lui, Mœsa, son aïeule, et Soémis sa mère.

Toute l'occupation de sa vie fut de chercher de nouveaux plaisirs. Il proposait des prix pour ceux qui inventeraient de nouveaux ragoūts. Ses lits étaient d'argent massif. Il se faisait servir des plats remplis de foies de surmulets, de cervelles de grives et d'oiseaux étrangers, de têtes de perroquets, de faisans et de paons. Jamais il ne dépensa pour son souper moins de vingt mille francs de notre monnaie.

S'il faisait des largesses au peuple, ce n'était pas en pièces d'or ou d'argent; il exposait au pillage des bœufs gras, des chameaux, des ânes, des cerfs. Ce pillage excitait des rixes et des combats où il périssait souvent bien du monde, et dont le prince se faisait un divertissement.

Il appelait à ses repas les premiers de la ville, et les forçait de boire avec excès. Au contraire, il prenait plaisir à tourmenter

par la faim ses parasites, en faisant couvrir leur table de mets en ivoire, en cire, en verre, en bois peint. Quelquefois il les étouffait sous des violettes et autres fleurs entassées en si grande quantité, que ces malheureux y restaient ensevelis.

Pour ce qui est de son luxe et de ses habillements, il portait des tuniques d'or enrichies de pierreries, d'un poids si considérable, qu'il ne pouvait s'empêcher de dire qu'il « succombait sous le fardeau de la magnificence. » Il ornait ses souliers de pierres gravées par les plus grands maîtres. Il voulut aussi ceindre son front d'un diadème décoré de pierres précieuses. Il trouvait que cet ornement relevait la beauté de son visage ; mais il ne s'en servit que dans l'intérieur de son palais. Jamais il ne porta de linge blanchi, disant qu'il ne convenait qu'aux mendiants. Jamais il ne se servit deux fois des mêmes souliers, ni de la même bague. Il faisait sabler de poudre d'or et d'argent les portiques par où il devait passer pour aller à son cheval ou à son carrosse.

Il avilit les places et les dignités de l'empire par la bassesse et les vices infâmes de ceux qu'il choisissait pour les remplir. Des

cochers, des danseurs devenaient les premiers personnages de l'état.

La détestable conduite de ce prince avait indisposé contre lui tous les esprits, et même les soldats, qui étaient portés d'inclination pour son cousin, enfant aimable et vertueux, qui donnait les plus belles espérances. Ce jeune prince, qui se nommait Alexien, était fils de Génésius Marcianus, et de Mammée, seconde fille de Mœsa et sœur de Soémis.

Mœsa voyant que l'indignation des soldats et de tous les ordres de l'état ne laisserait pas long-temps Héliogabale sur le trône, résolut de l'engager à adopter Alexien, âgé alors de dix-sept ans. Héliogabale goûta bien la proposition de son aïeule; il entra au sénat, accompagné de Mœsa et de Soémis, et lui déclara qu'il adoptait Alexien, et le nommait *César*. Il ajouta que son dieu lui avait inspiré cette pensée, et voulait que son fils adoptif prit le nom d'*Alexandre*. Celui-ci y ajouta celui de *Sévère*.

Voyant que toutes les inclinations de son cousin le portaient à la vertu, Héliogabale entreprit de le pervertir; mais il trouva une grande opposition à ses vues de la part

de Mammée, qui éloignait son fils de toute action indigne du rang auquel il était destiné. Irrité de cette conduite de Mammée, il chassa du palais tous les maîtres d'Alexandre, et essaya de se défaire de ce prince par le poison. Mammée rompit toutes ses mesures par sa vigilance, et s'attacha surtout à entretenir l'affection des soldats pour son fils.

Après bien des tentatives inutiles pour faire périr son fils adoptif, Héliogabale envoya au sénat et aux prétoriens l'ordre de le dépouiller du titre de César, et en même temps il apostâ des meurtriers pour le tuer. Le sénat garda le silence; mais les prétoriens, voyant des émissaires de l'empereur couvrir de boue les inscriptions placées au bas des statues d'Alexandre, volent au palais, prennent le jeune César sous leur protection et l'emmène au camp; ils courent ensuite aux jardins où l'empereur se tenait enfermé, et le forcent de les suivre et de se réconcilier avec son fils adoptif.

Mais Héliogabale reprit bientôt ses premiers desseins, et recommença à tendre des embûches à la vie d'Alexandre. Craignant qu'après sa mort les sénateurs n'élus-

sent un empereur, il leur envoya tout à coup l'ordre de sortir de Rome ; ce qu'ils firent tous incontinent. En se débarrassant du sénat, il ne vit pas que c'était les soldats qu'il avait le plus à craindre. Il voulut les sonder en faisant répandre le bruit qu'Alexandre était menacé d'une mort prochaine. A cette nouvelle, les prétoriens entrent en fureur et demandent à grands cris qu'Alexandre soit amené dans leur camp. L'empereur cède à leur vœu, et prenant avec lui son fils adoptif dans un char tout brillant d'or et de pierreries, il se rend au milieu d'eux. Ils le reçoivent froidement, et toutes leurs acclamations sont pour Alexandre. Irrité, il entreprend de faire arrêter les plus audacieux. Cet ordre est le signal d'un combat. La victoire ne fut pas douteuse. Le lâche empereur prit la fuite avec sa mère, et fut tué avec elle dans un honteux asile où il s'était retiré. On leur coupa la tête, et leurs corps nus furent traînés par la ville, puis jetés dans le Tibre.

Héliogabale n'était âgé que de dix-huit ans lorsqu'il périt, il en avait régné trois ; neuf mois et quatre jours. Le sénat fit effacer son nom des fastes. Avec lui périrent

Hiéroclès, son favori et le compagnon de ces infâmes débauches, les préfets du prétoire, le préfet de la ville, et presque aucun de ceux qui avaient eu part à ses crimes n'échappa aux supplices.

LIVRE XVIII.

ALEXANDRE-SÈVÈRE.

CHAPITRE UNIQUE.

PRÉCIS DU RÈGNE DE CET EMPEREUR.

(An R. 973. J. C. 222.)

La première démarche de ce prince fut de demander au sénat les titres de la puissance impériale. Cette compagnie lui accorda avec empressement les noms d'*Auguste*, de *Père de la patrie*, la puissance tribunitienne, le grand pontificat ; mais en même temps il rendit un décret pour défendre qu'aucune femme à l'avenir entrât dans le sénat. Cependant Mœsa et Mammée prirent en main les rênes du gouvernement. Elles commencèrent par former un conseil de seize sénateurs, établissement qui plut infiniment au peuple et aux soldats. Le premier acte de ce conseil fut de renvoyer en Syrie la statue du dieu *Elagabal*, et de

rendre à leurs anciennes demeures les objets du culte public qui avaient été réunis dans son temple. En même temps furent congédiés tous ceux qui avaient obtenu des charges sous le précédent gouvernement.

Peu après Mœsa mourut, et on lui décerna les honneurs de l'apothéose. Alors Mammée fut chargée seule du soin de former son fils. Plein de déférence pour le sénat, Alexandre en conserva et même en amplifia les droits. Il attacha la dignité de sénateur à la charge de préfet du prétoire : il se plaisait à honorer les gouverneurs des provinces qui se conduisaient avec intégrité ; il assemblait souvent le peuple, et le haranguait, comme faisaient, dans le temps de la république, les tribuns et les consuls ; il se rendait affable et accessible à tous les citoyens, répétait sans cesse cette maxime : « Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait à vous-même. » Elle était gravée dans son palais en grands caractères, et il la faisait placer en inscription sur les édifices publics. Mais sa douceur n'était point faiblesse de caractère : il chassa du palais tous les ministres de débauches qu'Héliogabale y avait

assemblés ; ardent à réprimer la licence de s mœurs , il condamna le vice par l'exemple qu'il donna d'une vie chaste et réglée , et il n'admettait à ses audiences que des hommes qui jouissaient de l'estime publique. Il fit une revue sévère de tous les ordres , du sénat , des chevaliers , des tribuns et des armées , et il en retrança tous les membres corrompus. Les mauvais juges et les magistrats concussionnaires furent les objets de toute sa sévérité.

Une sorte de voleurs publics étaient ceux qui vendaient leur crédit auprès du prince : on les appelait *vendeur de fumée*. Alexandre voulut faire un exemple terrible , en condamnant au supplice de la croix un de ses esclaves qui s'adonnait à ce trafic ; il fut attaché dans la place publique à un poteau , au pied duquel on entassa du bois vert et humide. Le feu ayant été mis à ce bois , il mourut étouffé par la fumée. Pendant son supplice , un crieur public répétait à haute voix ces paroles : « Celui qui a vendu de la fumée est puni par la fumée. »

Cependant ces condamnations étaient rares. Alexandre était bienfaisant par caractère , et sa libéralité s'exerçait avec ma-

gnificence, mais sans épuiser les finances publiques. Sa table était frugale; en un mot, tout était simple dans son palais et sur sa personne. « La majesté de l'empire, disait-il, se soutient par la vertu, et non par l'ostentation des richesses. » Il ne regardait point les emplois comme des grâces à distribuer, mais comme des charges à remplir. Aussi témoignait-il les plus grands égards aux gouverneurs de province qu'il avait choisis, et jamais il ne donna de successeur à aucun d'eux sans lui dire : « La république vous rend grâce. »

En protégeant la vertu dans les vivants, il l'honorait dans les hommes qui n'étaient plus. Il rassembla dans la place de Trajan les statues des empereurs divinisés et des illustres capitaines. C'est une chose surprenante qu'un prince parvenu au trône si jeune offre un modèle auquel peu de souverains, même de l'âge le plus mûr, peuvent être comparés.

Les premières années de son règne furent peu troublées par les ennemis du dehors; mais les prétoriens mécontents de la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline, se portèrent plusieurs fois à des mouvements

séditieux , dont furent victimes le célèbre jurisconsulte Ulpien , aux conseils duquel ils attribuaient tout ce qui leur déplaisait dans la conduite de l'empereur ; et l'historien Dion , à son retour du gouvernement de la haute Pannonie : le premier fut massacré sous les yeux de l'empereur, et le second obligé de se retirer en Bithynie.

(An R. 983. J. C. 232.)

Les Perses formaient sous l'empire des Parthes un état particulier. Il se trouva parmi eux un nommé Artaxerxès qui entreprit de faire revivre l'antique splendeur de leur nation. Après avoir défait et tué Artabane, roi des Parthes, il se fit reconnaître chef de tout l'empire. Ce prince ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il se prépara à la guerre contre les Romains. A cette nouvelle, Alexandre-Sévère lui envoya des ambassadeurs pour l'exhorter à la paix. Cette ambassade n'ayant eu aucun succès, il se disposa à marcher contre le roi des Perses, à la tête d'une armée considérable. Arrivé à Antioche, il fit encore proposer la paix à Artaxerxès par de nouveaux ambassadeurs. Ce prince ne lui répondit que par l'ordre d'évacuer toute l'Asie. Alexandre se disposa donc à pousser la

guerre vivement; il livra bataille au roi des Perses, et remporta sur lui une glorieuse victoire qui l'empêcha de ne plus rien entreprendre.

De retour à Rome, Alexandre rendit compte au sénat de ses exploits, selon l'ancien usage des généraux romains. Après avoir triomphé des Perses, il marcha contre les Germains qui faisaient des courses dans la Gaule; il partit accompagné de sa mère. Également disposé à la paix et à la guerre, il fit construire sur le Rhin un pont de bateaux pour passer dans le pays ennemi, et voulut engager les Barbares à faire la paix. Pendant son séjour dans le voisinage du fleuve, il fit ses efforts pour soumettre à la discipline les légions de la Gaule, accoutumées à la licence. Maximin, chef d'une légion composée de nouvelles levées, profita de l'esprit séditieux de ces troupes pour satisfaire l'ambition qui le portait à s'élever au trône par la mort de son empereur. Son succès fut tel qu'il le souhaitait. Après un dîner simple et frugal, Alexandre se livrait au sommeil, et ses gardes étaient aussi la plupart endormis. Des assassins, apostés par Maximin, forcèrent sans peine l'entrée de

sa tente, et s'étant jetés sur lui, ils le tuèrent. Sa mère Mammée subit le même sort. Il n'était âgé que de vingt-six ans, et son règne avait été de treize ans.

Sa mort funeste causa une douleur universelle parmi les troupes qui n'étaient pas entrées dans le complot. Ses meurtriers furent massacrés sur-le-champ. A Rome et dans les provinces, il fut pleuré amèrement. On en fit un dieu : on lui dressa un cénotaphe dans la Gaule, et son corps, porté à Rome, y reçut les plus grands honneurs.

LIVRE XIX.

MAXIMIN. — GORDIEN PÈRE ET FILS.

— MAXIME ET BALBIN.

PRÉCIS DU RÈGNE DE MAXIMIN.

(An R. 986. J. C. 235.)

MAXIMIN fut salué empereur par toute l'armée ; le sénat, à qui il demanda la confirmation du choix des soldats, n'hésita pas à la lui accorder. Il avait un fils âgé d'environ dix-huit ans, le plus beau jeune homme de tout l'empire, bien élevé, et versé dans les lettres grecques et latines. Il ne fut pas plus tôt empereur qu'il l'approcha du rang suprême, en lui donnant les titres de *César* et de *Prince de la jeunesse*.

Maximin était natif d'une bourgade de Thrace. Dans sa jeunesse, il fit le métier de pâtre; on lui donne 8 pieds et demi de haut, et une grosseur proportionnée; il était grand buveur et grand mangeur. Ces avantages corporels étaient accompagnés d'une brutalité qui allait jusqu'à la férocité.

Il ne tarda pas à écarter de sa cour et de l'armée tous les amis d'Alexandre, et tous ceux qui formaient le conseil de ce jeune prince. Il fit mourir plusieurs de ceux qui composaient sa maison.

Dans les premiers mois qui suivirent son élévation à l'empire, il entra en Germanie. Il y signala sa bravoure contre les Germains, sur lesquels il remporta dans un marais une victoire complète. Il la fit représenter dans un tableau qu'il envoya à Rome, pour être exposé dans le lieu le plus apparent du sénat. En conséquence de cette victoire et de plusieurs autres qui la suivirent, il prit avec son fils le titre de *Germanique*.

Les victoires de Maximin sur les barbares ne consolait pas les Romains des maux que sa tyrannie leur faisait souffrir. Après une campagne contre les Sarmates et les Daces, il passa l'hiver à Sirmium en Pannonie; et pendant tout cet espace de temps il ne fut occupé que de rapines et d'exactions. Les ornements des temples, les statues des dieux, les monuments des héros, rien n'était épargné; toute matière d'or et d'argent était convertie en monnaie. Ces pillages irritaient les peuples. Leurs mur-

mures éclatèrent et furent d'abord réprimés par des cruautés. Cependant un mouvement de quelques villes d'Afrique, mécontentes de la dureté d'un intendant, fut le principe d'une suite d'événements qui enlevèrent en peu de temps à Maximin l'empire et la vie.

Cet intendant ayant été tué dans une sédition, les mécontents proclamèrent empereur Antoine Gordien, proconsul de la province, vénérable par son âge et par son mérite. Il avait auprès de lui pour lieutenant-général son fils, de même nom que lui, âgé de quarante-cinq ans, et qui fut aussi proclamé et reconnu empereur.

Gordien écrivit au sénat et adressa au peuple romain un édit pour annoncer ce qui s'était passé dans sa province et en demander la confirmation. La joie de la multitude ; en apprenant la mort de Maximin, dont ces députés eurent soin de répandre la nouvelle, fut extrême. La haine publique, long-temps retenue par la crainte, se manifesta avec les plus vifs transports. On abattit les statues de Maximin, et le sénat s'étant assemblé, les deux Gordien, père et fils, furent déclarés *Augustes*, et les Maximin, avec tous leurs partisans, ennemis de la patrie.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DU RÈGNE DE GORDIEN PÈRE ET FILS.

(An R. 988. J. C. 237.)

Les prétoriens suivirent l'impression du sénat et du peuple. La multitude se fit justice à elle-même par le massacre des délateurs, des intendants et des juges qui avaient prêté leur ministère à l'injustice.

De son côté, le sénat envoya des députés dans toutes les provinces de l'empire pour les soulever contre Maximin. Celui-ci, à la nouvelle de ces mouvements, résolu de marcher sur Rome, adressa à ses soldats une harangue qu'il termina en leur promettant les dépouilles des Africains et du sénat; mais trouvant peu d'ardeur parmi eux, il perdit à négocier un temps précieux.

Cependant Capélien, gouverneur de Numidie, rassembla les troupes de sa province et marcha contre Carthage, où se trouvaient les deux Gordien. Ces empereurs, surpris par cette agression imprévue, joignent au

petit nombre de soldats qu'ils avaient un grand nombre d'habitants de la ville, peu aguerris et mal armés. Gordien, le fils, s'avance au-devant de l'ennemi à la tête de cette multitude. A peine en est-on venu aux mains que sa troupe est mise en déroute, et que lui-même reste sur la place. Après cette victoire, Capélien entre dans Carthage. A cette vue, le vieux Gordien, de peur de tomber entre les mains du vainqueur, s'enferme dans son cabinet, et s'y pend avec sa ceinture. Il n'avait régné que six semaines. Il laissa un petit-fils héritier de son nom, et de l'amour des Romains. Le vainqueur livra Carthage au pillage, et exerça les mêmes violences sur les autres villes de la province d'Afrique qui avaient abattu les statues de Maximin.

La mort des deux Gordien répandit la consternation dans Rome. Mais les sénateurs créèrent en même temps deux empereurs, dont l'un devait soutenir la guerre contre Maximin, et l'autre rester dans la capitale. Leur choix tomba sur Maxime et Balbin.

Maxime était parvenu par son mérite aux premières charges militaires et civiles

de l'empire. Comme il était d'une grande austérité de mœurs, on voulut tempérer son caractère par la douceur de Balbin. Celui-ci, d'une naissance illustre, avait exercé avec honneur les fonctions des plus hautes dignités de l'état; mais il brillait moins dans les armes que dans la conduite des affaires civiles. On leur conféra en commun tous les titres de la puissance impériale. Les inscriptions leur donnaient encore celui de *Pères du sénat*.

L'élection faite, les nouveaux empereurs se mirent en marche pour aller au Capitole prendre possession de leur dignité. Mais le peuple et les prétoriens se placèrent devant eux pour les empêcher d'avancer. Le peuple redoutait la sévérité de Maxime; et les soldats, auxquels Gordien le père avait promis d'abondantes largesses, voulaient un empereur de sa famille. Maxime et Balbin ne virent d'autre moyen pour les calmer que créer *César* un enfant de douze ans, qui régna ensuite sous le nom de *Gordien III*.

CHAPITRE III.

PRÉCIS DU RÉGNE DE MAXIME ET DE BALBIN,

(AN R. 188. J. C. 237)

A peine Maxime était parti de Rome qu'un trouble affreux mit la ville en danger de périr. Quelques prétoriens ayant pénétré sans armes dans le sénat, Gallicanus, personnage consulaire, les attaque avec un poignard, et les renverse morts au pied de l'autel de la victoire. D'autres prétoriens sont poursuivis dans leur camp par une multitude immense.

Le sénat prit parti pour le peuple, et ordonna des levées de troupes. De leur côté, les prétoriens se défendirent avec beaucoup de valeur, enfin ils font une sortie; le peuple prend la fuite, après un combat très vif; ils le poursuivent et entrent dans la ville. Assaillis d'une grêle de pierres et de tuile, ils ne balancent pas à mettre le feu aux maisons. L'incendie devint furieux et consuma entièrement un quartier de la ville.

Balbin ayant tenté en vain de calmer les esprits, on produisit le jeune César Gordien, monté sur les épaules d'un homme de la plus haute taille. Dès qu'il parut avec la pourpre impériale, le tumulte cessa.

Pendant Maximin étant arrivé devant la ville d'Aquilée, dont le sénat avait fait sa place d'armes, fut bien surpris d'en trouver les portes fermées. Les habitants encouragés par Crispinus, l'un des commandants de la place, se déterminèrent à soutenir un siège. Il y eut plusieurs combats, sans qu'aucune brèche pût être faite à la muraille. Pendant que le courage des assiégés croissait par le succès, la disette et le découragement se mettaient dans les troupes de Maximin. Sa férocité acheva de les porter au désespoir. Les plus disposées à la révolte furent les prétoriens, dont les femmes et les enfans étaient à Rome. Un jour de repos, où les autres troupes étaient dispersés dans le camp, ils se portèrent à la tente impériale. Les soldats qui la gardaient se joignirent sans balancer à leurs camarades, et arrachèrent de leurs drapeaux les images de celui qu'ils ne reconnaissaient plus pour empereur. Maximin sortit au-devant d'eux pour les faire

rentrer dans le devoir ; ils n'écouterent point ses discours ; ils le massacrèrent avec son fils , et leur ayant coupé la tête , ils abandonnèrent leurs corps aux bêtes féroces. Maximin était âgé d'environ cinquante-cinq ans ; il avait régné trois ans. Après leur mort , les hostilités cessèrent entre les assiégeants et les assiégés. Maxime , Balbin , et le jeune Gordien furent reconnus par toutes les troupes. Il est impossible d'exprimer les transports d'allégresse auxquels les Romains se livrèrent à la nouvelle de la mort des deux Maximin. La joie publique se renouvela à la vue de leurs têtes qui furent apportées à Rome. Après les avoir outragées de mille manières , la populace les brûla dans le Champ-de-Mars.

Le retour de Maxime à Rome fut un vrai triomphe ; mais rien ne pouvait consoler les prétoriens d'obéir à des empereurs qu'ils n'avaient point élus. Sachant que pendant les jeux capitolins , ceux-ci étaient seuls dans leur palais , ils s'ameutent et partent pour exécuter le dessein qu'ils ont conçu de s'en défaire. Ne trouvant aucune résistance , ils se rendent maîtres de la personne des deux empereurs , les dépouillent,

les traînent à travers les rues de la ville ,
les outragent de mille manières et finissent
par les massacrer. La mort de ces deux
princes est placée vers le 15 juillet de l'an
de Jésus-Christ. Ils avaient régné un peu
plus d'un an.

LIVRE XX.

GORDIEN III. — PHILIPPE. — DÉCIUS.
— GALLUS. — EMILIEN. — VALERIEN. —
GALLIEN.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉCIS DES RÈGNES DE GORDIEN III ET DE
PHILIPPE.

(An R. 989. J. C. 238.)

Le sénat et le peuple reconnurent avec acclamation Gordien empereur. Ce jeune prince réunissait en sa personne la beauté de la figure, la franchise, la douceur des manières, beaucoup d'affabilité, et du goût pour les lettres : mais sa mère le livra d'abord à d'avidés courtisans qui consultèrent moins l'honneur du prince que leurs propres intérêts. Lorsqu'il eut ensuite pris Mysithée pour beau-père et pour ministre, il fit régner la justice et les lois, rétablit la discipline et ne cessa point de faire bénir la sagesse de son gouvernement.

Tout était tranquille dans l'empire, lorsque Sapor, roi des Perses, attaqua les pro-

vinces romaines en Orient. Gordien se mit en devoir de le repousser ; il ouvrit le temple de Janus, l'an de Jésus-Christ 242, et prit son chemin, avec son beau-père, par la Mœsie et la Thrace. Arrivé en Syrie, il poussa la guerre avec tant de vigueur, que Sapore effrayé abandonna rapidement toutes ses conquêtes pour se retirer dans ses états. On fut redevable de ce succès à Mysithée qui mourut peu de temps après ; avec lui périrent le bonheur et la gloire de Gordien. Philippe, qui lui succéda dans la charge de préfet du prétoire, fut soupçonné d'avoir hâté sa mort par un remède qu'il lui fit donner dans une maladie dont il était attaqué.

Ce Philippe ne considérant la charge de préfet du prétoire, que Gordien lui donna, que comme un degré pour s'élever au trône, fit tant par ses manœuvres auprès des principaux officiers de l'armée, que Gordien fut obligé de l'associer à l'empire comme son collègue et son tuteur. Bientôt il prétendit régner seul, en faisant périr ce jeune prince. Gordien succomba, l'an de Jésus-Christ 244. Il était âgé d'environ vingt ans, et en avait régné près de six.

(An R. 995, J. C. 244.)

Le sénat joignit son suffrage à celui des troupes, et lui décerna tous les titres de la puissance impériale. Dès le commencement de son règne, cet empereur s'associa son fils, âgé de sept ans, en lui donnant le titre de *César*; ensuite il fit la paix avec le roi des Perses. De retour à Rome, il déclara Auguste son fils âgé de dix ans, et l'année suivante qui finissait, l'an 1000 de la fondation de Rome, il célébra les jeux séculaires. Peu de temps après, les vexations de Priscus, commandant des troupes en Orient, excitèrent un soulèvement. Jotapien fut proclamé *Auguste*, et l'armée de Mœsie éleva dans le même temps à l'empire P. Carvinus Marinus, simple centurion. Mais ces deux rebelles périrent peu après dans les provinces mêmes où ils avaient joué le rôle d'empereurs. Décius, que Philippe avait envoyé pour châtier ceux qui avaient favorisé l'entreprise de Marinus, fut proclamé *Auguste* par les armées de Mœsie et de Pannonie, et se mit de suite en marche pour attaquer Philippe en Italie. Les deux armées en vinrent aux mains près de Vérone :

Philippe fut vaincu et tué. Il avait régné cinq ans. Son fils fut également tué par les rétoriens, dès qu'on eut appris à Rome sa défaite et sa mort.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DES RÈGNES DE DÉCIUS, DE GALLUS ET D'ÉMILIEN.

(An R. 1000. J. C. 249.)

Décius s'était élevé, par ses talents et son mérite, au consultat et aux premiers rangs dans le sénat. La persécution qu'il exerça contre les chrétiens, que Philippe avait protégés, fut un des premiers événements de son règne. Cependant elle n'agit avec toute sa force que pendant une année, à cause des dangers dont l'empire était menacé par une invasion des Goths, qui, ayant passé par le Danube, se répandirent dans l'Illyrie, la Thrace et la Macédoine. Décius se transporta en Illyrie. Il faisait la guerre avec succès, lorsque Valens se fit proclamer empereur. Ce rebelle périt en peu de

jours. Gallus, un des principaux officiers de l'armée romaine, voulut aussi aspirer au trône. Pour se défaire de Décius il concerta avec les Goths le projet d'une embuscade. Les barbares se portèrent près d'un marais profond et fangeux, dans lequel Décius, trompé par un faux avis de Gallus, s'engagea et périt avec toute l'armée romaine. Son règne avait duré un peu plus de deux ans.

(An R. 1002. J. C. 251.)

Gallus fut proclamé empereur après la mort de Décius par les troupes de Mœsie et de Pannonie. Il adopta Hostilien, fils de Décius, et le fit déclarer Auguste. Après avoir conclu un traité honteux avec les Goths, il se rendit à Rome, où le sénat l'avait déjà reconnu. Il se livra à la mollesse et à la nonchalance, et son règne n'est connu que par la dévastation des barbares, et par une peste effroyable qui dura plus de douze ans. Cette peste couvrit d'un voile l'exécution des desseins qu'il avait formés contre la vie d'Hostilien. Après lui avoir fait prendre du poison, il répandit le bruit que la contagion avait terminé ses jours, et il éleva son propre fils Volusien au rang d'Auguste.

Cependant les Goths avaient envahi la Mœsie. Emilien, Maure de nation, qui commandait les troupes romaines dans cette province, les battit, les repoussa au-delà du Danube et leur enleva tout leur butin. Après un si grand succès, il fut proclamé empereur par son armée et se mit en marche vers l'Italie. Gallus et son fils marchèrent à sa rencontre. Les deux armées se rencontrèrent à Interamna en Hongrie; mais, celle de Gallus termina la querelle en le tuant avec son fils, et en se donnant à Emilien. Il avait régné environ deux ans.

An R. 1004. J. C. 255.

Emilien, reconnu par le sénat, se conduisit dans Rome avec beaucoup de douceur; mais il s'éleva bientôt contre lui un rival redoutable dans la personne de Valérien. Ce général, que Gallus avait envoyé pour lui amener les troupes de Gaule et de Germanie, ayant appris la mort de cet empereur, se fit proclamer Auguste par les troupes qu'il conduisait à son secours. Emilien fut tué par ses soldats à Spolète, après un règne de 4 mois.

CHAPITRE III.

PRÉCIS DES RÈGNES DE VALÉRIEN ET DE GALLIEN.

Valérien, proclamé empereur par les soldats, fut reconnu par le sénat. Gallien, son fils, reçut le titre de *César*, et peu après celui d'*Auguste*. Valérien avait de la simplicité dans les mœurs, aimait la justice. C'était un esprit borné et crédule, aussi son règne ne fut qu'un tissu de malheurs: Les Germains ravageaient les Gaules et les peuples scythiques désolaient l'Illyrie et l'Asie. Il envoya son fils Gallien contre les premiers. Ce jeune prince vainquit dans plusieurs combats, et prit le surnom de *Germanicus Maximus*. Valérien, qui s'était transporté à Bysance, employa avec succès contre les Barbares les lieutenants Claude et Aurélien, qui furent dans la suite empereurs, ainsi que Probus, qui, fort jeune encore, fit des prodiges de valeur.

Valérien obligé d'aller au secours d'Édesse que Sapor, roi des Perses, assiégeait, partit d'Antioche, et entra dans la Mésopotamie. Vaincu dans une bataille par la trahison d'un général qui avait toute sa confiance; il fut fait prisonnier dans une entrevue que Sapor lui fit proposer pour des conditions de la paix. Il éprouva dans une longue captivité plus d'ignominies que le plus vil des esclaves. Son vainqueur le traînait partout à sa suite, chargé de chaînes. Lorsque Sapor voulait monter à cheval, il fallait que l'infortuné Valérien se courbât jusqu'à terre pour lui servir de montoir.

Après plusieurs années d'esclavage, lorsque la mort eut terminé ses souffrances, Sapor ordonna qu'il fût écorché, qu'on teignît sa peau en rouge, qu'on la remplît de paille pour lui conserver la forme humaine, et qu'en cet état on la suspendît dans un temple, comme un monument durable de la honte des Romains; et lorsqu'il recevait des ambassadeurs de Rome, il leur montrait ce hideux spectacle pour rabaisser leur orgueil.

(An R. 4011. J. C. 260.)

Aussitôt après le désastre de Valérien, Gallien, son fils, se mit à exercer la souveraine puissance, sans qu'il fût besoin ni de délibération du sénat, ni de proclamation de la part des soldats. Ce prince était dans les Gaules lorsqu'il apprit la captivité de Valérien. « Je savais bien, dit-il, que mon père était sujet aux accidents de la fortune. » Gallien était insensible à tout, hormis à ses plaisirs. Cependant les Barbares du nord continuaient leurs courses; Sapor avait repris Antioche, et était venu assiéger Césarée de Cappadoce. La peste cessait d'exercer ses ravages dans la capitale et les provinces, la disette, la famine, les séditions dans les villes; en un mot tous les fléaux menaçaient l'empire d'une ruine certaine, et Gallien se divertissait! Lorsqu'on vint lui annoncer que l'Égypte était révoltée: « Eh bien! dit-il, est-ce que nous ne pouvons pas subsister sans le lin d'Égypte? » Après avoir perdu la Gaule, il se mit à rire et dit: « La république est-elle ruinée parce que nous n'aurons plus d'étoffes de la fabrique d'Arras? »

Cependant deux généraux arrêterent les projets ambitieux de Sapor. Baliste forma un corps d'armée des débris des troupes vaincues, et le força d'abandonner ses conquêtes. Là, il fut aidé par Odénat, prince de Palmyre, qui fit rentrer la Mésopotamie sous la domination des Romains. Au milieu de ses victoires, ce prince reconnut toujours les lois de Gallien. Baliste n'imita pas cet exemple. Il se lia avec Macrien pour l'élever sur le trône impérial. Ce Macrien, non moins habile dans les affaires que dans la profession des armes, avait deux fils. Comme il était estropié et boiteux, il les fit proclamer empereurs dans le même temps que les troupes lui donnaient ce titre. Après sa révolte, Macrien résolut de se faire reconnaître en Occident, en marchant lui-même vers la Grèce et l'Italie avec son fils aîné. Peu de temps après, Valens et Pison, prirent la pourpre impériale dans la Grèce. Celui-ci fut tué par l'ordre de Valens, qu'il était venu surprendre par l'ordre de Macrien, et Valens fut mis à mort par ses propres soldats. Délivré de ces deux rivaux, Macrien rencontra sa perte dans la guerre qu'il por-

ta en Illyrie. Ingénuus, commandant la Pannonie, s'était fait revêtir par ses soldats de la pourpre impériale; Gallien, qui avait marché contre lui, l'avait vaincu. Cet usurpateur ayant été tué, les troupes et les peuples de Mœsie, irrités de la cruauté du vainqueur, s'étaient donné un défenseur en élevant à l'empire Régillien. Ce Régillien avait été bientôt victime d'une sédition qui s'était élevée parmi ses troupes. Il n'était plus lorsque Macrien arriva en Illyrie.

Auréole commandait alors pour Gallien dans cette province. Il présenta la bataille à Macrien, dont l'armée se trouvait affaiblie de plus d'un tiers. Cette armée abandonna son chef, qui fut réduit à demander, comme une grâce, à ceux qui le trahissaient, sa mort et celle de son fils.

La chute de Macrien entraîna celle de Quiétus, son autre fils, qu'il avait laissé en Orient. Assiégé par Odénat dans la ville d'Emèse, il fut tué par les habitants, et son corps jeté par dessus les murailles de la ville. Baliste, qui, pour faire sa paix avec Odénat, leur avait conseillé ce meurtre, se rendit maître de la ville après la retraite du prince de Palmyre, s'empara des trésors de Macrien,

et se fit proclamer empereur. Il porta ce titre pendant trois ans, au bout desquels Odénat le fit tuer par ses soldats. Pour le récompenser, Gallien lui donna le commandement général des troupes romaines en Syrie, et le créa *Auguste*.

Plusieurs autres généraux prirent le titre d'empereurs ; en Egypte , Emilien préfet de cette province se revêtit de la pourpre impériale. Il se disposait à aller porter la guerre en Ethiopie, lorsqu'il fut attaqué par l'Egyptien Théodote. Vaincu dans un bataille il se renferma dans Alexandrie, y fut assiégé, pris et envoyé à Gallien, qui le fit étrangler dans sa prison. L'Afrique eut aussi son empereur , dans la personne de *Celsus*, qui fut tué sept jours après son élévation. En Isaurie, un brigand de profession, nommé *Trébellianus*, prit le titre d'empereur. Le frère de Théodote l'Egyptien, ayant été envoyé contre lui par Gallien, le vainquit et le tua. Saturnin, habile général, usurpa les titres de la puissance impériale. Sa rigueur dans le maintien de la discipline lui attira la haine des troupes, et il fut tué par ceux qui l'avaient élu.

Cependant les Hérules, sortis des Palus-

Méotides, vinrent s'emparer de Bysance et de Chrysopolis. Ils avaient traversés la Macédoine et une partie de la Thrace, lorsque l'empereur Gallien les attaqua, les battit, et obligea leur chef à lui demander la paix.

Pendant que ce prince se signalait contre les Hérules, Odénat, après avoir remporté des avantages signalés contre Sapor, fut assassiné avec son fils. Méonius, son neveu et son meurtrier, usurpa le titre d'*Auguste* et se fit proclamer empereur. Il fut tué peu de temps après par ceux qui l'avaient élu, et Zénobie, veuve d'Odénat, se mit en possession de la souveraine puissance sans être reconnue par Gallien.

Cette même année (de J.-C. 267) fut aussi celle où Posthume, qui régna sept ans dans les Gaules, fut tué avec son fils par son armée. Il avait usurpé la puissance impériale dès la première année du règne de Gallien, après avoir fait mettre à mort le César Valérien, fils aîné de cet empereur. Parvenu à la souveraine puissance, Posthume l'exerça d'une manière propre à servir de modèle aux princes dont les titres sont les plus légitimes. Gallien vint l'attaquer à différentes reprises, mais inutilement. Après la mort

de Posthume, Lélien, qui fut d'abord reconnu empereur par les soldats, ne jouit de sa puissance que quelques mois. Victorin, qui avait eu la principale autorité sous Posthume, l'attaqua, le tua, et prit sa place. Ce nouveau tyran ne tarda pas à être tué lui-même. Les soldats firent éprouver le même sort à son fils, qu'il avait créé César. Victoria, femme de Victorin, et qui était décorée des titres d'*Augusta* et de *mère des armées*, fit élire pour empereur un certain Marius, qui, d'armurier qu'il était, s'était avancé dans le service par sa valeur. Il ne régna que trois jours. Il fut tué par un soldat qui, autrefois, avait travaillé dans sa boutique : « Cette épée est l'ouvrage de tes mains, » dit ce meurtrier en le frappant. Après la mort de Marius, Victoria lui substitua Tréticus, son parent, alors gouverneur d'Aquitaine. Ce prince prit la pourpre à Bordeaux, et donna le titre de *César* à son fils. Il régna dans les Gaules pendant six ans.

Pendant que Gallien combattait les Barbares en Illyrie, Auréole, qui commandait une armée en Italie, se faisait proclamer empereur par ses soldats. A cette nouvelle, Gallien laisse pour commander en sa place

Marcien et Claude. Auréole, attaqué et vaincu dans un combat, s'enferme dans la ville de Milan. Gallien faisait le siège de cette ville lorsque Claude et Macrien vinrent le rejoindre pour lui ôter l'empire avec la vie. Ils s'associèrent pour l'exécution de leur dessein Cécropius, commandant de la cavalerie des Dalmates. Pendant que Gallien était à table, on vint l'avertir que les assiégés faisaient une sortie. Il se lève précipitamment, et sans attendre qu'on l'ait entièrement armé, il monte à cheval et se rend sans ses gardes vers le lieu qui lui a été indiqué. Sur la route, Cécropius le perce d'un trait lancé par derrière. Il tombe de cheval et meurt peu d'heures après. Valérien, son frère, et le César Salonin, son fils, furent tués après lui. Il avait régné huit ans, à compter de la captivité de son père. La nouvelle de sa mort fut reçue à Rome avec des transports de joie. Le sénat et le peuple se réunirent pour charger sa mémoire d'imprécations. Ses ministres et ses parents furent victimes de la haine qu'on lui portait.

LIVRE XXI.

**CLAUDE. — AURÉLIEN. — TACITE. —
PROBUS. — CARUS. — CARIN. — NUMÉRIEN.**

PRÉCIS DES RÈGNES DE CLAUDE II ET D'AURÉLIEN.

(An R. 1019. J. C. 268.)

Lorsque Claude eut été proclamé par les soldats, son premier soin fut d'écrire au sénat, qui accorda avec joie au vœu de l'armée. Il crut d'abord devoir se défaire d'Auréole, qui tenait toujours dans Milan. Celui-ci demanda la paix et ne put l'obtenir. Dans son désespoir, il fit une sortie, fut vaincu et tué par ses soldats. Après sa victoire, Claude vint à Rome où il séjourna quelques mois.

Cependant l'empire était dans une situation violente : Tétricus occupait les provinces d'Occident; Zénobie, à l'Orient, étendait ses conquêtes, et forçait l'Égypte à reconnaître ses lois; et les Goths désolaient les provinces du centre. « La guerre de Tétricus est la mienne, dit Claude, celle

des Goths est la guerre de l'état. » Il résolut donc de commencer par délivrer l'empire des courses des Barbares. Les Goths au nombre de trois cent vingt mille combattants et une flotte de deux mille vaisseaux descendirent dans le canal du Bosphore, se dirigèrent vers l'Hellespont et vinrent assiéger Thessalonique et Cassandree: leur flotte ravagea les côtes de la Grèce, celles de l'Asie-Mineure et plusieurs îles. Claude ne fut pas long-temps sans aller les attaquer. Sur la nouvelle de sa marche, ils s'étaient retirés en Macédoine; ayant été atteints à Naïssus, aujourd'hui Nissa en Serbie, ils furent défaits dans une sanglante bataille, où cinquante mille d'entre eux furent tués sur la place. Après sa victoire, le vainqueur les poursuivit sans relâche, et leur fit un nombre prodigieux de prisonniers. Ceux qui échappèrent à cette nouvelle défaite, se retirèrent dans les gorges du mont Hæmus, où la faim et les maladies achevèrent de les exterminer. Quant à leur flotte, ceux qui la montaient descendirent en Macédoine, et ne firent qu'augmenter le désastre de leur nation. Dispersés çà et là, ils furent tous tués, ou pris, et les vaisseaux

coulés à fond. La victoire de Claude est comparable aux plus fameuses qui aient jamais été remportées par les généraux et les empereurs romains. Ce fut donc à juste titre qu'il prit le surnom de *Gothique*; sa mort arrêta le cours de ses exploits. Une maladie contagieuse s'étant mise dans l'armée romaine, il en fut attaqué et mourut à Sirmium, dans la cinquante-sixième année de son âge, et dans la troisième de son règne. Il fut regretté du sénat, du peuple et des soldats, et mis au nombre des dieux.

(An R. 1021, J. G. 270.)

Aussitôt après la mort de Claude II, Aurélien fut élevé à l'empire par les légions d'Illyrie; mais il eut d'abord un rival dans la personne de Quintillus, frère de Claude, qui commandait un corps de troupes près de la ville d'Aquilée. Ce nouvel empereur ne jouit pas long-temps de sa puissance. Dix-sept jours après, voyant ses soldats disposés à reconnaître Aurélien, il prit le parti de se faire ouvrir les veines.

Aurélien, fils d'un laboureur d'Illyrie, était parvenu successivement aux premiers grades de l'armée. Après la mort de Quin-

tillus, il se hâta d'aller se faire reconnaître à Rome, où il ne fit pas un long séjour. Appelé en Pannonie par les Goths, qui menaçaient cette province d'une invasion, et qui avaient passé le Danube, il leur livra une sanglante bataille après laquelle ils furent forcés de se retirer. Il leur accorda la paix qu'ils demandaient, et revint en Italie, menacée d'une invasion des Allemands, des Marcomans, des Juthonges et des Vandales. Se mettant à leur poursuite, il les atteignit près de Plaisance, leur livra bataille et fut défait. Il eut bientôt repris sa supériorité sur les Barbares, qui, s'étant avancés jusqu'à Fano, furent battus et obligés de rétrograder. Cette victoire fut suivie d'une seconde, et celle-ci d'une troisième. Chassés de l'Italie, les Barbares furent poursuivis jusqu'au-delà des Alpes. Frappé des dangers que la ville de Rome avait courus pendant l'invasion des Barbares, Aurélien à son retour en agrandit et fortifia l'enceinte.

(An R. 1023. J. C. 272.)

Le grand objet d'Aurélien, après avoir chassé les Barbares de l'Italie, était la

guerre contre Zénobie, reine de Palmyre. Cette princesse, qui avait toutes les vertus des héros, avait gagné du terrain dans l'Asie. Déjà la Cappadoce et la Bithynie la reconnaissaient; il était temps qu'Aurélien arrêtât ses progrès. Dans la deuxième année de son règne, il partit de Rome pour marcher contre elle. Dès qu'il eut passé le Bosphore, la Bithynie se soumit sans résistance. La ville de Thyanes en Cappadoce l'arrêta, et lui fut livrée par un de ses principaux habitants, qu'il fit mourir pour le punir de sa trahison. De là il continua de marcher à la rencontre de Zénobie, qui, à la tête de grandes forces, l'attendait à l'entrée de la Syrie. Arrivé près du bourg d'Immæ, il défit dans un combat la cavalerie palmyrénienne, et fit ensuite son entrée dans la ville d'Antioche, que Zénobie avait abandonnée pour gagner Emèse et se préparer à y soutenir un nouveau choc. Aurélien ne tarda pas à l'y attaquer. La victoire fut vivement disputée, mais enfin la défaite des troupes fut complète. Cette princesse alla s'enfermer dans Palmyre.

Aurélien, arrivé devant cette place, se disposa à en faire le siège. Avant de com-

mencer les attaques, il voulut tenter la voie de la négociation, et ce ne fut qu'après que Zénobie eut rejeté avec une héroïque fierté la proposition humiliante qu'il lui fit de livrer sa personne et ses trésors, qu'il entreprit de la réduire par la force. Ce siège dura long-temps, et ce fut la disette des vivres qui mit fin à la résistance de Zénobie. Cette princesse, déterminée à s'enfuir chez les Perses pour leur demander du secours, monta sur un chameau, et gagna l'Euphrate; mais Aurélien, averti de sa fuite, la fit poursuivre par des cavaliers qui se saisirent de sa personne et la lui amenèrent. Lorsqu'elle parut devant Aurélien, ce prince lui demanda d'un air irrité comment elle avait osé insulter les empereurs romains. « Je vous reconnais, lui dit-elle, pour empereur, vous qui savez vaincre; Gallien et ses semblables ne m'ont jamais paru dignes de ce nom. »

Les soldats romains demandaient la mort de cette héroïne; mais trouvant de la lâcheté à faire mourir une femme que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains, il lui conserva la vie, mais les principaux de sa cour furent envoyés au supplice. De

ce nombre fut le célèbre Longin , auteur du traité du *Sublime*.

Après ces heureux événements , le vainqueur de Palmyre reprit la route de l'Europe ; mais à peine a-t-il passé le Bosphore de Thrace , qu'il apprend la révolte des habitants de cette ville qui avaient proclamé empereur un parent de Zénobie. Il retourna sur ses pas. La ville est livrée au pillage , et presque tous ses habitants sont passés au fil de l'épée.

Aurélien eut ensuite à soumettre l'Égypte , qui s'était révoltée par les suggestions de Firmus , ancien allié de Zénobie , qui s'était fait proclamer Auguste. Firmus , assiégé dans Alexandrie , fut pris et périt dans les tourments.

Aurélien , vainqueur de Zénobie et de l'Égypte , retourna en Occident pour faire la guerre à Tétricus , qui régnait depuis six ans sur la Gaule , l'Espagne et la Grande-Bretagne. Lorsqu'il fut arrivé en Gaule , ce rebelle feignit de vouloir le combattre ; mais au moment où les deux armées venaient de se rencontrer près de Châlons-sur-Marne , il se remit avec son fils au pouvoir de l'empereur. Néanmoins , ses troupes

se battirent avec acharnement ; mais bientôt elles se mirent en désordre , et furent bientôt écrasées ou dispersées. Cette bataille termina la guerre , et toutes les provinces qui étaient séparées de l'empire depuis treize ans retournèrent sous les lois de Rome.

Enorgueilli par tant de succès, Aurélien prit goût pour la magnificence , porta des habits d'étoffe d'or , enrichis de pierreries , et prit le diadème , inconnu jusqu'alors aux empereurs romains.

Il triompha en même temps de Zénobie , de Tétricus , des Goths et d'autres barbares. Tétricus avait la casaque impériale de pourpre , une tunique couleur d'or , et un haut-de-chausse à la gauloise ; il marchait accompagné de son fils , qui avait aussi porté le titre d'empereur. Zénobie était si chargée de pierreries , de diamans , et d'ornemens de toute espèce , qu'elle avait peine à en supporter le poids. Les chaînes d'or qu'on lui avait mises aux pieds , aux mains et au cou , étaient soutenues par quelques uns de ses gardes.

Aurélien traita , au reste , Tétricus et Zénobie avec générosité. Il donna à cette

princesse une retraite commode dans les environs de Tibur, où elle passa le reste de ses jours. menant la vie d'une dame romaine. Il rendit à Tétricus la dignité sénatoriale, et le fit visiteur et réformateur de la Lucanie.

Les jours qui suivirent le triomphe d'Aurélien furent une continuation de réjouissances publiques et de largesses. Ce prince accorda une remise générale de tout ce qui était dû d'ancienne date à l'état; et brûla, dans la place de Trajan, les titres de créance. Il voulut que, sous son gouvernement, chacun jouît en pleine tranquillité de ses biens et de ses droits. Il arrêta par une amnistie toutes les recherches qu'on aurait pu faire de ceux qui avaient porté les armes contre lui. Il réprima avec une vigueur extrême les délateurs, qui, sous prétexte de zèle pour les intérêts du fisc, vexaient les particuliers. Il punit des supplices les plus cruels les concussionnaires et ceux qui se rendaient coupables de péculat. C'était un prince juste; mais sa sévérité allait souvent jusqu'à la cruauté.

Il construisit dans Rome, en l'honneur du soleil, sa divinité favorite, un temple

superbe, et enrichit de ses offrandes tous ceux de la ville, entre autres le Capitole. Ces soins pacifiques ne l'occupèrent que peu de temps. Il se rendit en Gaule où sa présence arrêta quelques mouvements. Ce fut dans ce voyage qu'il rebâtit et agrandit l'ancienne ville de *Genabum* sur la Loire, à laquelle il donna son nom *Aurelianum*, d'où s'est formé celui d'*Orléans*.

De là Aurélien se disposait à passer en Orient, pour aller faire la guerre aux Perses, lorsque son excessive sévérité donna lieu à une conjuration qui le fit périr. Il était à Cœnophrunium en Thrace, et n'attendait que le moment favorable pour passer le détroit, lorsque Mnestée, un de ses secrétaires, qu'il avait menacé de punir comme coupable d'extorsions et de rapines, résolut de le prévenir. Habitué à contrefaire l'écriture de l'empereur, il dressa une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par l'empereur, et y ajouta le sien propre. Ceux qui se virent inscrits sur cette liste, trompés par l'écriture, se concertèrent; et, ayant épié le moment où Aurélien sortait sans être accompagné, ils se jetèrent sur lui et

le tuèrent. Aurélien avait régné près de cinq ans. Le sénat regretta peu cet empereur ; le peuple , qui avait reçu de lui de grandes largesses , fut touché de sa mort ; l'armée le vengea ; Mnestée , principal auteur de l'attentat , fut exposé aux bêtes , et plusieurs de ses complices furent sur-le-champ mis à mort.

Après la mort d'Aurélien , les armées et le sénat se renvoyèrent réciproquement l'élection du chef de l'empire. Enfin le sénat assemblé sur une dernière réponse de l'armée , qui persistait à s'en rapporter à son jugement , jetèrent les yeux sur Claudius Tacitus , l'un d'entre eux , et descendant de Tacite , l'historien. Le peuple ratifia cette élection par ses acclamations.

CHAPITRE II.

PRÉCIS DES RÈGNES DE TACITE ET DE PROBUS.

(An R. 1026 J. C. 275.)

Tacite voulut que le sénat se regardât comme jouissant du pouvoir suprême , e

lui rendit toute sa splendeur. Pour s'affermir dans la possession du trône, il alla d'abord montrer aux armées d'Illyrie et de Thrace l'empereur, à l'élection duquel leur modération avait donné lieu.

Il fit périr les principaux coupables de l'attentat commis en la personne d'Aurélius, et surtout celui qui l'avait tué de sa propre main. Ceux qu'il épargna lui donnèrent bientôt lieu de s'en repentir.

Reconnu de tout l'empire, il se mit en devoir de le venger des insultes des Barbares, qui ravageaient l'Asie-Mineure. Ayant partagé son armée en deux grandes divisions, et pris le commandement de la première, en laissant à Florien, son frère, celui de la seconde, il vint à bout de repousser les Goths. Ce prince victorieux se disposait à passer en Europe, lorsqu'il fut prévenu par une conspiration qui lui ôta l'empire avec la vie. Il avait régné un peu plus de six mois.

(An R. 4027. J. C. 276.)

Après la mort de Tacite, Florien, préfet du prétoire, fut élu empereur par l'armée qu'il commandait dans le voisinage du Bos-

phore ; et les légions d'Orient proclamèrent Probus leur général. Rome et l'Occident reconnurent Florien , et Probus eut pour lui la Syrie , l'Égypte et les provinces voisines. Florien , ayant abandonné les Goths , se mit en marche pour livrer bataille à son rival. Une maladie se mit parmi ses troupes , et par l'affaiblissement qu'elle leur causa , elle donna l'avantage dans un combat à celle de Probus. Découragées , elles le tuèrent , et se réunirent aux légions de l'Orient.

Probus n'ayant plus de concurrent , écrivit au sénat pour lui demander la confirmation de son élection. On conçoit aisément qu'elle ne lui fut pas refusée. Pour témoigner cette reconnaissance à cette compagnie , il se réduisit au commandement des troupes , et lui laissa dans le civil l'administration pleine et absolue. A la probité , Probus joignait l'élévation de l'esprit et du courage. Il se fit aimer des soldats par sa justice , sans nuire à la discipline. Jamais il ne les laissa oisifs ; en temps de paix , il les occupait à des travaux publics.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de punir tous ceux qui avaient attenté à

la vie d'Aurélien et de celle de Tacite. Il pardonna aux partisans de Florian.

Appelé dans les Gaules par les courses des Francs et autres peuples germaniques, il y courut, et tua quatre cent mille barbares, leur reprit soixante-dix villes, leur fit passer le Rhin, et neuf de leurs rois vinrent se jeter aux pieds du vainqueur pour demander la paix.

L'année suivante, Probus marcha vers l'Illyrie, qu'inquiétaient les Sarmates. Il reprit sans combat, et par la seule terreur de son nom, tout ce que les Barbares avaient enlevé. Dans l'Asie-Mineure, les Isaures, peuple de brigands, firent plus de résistance. A l'approche des troupes romaines, leur chef, nommé Lydius, s'enferma dans la ville de Cremna, et s'y défendit longtemps. Enfin, il fut tué par un des siens, et les Romains entrèrent dans la place. Après cette expédition, Probus se mit en marche vers l'Orient, dont il voulait assurer les frontières contre les Perses. A son approche, leur roi Vararane II, lui envoya des ambassadeurs, qui le trouvèrent campé sur des montagnes d'Arménie d'où l'on découvrait tout leur pays. Lorsqu'ils parurent en

sa présence, il était assis sur l'herbe, prenant son repas, qui consistait en une purée de pois avec quelques morceaux de porc salé, ayant une casaque de pourpre toutunie, et un bonnet sur la tête. Avec un extérieur si simple, il tint à ces ambassadeurs un langage qui les fit trembler : « Je suis
« l'empereur, leur dit-il; dites à votre maître que si, dans le jour, il ne se hâte pas
« de réparer les dommages qu'il a faits aux
« Romains, il verra, avant la fin du mois,
« toutes les campagnes de son royaume
« aussi nues que ma tête. » En même temps il ôta son bonnet pour leur montrer sa tête, sur laquelle il n'y avait pas un cheveu. Il ajouta que, s'ils avaient besoin de manger, ils pouvaient prendre part à son repas, sinon qu'ils eussent à sortir du camp sur l'heure. Les ambassadeurs ayant fait leur rapport à Vararane, ce prince en fut si effrayé qu'il vint lui-même trouver l'empereur, et la paix fut conclue.

De retour en Europe, Probus eut à étouffer dans l'intérieur la rébellion de trois tyrans. Le premier est Saturnin, gouverneur d'Egypte. Ayant été proclamé Auguste par le peuple d'Alexandrie, il se retira en-

suite en Palestine, où il fut reconnu empereur par les soldats qu'il commandait. Attaqué par les troupes restées fidèles à Probus, il alla se renfermer dans le château d'Apamée, où, ayant été forcé et pris, il fut mis à mort. Le deuxième tyran était Proculus. Ce fut à Cologne, et dans un repas où un bouffon lui mit la pourpre sur les épaules, qu'il fut proclamé Auguste. Les troupes du voisinage le reconnurent d'abord, et la rébellion s'étendit ensuite dans la Gaule, les Espagnes et la Grande-Bretagne. A cette nouvelle, Probus se mit en marche contre Proculus, qui, battu, fut réduit à aller chercher un asile chez les Francs. Ceux-ci le livrèrent à Probus, et il subit la peine de mort. Le troisième tyran fut Bonosus, commandant de la flotille romaine sur le Rhin. Il arriva que, par sa négligence, les Germains y mirent le feu. Craignant d'être puni, il ne vit pas pour lui d'autre ressource que de prendre le titre d'empereur. Ce moyen lui réussit mal. Vaincu par Probus, il s'enfuit à Cologne et s'y pendit. Une quatrième rébellion eut lieu dans la Grande-Bretagne; le chef, qui était commandant de l'île, fut assassiné par un de ses amis.

Après toutes ses guerres contre les ennemis et contre les rebelles, Probus triompha. Il donna aux Gaulois, aux Espagnols et aux Pannoniens la permission de planter des vignes, en levant la défense que Domitien avait faite.

Se disposant à aller venger sur les Perses le malheur et la honte de Valérien, il prit sa route par l'Illyrie, et s'y arrêta. Pendant ce séjour, il fit travailler ses troupes au dessèchement des marais dans le voisinage de Sirmium. Les soldats, auxquels ces travaux déplaisaient, se mutinèrent. Ce grand empereur fut attaqué par ces furieux, et tué comme il voulait s'enfuir dans une tour garnie de fer, qu'il avait fait élever pour observer ce qui se passait dans les environs. Il avait régné six ans, et en avait vécu cinquante. Il fut regretté du sénat et du peuple romain, et l'armée même se reprocha sa mort.

CHAPITRE III.

PRÉCIS DES RÈGNES DE CARRUS CARIN ET DE
NUMÉRIEN.

(An R. 1033. J. C. 282.)

Aussitôt après la mort de Probus, Carus, préfet du prétoire, fut proclamé *Auguste* par l'armée qu'il commandait. Immédiatement après son élection, il écrivit au sénat, moins pour lui en demander la confirmation, que pour lui notifier ce qui s'était passé. Deux objets l'occupèrent ensuite, la guerre et l'établissement de sa famille. Il décora d'abord du titre de *César*, et quelque temps après, il éleva à la dignité d'*Auguste* ses deux fils, Carin et Numérien.

Cependant la mort de Probus avait relevé le courage des Barbares. Carus rabattit bientôt leur arrogance par une grande victoire qu'il remporta sur eux. Après cette expédition, il alla porter la guerre chez les Perses, et venger enfin Valérien. En partant, il

chargea Carin, son fils aîné, de la défense de l'Italie et des Gaules contre les Germains. Numérien l'accompagna. Il reconquit la Mésopotamie, s'empara de Séleucie et de Ctésiphon dans une seule campagne, et se proposait de pousser plus loin ses victoires, lorsqu'étant campé au-delà du Tigre et malade, il fut tué dans sa tente par Arrius Aper, son préfet du prétoire, qui, pour commettre ce crime, profita d'un furieux coup de tonnerre qui jeta la consternation dans toute l'armée.

Carus n'avait régné que dix-sept mois. Après sa mort, il fut mis au rang des dieux.

(An R. 1034. J. C. 283.)

Carin et Numérien succédèrent à leur père de plein droit. Leur règne ne fut pas long. Numérien périt le premier par le crime de celui qui avait ôté la vie à son père. Ce jeune prince, absorbé par la douleur de la perte qu'il venait de faire, retira son armée du pays ennemi, et la fit rentrer sur les terres de l'empire. Pendant que les troupes s'avançaient vers l'occident, on portait ce prince au milieu d'elles dans une litière bien fermée, de peur que le jour ne blessât ses

yeux, fatigués par les larmes que la mort de Carus lui avait fait répandre. Tous les soins du commandement roulaient sur Arrius Aper. Cet ambitieux lui fit donner la mort par des officiers de la chambre impériale. Numérien avait régné environ neuf mois depuis la mort de Carus.

A Chalcédoine, l'armée s'assembla pour élire un empereur. Tous les suffrages se réunirent en faveur de Dioclétien, qui s'était élevé par son mérite jusqu'au commandement de la plus noble partie de la garde impériale. Aussitôt après son élection, Dioclétien monta sur le tribunal de gazon qui avait été préparé ; et tirant son épée, attestant le soleil qui l'éclairait, il jura qu'il n'avait eu aucune part à la mort de Numérien. Ensuite, se tournant vers Aper, que l'on gardait à la tête des drapeaux : « Voilà, dit-il, l'auteur du crime ; » et, sur-le-champ, il descendit du tribunal, courut à lui, le perça et l'abattit à ses pieds. Dix jours après son élection, Dioclétien fit son entrée à Nicomédie, dont il affectionna le séjour pendant tout son règne.

L'empire se trouva partagé en deux royaumes, Carin et Dioclétien, dont l'un possé-

dait l'occident et l'orient. Les armes seules pouvait décider cette querelle, et des deux côtés on se prépara à la guerre. Dioclétien s'avança à travers l'Illyrie à la tête de forces considérables. Carin marcha au-devant de lui, et les armées se rencontrèrent dans la Mœsie-Supérieure. Après plusieurs combats dont le succès fut balancé, une bataille décisive se donna près de la ville de Margum. Elle fut vivement disputée, et sans doute Carin y aurait eu l'avantage, si un tribun ne l'avait tué de sa propre main. Il avait régné un peu plus d'un an, à dater de la mort de son père.

LIVRE XXII.

DIOCLÉTIEN. — MAXIMIEN. — CONSTANCE-
CHLORE. — GALÉRIUS.

CHAPITRE PREMIER.

PRÉCIS DU RÈGNE DE DIOCLÉTIEN ET DE MAXIMIEN.

(Au N. 4035. J. C. 284.)

Si Dioclétien fut l'auteur de la persécution la plus sanglante que les chrétiens eussent encore éprouvée, d'un autre côté, il gouverna avec sagesse. Cependant, à des qualités estimables, il joignit de grands vices ; il fut fastueux et avare. On lui reproche d'avoir imité Domitien et Caligula, en se faisant appeler *seigneur et dieu*.

Son premier nom fut *Dioclès*, nom d'une ville de Dalmatie, où il avait reçu le jour.

Lorsqu'il fut élu empereur, il achevait sa trente-neuvième année. Il pardonna à tous ceux qui avaient porté les armes contre lui, et maintint même dans leurs dignités et dans leurs postes ceux qui y avaient été placés

par son ennemi. Devenu seul maître de l'empire, il vint se faire reconnaître à Rome; mais n'en aimant point le séjour, il se hâta de retourner à Nicomédie.

La Gaule était alors agitée par une dangereuse rébellion. Ces rebelles étaient les *Bagaudes*, troupe rustique que la dureté des exactions avait réduits à prendre les armes. Leurs deux chefs, *Ælianus* et *Amandus*, avaient même pris le titre d'Augustes.

Dioclétien, plus sage que brave, crut avoir besoin d'un collègue pour l'opposer aux ennemis. Maximien, son compatriote et son ami, fut celui sur lequel il jeta les yeux. Ces deux empereurs se traitèrent toujours de frères, et, quelque temps après, l'un se fit appeler *Jovius*, comme descendant de Jupiter; et l'autre *Herculius*, comme issu d'Hercule.

Maximien justifia le choix de son collègue, en soumettant les *Bagaudes*, et en chassant de la Gaule les nations germaniques qui s'y étaient répandues; mais il s'en fallait de beaucoup que ces barbares fussent domptés. Une partie des Francs, de concert avec les Saxons, courait les mers et rendait la navigation impraticable par ses pirateries. Maximien, pour

y remédier chargea un officier de marine nommé Carausius, d'assembler une escadre à Boulogne; mais Carausius regardant cet emploi comme une occasion de s'enrichir, au lieu d'attaquer les pirates, les ménageait, et partageait avec eux le butin qu'ils avaient fait. Maximien, informé de sa conduite, ordonna qu'il fût arrêté et puni; mais, averti à temps, ce rebelle passa avec sa flotte dans la Grande-Bretagne, s'y fit reconnaître empereur, s'y fortifia, et invita les Francs et les Saxons à venir s'attacher à sa fortune, en leur offrant le pillage des provinces maritimes de la Gaule. En vain Maximien s'efforça de le soumettre par un grand armement naval; il se maintint contre lui, et l'obligea à lui laisser la jouissance de son usurpation. Il brava ainsi dans son île, pendant plusieurs années, toute la puissance romaine, jusqu'à ce qu'il fut la victime d'une trahison domestique.

Pendant que Maximien était occupé dans l'Occident à soumettre les Barbares, Dioclétien marchait contre le roi des Perses, et le forçait à se retirer de la Mésopotamie et à se resserrer au-delà du Tigre. On décerna le triomphe aux deux empereurs pour leurs

exploits; mais toujours occupé à combattre de nouveaux ennemis, ils en différèrent la pompe pendant plusieurs années. L'an de Rome 1041 et de Jésus-Christ 290, ils eurent une entrevue à Milan, entrevue qui servit à maintenir la paix entre eux, ainsi que la tranquillité de l'empire.

Deux ans après, les dangers multipliés qui menaçaient cette tranquillité déterminèrent Dioclétien à se donner deux aides sous le nom de *Césars*; son choix tomba sur Constance-Chlore et Galérius. Le premier était petit-neveu de l'empereur Claude II. Le second était de la plus basse origine parmi les Daces. En l'adoptant, Dioclétien lui donna le surnom de *Jovius*, comme Maximien donna celui d'*Herculius* à Constance, qu'il fit aussi son fils par adoption. De nouveaux mariages cimentèrent ces alliances: Constance était marié à Hélène, mère du grand Constantin. Les empereurs exigèrent qu'il répudiât sa femme. Dioclétien donna sa fille Valérie en mariage à Galérius, Constance épousa Théodora, belle-fille de Maximien. Les deux Césars, à l'exception du titre d'Auguste, furent décorés de tous les autres qui caractérisaient la puissance suprême.

Dioclétien assigna à Galérius, pour son département, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Grèce; et Maximien, à Constance, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Le rang de celui-ci fut réglé de manière que Galérius, quoique fils adoptif de Dioclétien, n'eut que le second.

Maximilien dompta les Quinquegentiens et délivra l'empire du tyran Julien, qui s'était élevé en Afrique. Dioclétien marche contre Achillée, qui régnait en Egypte depuis six ans, l'enferma dans Alexandrie, et l'y tient assiégé pendant huit mois, au bout desquels il s'empara de sa personne, le fit mourir avec les principaux complices de sa rébellion, livra ensuite la ville au pillage, et remplit toute l'Egypte de meurtres et de proscriptions.

Constantin, qui l'accompagna dans cette guerre, y signala sa valeur par plusieurs belles actions. Il était alors dans sa vingt-troisième année. Dioclétien l'avait pris auprès de sa personne comme otage, en nommant *César* son père Constance-Chlore.

Constance avait deux ennemis à combattre, Carausius, usurpateur de la Grande-Bretagne, et les Francs qui s'étaient em-

parés du pays des Bataves. Carausius possédait Boulogne sur la côte de la Gaule ; il commença par lui enlever cette place ; mais pour aller l'attaquer dans son île, il lui manquait des vaisseaux. En attendant, il tourna ses efforts du côté du pays des Bataves. Il triompha de tous les obstacles que la nature du sol et les ennemis lui offraient.

Après cette expédition, Constance porta ses armes contre les Allemands, dont il réduisit un roi en captivité, et désola tout le pays depuis le pont de Cologne jusqu'au Danube. A son retour, il s'occupa à rétablir la ville d'Autun, qui avait beaucoup souffert de la révolte première des Bagaudes. Il en releva les temples, et y ranima les études et les lettres, qui long-temps y avaient fleuri. Autun ne fut pas la seule ville qui se ressentit du sage gouvernement de Constance. On vit de toutes parts les villes renaître de leurs ruines et reprendre leur ancienne splendeur.

Pendant trois ans, Constance avait été occupé de toute autre soin que celui d'attaquer et de conquérir la Grande-Bretagne. Dès le commencement de cet intervalle, Carausius avait été tué, après six ans de

règne, par son ministre nommé *Allectus*, et celui-ci s'était arrogé le titre d'Auguste et la puissance impériale. Enfin, Constance mit à la tête de la première, et donna le commandement de la seconde à Asclépiodote, préfet du Prétoire. Il se mit en mer le premier, et presque aussitôt après Asclépiodote leva l'ancre. Celui-ci, favorisé par un brouillard qui le déroba à la flotte d'Allectus, aborda sans obstacle au rivage britannique. Constance ne put aborder qu'après qu'Allectus, qui se tenait sur la côte de Kent, se fût porté à la rencontre d'Asclépiodote. Il fut reçu comme un libérateur par les naturels du pays, qui gémissaient depuis dix ans sous une cruelle tyrannie. Allectus ne s'était pas donné le temps de rassembler toutes ses forces : aussi son armée fut-elle aisément rompue et défaite par les troupes d'Asclépiodote. Lui-même, il voulut prendre la fuite et quitter les ornements impériaux ; mais il fut atteint et tué. Constance demeura donc maître de la Grande-Bretagne sans avoir combattu en personne. Il fit rendre les biens à ceux qui en avaient été dépouillés injustement, il rétablit le règne des lois, il accorda une amnistie générale.

Les années suivantes, il poursuivit jusque dans leur ancienne patrie les Francs qu'il avait vaincus, et tailla en pièces, sous les murs de Langres, une armée d'Allemands.

La captivité de Valérien ne sortait point de la mémoire des Romains, et Narsès, qui régnait en Perse, ne permettait pas de l'oublier. Ce prince, petit-fils de Sapor, ne fut pas plus tôt monté sur le trône, qu'il fit une irruption en Syrie, et tenta de s'emparer de l'Arménie. Dioclétien, qui faisait alors la guerre en Egypte contre Achillée, ordonna à Galérius de marcher contre ce prince. La première campagne ne fut pas heureuse aux Romains; dans la seconde Galérius remporta sur Narsès une victoire décisive. Le camp de ce prince fut entièrement pillé; toute sa famille et ses richesses devinrent la proie des Romains, il n'eut d'autre ressource que de demander la paix. Cette paix dura quarante ans, et Dioclétien en profita pour élever de grands édifices à Nicomédie et à Rome.

Toutes les entreprises de Dioclétien lui avaient réussi; cette éclatante prospérité commença à déchoir du moment qu'à la persuasion de Galérius, il se fut mis à per-

sécuter les chrétiens, dont le nombre s'é-
tait acru d'une manière prodigieuse dans
l'empire, en Orient surtout; la persécution
s'étendit bientôt de la ville de Nicomédie
dans tout l'empire; les édits qui l'ordon-
naient furent envoyés à Maximien et à Con-
stance, afin qu'ils les fissent exécuter dans
leurs départements. Maximien se prêta à
leur exécution. Constance, que son caractè-
re éloignait des mesures violentes, souf-
frit que les temples fussent abattus, mais il
épargna la vie des hommes. Dans sa cour,
il protégea le christianisme, et ne jugea
dignes de sa confiance que les chrétiens de
son palais qui refusèrent de sacrifier aux
idoles, malgré l'ordre que, pour les éprou-
ver, il leur en avait donné.

Dioclétien atteignait la vingtième année
de son règne lorsqu'il publia l'édit de per-
sécution. Il avait encore à célébrer le
triomphe qui lui avait été décerné, ainsi
qu'à son collègue, seize ans auparavant. Il
se rendit à Rome pour cette cérémonie;
mais il ne fit, dans cette ville, que le plus
petit séjour qu'il lui fut possible.

Un mois après, Dioclétien partit pour
retourner à Nicomédie. Les incommodités

du voyage et la faiblesse de sa santé le firent tomber dans une maladie de langueur dont il ne se rétablit jamais entièrement. Galérius, qui, depuis plusieurs années, aspirait à la première place, profita de la circonstance pour forcer Dioclétien et Maximien à abdiquer l'empire. Il attaqua d'abord celui-ci, en le menaçant d'une guerre civile si on ne lui accordait le titre d'Auguste. Maximien céda. Après ce premier succès, Galérius se transporta à Nicomédie pour essayer d'amener Dioclétien à ses vues. Cet empereur donna, malgré lui, un consentement qu'il n'avait pas le courage de refuser. Quand tout fut ainsi conclu, Maximien quitta la pourpre, en revêtit Sévère, qui lui avait été envoyé par Galérius, et se retira dans une maison de campagne en Lucanie. Quant à Dioclétien, il convoqua une assemblée des soldats, il déclara que ses infirmités et le repos dont il avait besoin, l'obligeaient de céder la souveraine puissance à ceux qui avaient la force nécessaire pour en remplir les devoirs, et qu'à la place de Constance et de Galérius, qui devenaient Augustes par son abdication et par celle de Maximien, il créait Césars Sévère et Maxi-

mien. Après cette déclaration, il ôta sa casaque de pourpre, et la plaça lui-même sur l'épaule de Maximin. Ensuite il retourna à Nicomédie. Après avoir ainsi pris son parti, il y persista avec une constance qui ne se démentit jamais pendant les neuf années qu'il vécut encore, sans se laisser tenter par l'exemple et les invitations de son collègue, qui reprit deux fois la pourpre. Comme celui-ci et d'anciens amis l'exhortaient à revendiquer l'empire : « Plût aux dieux, leur répondit-il, que vous puissiez voir les légumes que je cultive de mes mains dans mon jardin ! vous ne me parleriez jamais de remonter sur le trône. »

CHAPITRE II.

PRÉCIS DU RÈGNE DE CONSTANCE-CHLORE ET DE GALÉRIUS.

(An R. 4056. J. C. 305.)

Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien, l'empire romain fut gouverné par deux Augustes et deux Césars, Constance

et Galérius, Sévère et Maximin. Constance tenait le premier rang, mais ce n'était qu'une primauté d'honneur, Galérius ne pouvait se soumettre à celui qu'il regardait comme son égal; il méprisait la douceur de Constance, qui, de son côté, le craignait.

Les peuples des Gaules, de l'Espagne et de la Grande-Bretagne n'eurent qu'à se féliciter de leur sort. Constance, devenu Auguste, augmenta la félicité publique en donnant un nouvel essor à tout ce que son caractère avait de bonté. La persécution contre les chrétiens cessa dans tous les pays de son obéissance, et le César Sévère, qui gouvernait l'Italie et l'Afrique, imitant son exemple, rendit la paix aux églises de ces provinces. Il s'en fallait de beaucoup que les peuples soumis à Galérius fussent aussi heureux. Au despotisme le plus odieux, il joignait une cruauté qui surpassait celles de Néron : il punissait des supplices les plus atroces les fautes les plus légères, sans distinction de rangs ni de personnes. Ce tyran goûtait une joie cruelle à faire dévorer des hommes vivants par des ours monstrueux qu'il nourrissait dans son palais. Aucune forme de justice n'était observée dans les

condamnations. Les juges étaient des hommes féroces, sans lettres, et nourris dans le métier des armes; les avocats étaient réduits au silence, les jurisconsultes bannis. La littérature passait pour un art dangereux, et ceux qui en faisaient profession devaient s'attendre à être traités en ennemis.

A la cruauté, Galérius joignait une insatiable avidité pour l'argent. Il ordonna un dénombrement général des biens et des personnes dans toutes les provinces de sa domination. Chaque père de famille était obligé de se présenter avec ses enfants et ses esclaves; et pour avoir de sincères déclarations, les tortures et les coups de fouet n'étaient pas épargnés.

Constantin, que Dioclétien avait gardé comme ôtage, était resté à Nicomédie entre les mains de Galérius, qui, n'ayant plus aucun droit de le retenir, tenta inutilement plusieurs fois de s'en défaire, en l'exposant aux plus grands dangers dans la guerre. Ce jeune prince, que son père Constance, sentant sa fin approcher, avait redemandé plusieurs fois à son collègue, obtint enfin la permission de partir. Craignant que Galé-

rius ne donnât l'ordre de l'arrêter en chemin, il partit de nuit, et prit la précaution de faire couper, à chaque poste, les jarrets des chevaux dont il s'était servi. L'événement justifia ses craintes. Galérius, apprenant son départ, fit courir après lui; mais il fallut renoncer à l'espoir de l'atteindre.

Constance ne vécut pas long-temps après avoir revu son fils. Cet empereur se disposait alors à passer de la Gaule dans la Grande-Bretagne pour aller faire la guerre aux Pictes, nation du nord de l'île. Constantin s'embarqua avec lui, et le suivit dans cette guerre, au retour de laquelle Constance, vainqueur, mourut entre ses bras, à York, le 25 juillet de l'an de Rome 1057, et de Jésus-Christ 306.

En mourant, Constance désigna Constantin pour son successeur, et le recommanda aux soldats. Il ordonna en même temps à Dalmace, Jules Constance et Hannibalien, trois autres fils qu'il avait eus de Théodora, sa seconde femme, de se contenter de la condition privée. Ces dispositions de l'empereur mourant furent une loi pour sa famille et pour l'armée. Constance fut mis au rang des dieux.

Nous terminons ici cet abrégé de l'*Histoire des Empereurs Romains*, le règne de Constantin, auquel se joint celui de Galérius, servant de base à celle du *Bas-Empire*. Constantin ayant embrasé le christianisme, abandonna Rome, et établit le siège de l'empire à Bysance qui fut de son nom appelé Constantinople.

LIVRE XXIII ET DERNIER.**FASTES DU RÈGNE DE CONSTANTIN.**

CHAPITRE UNIQUE.

(An B. 1057. J. C. 306.)

Constantin, proclamé Auguste par ses troupes, veut se faire reconnaître en cette qualité par Galérius. Mais celui-ci attribue à Sévère le titre d'Auguste, et réduit Constantin à celui de César. Maxence, fils de Maximien Hercule, soulève les prétoriens dans Rome et prend la pourpre. Sévère, qui était en Italie, marche contre lui. Maximien Hercule se met en mouvement comme pour venir au secours de son fils, qui lui rend la pourpre. Maxence régna durant six ans, sans être jamais reconnu par Galérius. De cette division résulta une double nomination des consuls, les uns choisis par Galérius, les autres par Maxence.

Sévère s'était avancé près de Rome pour attaquer Maxence. Il fut trahi par les siens,

et obligé d'aller s'enfermer dans Ravenne, où Maximien Hercule vint l'assiéger, et le réduisit à se remettre entre ses mains, moyennant promesse de la vie sauve. On ne tint pas parole à Sévère, et il fut contraint de se faire ouvrir les veines. Galérius vient en Italie pour détruire Maxence; et abandonné d'une grande partie de ses troupes, il est trop heureux de pouvoir s'enfuir. Maximien revient à Rome, et il veut arracher la pourpre de dessus les épaules de son fils. N'ayant pu réussir, il se transporte en Pannonie, où Galérius avait mandé Dioclétien pour nommer Licinius Auguste.

Maximien, en l'an 1061, tente d'assassiner Constantin dans son lit, et pris sur le fait, il est forcé de s'étrangler lui-même.

L'an de Rome 1062, Galérius, attaqué d'une horrible maladie, meurt à Sardique, en recommandant Valérie sa femme, fille de Dioclétien, à Licinius. Maximin s'empare de l'Asie, qui avait été dans le département de Galérius.

Constantin visite et rétablit la ville d'Autun.

Constantin, pendant qu'il est dans les Gaules, se convertit au christianisme, et

fait de la croix son principal étendard, (*Labarum.*)

L'an de Rome 1063, Maxence ayant provoqué Constantin, celui-ci, après avoir remporté plusieurs victoires, arrive près de Rome, et Maxence, en fuyant, se noie dans le Tibre. Constantin entre triomphant dans Rome; il fait oublier à cette capitale les maux qu'elle avait soufferts sous Maxence. Les prétoriens sont cassés, et leur camp détruit. Constantin est déclaré par le sénat premier Auguste. On lui dresse un arc de triomphe qui subsiste encore aujourd'hui.

L'année suivante, Constantin se transporte sur le Rhin pour combattre les Francs, qu'il défait et chasse au-delà du fleuve. Dioclétien meurt dans sa retraite de Salones, accablé de chagrins. Il est mis au rang des dieux par Maximin et Licinius. Maximin attaque Licinius et entre hostilement dans la Thrace. Il est vaincu près d'Antinople, repasse en Bithynie, et ne s'arrête que dans la Capadoce. Poursuivi à son tour par Licinius, il s'empoisonne à Tarse en Cilicie, et meurt au bout de quelques jours dans les plus cruelles douleurs. Sa famille fut exterminée.

L'an de Rome 1065, Constantin demande à Licinius un nouveau partage de l'empire, et sur son refus, il entreprend de l'y forcer par la guerre. Une grande bataille se livre en Pannonie, où Licinius est vaincu, et la paix est conclue entre les deux empereurs. Une grande partie de l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce, cédées à Constantin.

L'an de Rome 1068, Crispus et Constantin, tous deux fils de l'empereur, sont faits Césars.

L'an de Rome 1074, les courses des Goths sont repoussés par Constantin. Ce prince, zélé protecteur des chrétiens, ne pouvait les voir sans douleur opprimés par son collègue. Licinius, de son côté, les craignait, comme affectionnés à Constantin. D'ailleurs il était brutal, cruel, violent. De ces dispositions naquit la guerre entre les deux empereurs. Bataille d'Andrinople, où Licinius est vaincu. Il va s'enfermer dans Bysance que Constantin assiège par terre. La flotte de Constantin, commandée par son fils Crispus César, détruit celle de Licinius. Celui-ci sort de Bysance, passe la mer et vient à Chalcédoine, où il fait de nouveaux préparatifs.

Constantin passe en Asie. Bataille de Chrysopolis. Licinius vaincu se retire à Nicomédie, et par l'entremise de Constancie sa femme, sœur de Constantin, il obtient sûreté pour sa vie à condition de quitter la pourpre, et de se soumettre au vainqueur. Il est envoyé à Thessalonique.

Peu à près, Constantin fit tuer Licinius, qui supportait impatiemment la condition privée et tramait des intrigues avec les barbares. Licinius est déclaré tyran, et ses ordonnances cassées. Son fils le suivit de près et fut aussi mis à mort. Constantin, seul maître de l'empire, travaille plus efficacement qu'il n'avait fait encore à étendre le christianisme, et à amener la ruine de l'idolâtrie. Il convoqua un concile à Nicée.

Il invite par un édit tous ceux qui se trouveront opprimés par ses magistrats et officiers à recourir à lui, et défend par une loi les combats de gladiateurs.

L'an de Rome 1077, Constantin vient à Rome. Trompé par les calomnies de Fausta sa femme, il fait mourir son fils Crispus César; et ensuite, ayant découvert la vérité, il punit de mort Fausta elle-même. Il fait éclater hautement dans Rome son mépris

pour les superstitions idolâtriques, et le mécontentement que le sénat et le peuple en témoignèrent par des plaintes et des murmures, commença à dégoûter le prince de sa capitale.

L'an de Rome 1079, mort de sainte Hélène, mère de Constantin.

Commencement de Constantinople. Constantin avait voulu d'abord bâtir à Ilion, et même il mit en train l'ouvrage. Mais il renonça bientôt à ce dessein et se détermina pour Bysance, dont il entreprit de faire une nouvelle Rome.

Il décora sa ville des plus beaux privilèges, il y établit un sénat, il s'appliqua à la peupler, et il la rendit, en moins de dix ans, la seconde ville de l'univers.

Constant, troisième fils de Constantin, est fait César.

L'an de Rome 1084, ambassades des barbares du nord, de l'orient et du midi, qui viennent faire hommage à la grandeur de Constantin. L'empereur écrit à Sapor en faveur des chrétiens de Perse. Les Sarmates vaincus par leurs esclaves viennent chercher un asile sur les terres de l'empire.

L'an Rome 1086, de J. C. 335, Constan-

tin célèbre la fête de sa trentième année de règne à Constantinople. Depuis Auguste aucun empereur n'était parvenu à ce terme. Il partage l'empire entre ses trois fils. Il nomme *César* Dalmatius son neveu, et donne à Hannibalien, frère de Dalmatius, le titre de roi, lui assignant pour états la petite Arménie, le Pont et la Cappadoce. Dalmatius César devait avoir la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Constantin, par tous ces arrangements, se réservait la jouissance de tous ses domaines, qui ne devaient être partagés de fait qu'après sa mort.

L'an de Rome 1088, de J. C. 337, les Perses ayant rompu la paix, Constantin se préparait à marcher contre eux en personne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, après avoir reçu le baptême, dans la soixante-quatrième année de son âge, et la trente et unième de son règne.

Cet empereur, modèle de bonté, de sagesse, de grandeur d'ame et de piété envers le vrai dieu, mourut en paix dans le château d'Achyron, non loin de Nicomédie; et de même que sa vie avait été environnée de gloire, sa mémoire a été en béné-

diction dans toute la postérité. Pour le bonheur de ses sujets, il jouit des honneurs du rang suprême plus long-temps qu'aucun de ses prédécesseurs depuis Auguste.

Nous n'avons rapporté que les phases les plus saillantes du règne de Constantin, d'autant plus que ce règne appartient à l'histoire du Bas-Empire plutôt qu'à un des empereurs romains.

FIN.

TABLE

DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

| | |
|--|---------|
| Domitien. — Caractère de Domitien. — Vestale enterrée vive. — Première expédition mili- taire. | pages 1 |
| Agricola. — Révolte d'Antonius. — Bannissement des philosophes. — Persécutions des chrétiens. — Domitien est assassiné. | 14 |
| Nerva. — Caractère de Nerva. — Il adopte Trajan. — Sa mort. | 23 |
| Trajan. — Entrée de Trajan dans Rome. — Sagesse de son gouvernement. — Il reçoit le surnom d'Optimus. | 32 |
| Elévation d'Adrien. — Guerre contre les Daces. — Lettres de Pline et de Trajan, relativement aux chrétiens. | 44 |
| Reprise des hostilités contre les Daces. — Retour de Trajan à Rome. — Guerre contre les Parthes. — Conquête de l'Assyrie par Trajan. — Perte de ses conquêtes. — Sa mort. | 52 |
| Adrien se fait proclamer empereur. — Il vient à Rome. — Son caractère. | 65 |

| | |
|---|---------|
| Voyages d'Adrien.—Révolte des Juifs.— Ville bâtie sur les ruines de Jérusalem —Maladie et mort d'Adrien. | page 78 |
| Titus-Antonin. — Gouvernement d'Antonin. — Il adopte Marc-Aurèle.—Sa mort. | 89 |
| Marc-Aurèle. — Marc-Aurèle associe Vérus à l'empire. — Ses vertus. — Guerre des Parthes et des Marcomans.—Mort de Vérus.—Révolte d'Avidius. | 99 |
| Voyage de Marc-Aurèle en Orient.—Son retour et le triomphe.—Nouvelle campagne en Germanie.—Sa mort. | 114 |
| Précis du règne de Commode. | 121 |
| — de Pertinax. | 133 |
| — de Didius-Julianus. | 140 |
| Sévère. — Niger et Sévère proclamés empereurs. —Guerre entre les deux compétiteurs.—Albin prétend à l'empire.—Sa défaite.—Cruautés de Sévère. | 144 |
| Guerres de Sévère en Orient. — Son voyage en Egypte —Son retour à Rome.—Sa mort. | 152 |
| Précis du règne d'Antonin, surnommé Caracalla. | 158 |
| — de Macrin. | 164 |
| — d'Héliogabale. | 169 |
| — d'Alexandre Sévère. | 177 |
| — de Maximin. | 184 |
| — de Gordien, père et fils. | 187 |
| — de Maxime et de Balbin. | 190 |

| | page |
|--|------|
| Précis des règnes de Gordien III et de Philippe. | 194 |
| — de Décius, de Gallus et d'Emilien. | 197 |
| — de Valérien et de Gallien. | 200 |
| — de Claude II et d'Aurélien. | 209 |
| — de Tacite et de Probus. | 219 |
| — de Carrus, Carin et de Numérien. | 223 |
| — de Dioclétien et de Maximien. | 230 |
| — de Constance-Chlore et Galérius. | 240 |
| Fastes du règne de Constantin. | 245 |

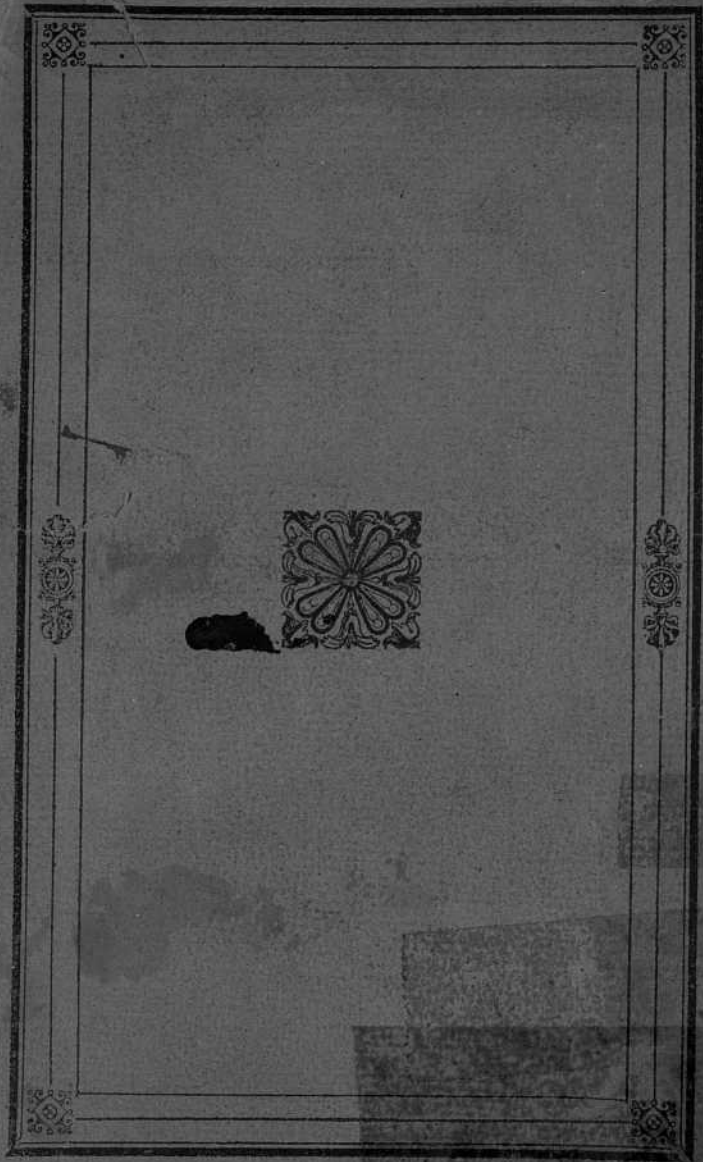
FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

proportionnellement à l'ac-
tion de son propre bias
de la matrice est entière-
ment de la conception, et
que son produit acquis
sa vacuité parfaite, avait
été que, dans la grossesse
à volume, et sa cavité
mais seulement lorsque
dans l'ovaire, ou lors-
de la matrice.

été par Bertrandi, Santo-
anatomistes; et l'opinion
adoptée. Mais est-il né-
cessaire une action vitale parti-

sons, fièvre, toux intense avec suffocation imminente; après le septième
ou le quatorzième jour seulement, expectoration de matières vis-
queuses ou claires et écumeuses, suivie de respiration plus facile et
de diminution dans la toux; lassitudes, affaiblissement, anorexie,
etc.; terminaison de la maladie, tantôt par la diarrhée, tantôt par les
sueurs. La maladie atteignit en même temps tous les âges, tous les
sexes et toutes les conditions; elle ne fit périr que les enfants qui n'a-
vaient pas la force de cracher. La saignée et les purgatifs, ajoute-t-il,
étaient plus nuisibles qu'utiles; les loochs et les potions pectorales fu-
rent plus efficaces, parce qu'elles appaisaient la toux, et favorisaient
l'expectoration. Cette description s'éloigne peu de celles des épidémies
de grippe que nous avons exposées dans cet article.

L'épidémie de 1557 fut bientôt suivie d'une épidémie plus générale,
celle de 1580, qui sévit sur presque toutes les contrées de l'Europe, et
fut décrite avec plus de soin par un grand nombre de médecins renom-
més, soit que les épidémies se soient plus nettement dessinées, soit,
comme il est plus probable, que les progrès des sciences médica-



caus
nala
bres
général
sire d
avons
ne m
sont é
sens
loppy
at de
nil et
ps me

HISTOIRE
DE
L'EMPEREUR
ROMAIN
DE CREVIERE

Avec Gravures

TOME II.

RIX : 6 FRANCS

838.

D-1
931